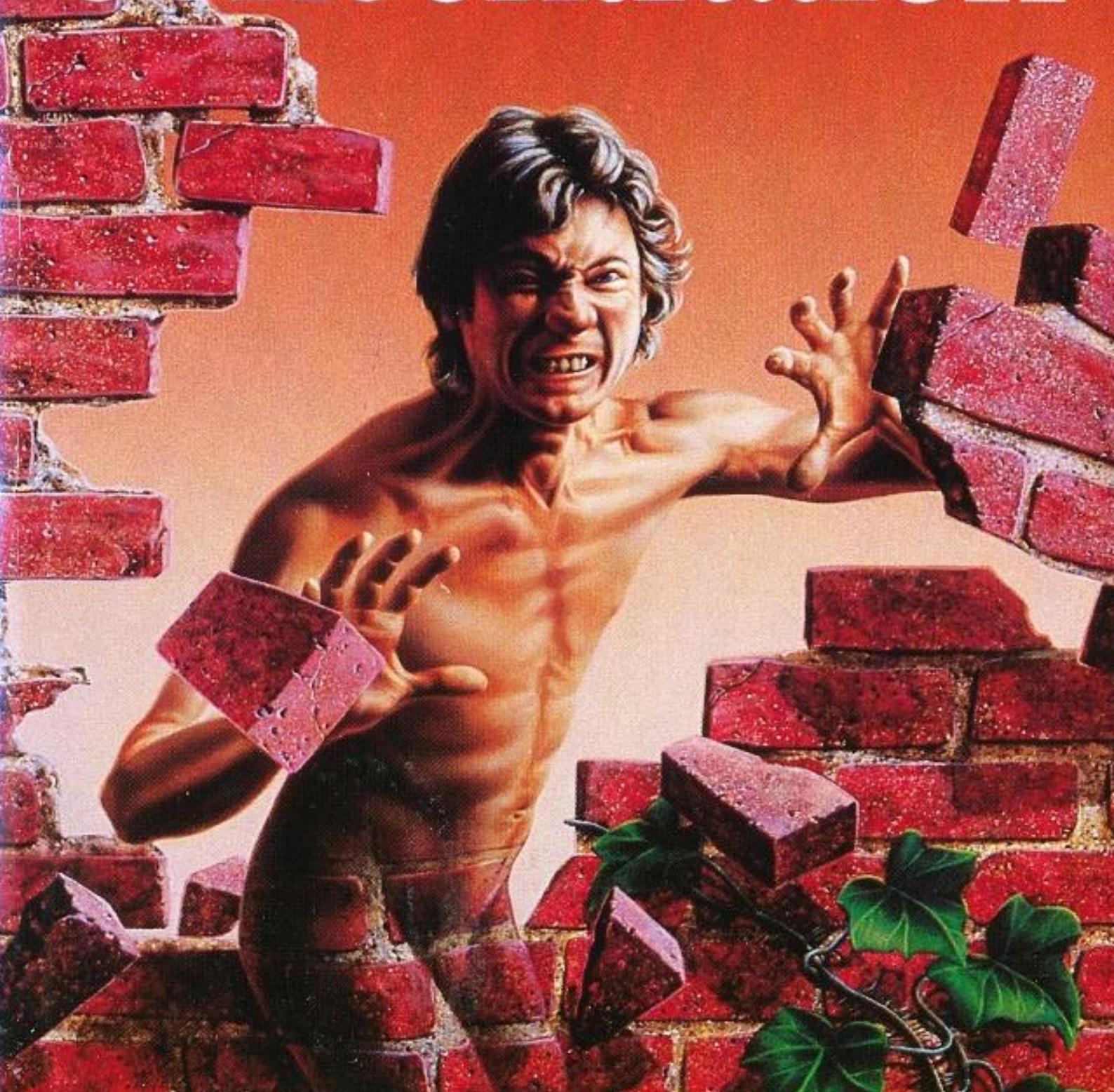




THOMAS DISCH

camp de concentration



Thomas Disch

Camp de Concentration

*Traduit de l'anglais
par Marcel Battin*



Éditions J'ai Lu

*Ce livre est dédié, avec mes remerciements, à John
Sladek et Thomas Mann, deux grands écrivains.*

*Ce roman a paru sous le titre original :
CAMP CONCENTRATION*

© Thomas Disch, 1970

et pour la traduction française
© Éd Robert Laffont, S.A., 1978

Maintenant, lecteur, que je t'ai révélé mon songe,
vois si tu peux m'en donner la clé
ou à toi-même, ou à ton prochain. Mais prends garde
de ne point t'abuser ; car au lieu
de t'être bénéfique, il ne fera que t'induire en erreur
si tu lui prêtes des fins maléfiques.
Prends garde aussi de ne pas aller à l'extrême
en ne saisissant que ses apparences
et ne permets pas à mon visage ou à son image
de faire planer sur le tien un sourire ou une inimitié.
Laisse cela aux enfants et aux sots ; mais toi, pénètre toi bien

du sens profond de mon propos.
Écarte les rideaux ; regarde sous mon voile,
démasque mes métaphores sans te tromper.
Car il s'y trouve, si tu cherches bien,
des choses utiles à un esprit honnête.
Ne crains pas de rejeter les impuretés
que tu trouveras, mais prends bien soin de conserver l'or.

Et si mon or était enfermé dans sa gangue ?
On ne jette pas la pomme pour conserver le trognon
Mais si jugeant mon songe dépourvu de tout sens
tu devais le rejeter,
je ne sais si cela m'empêcherait de rêver à nouveau.

John Bunyan
The Pilgrim's Progress

LIVRE PREMIER

11 mai

Le jeune R.M., mon gardien mormon, m'a en définitive apporté du papier. Trois mois se sont écoulés depuis le jour où je lui en ai demandé pour la première fois. Changement d'humeur inexplicable. Peut-être Andrea a-t-elle pu lui graisser la patte. Rigor Mortis n'en convient pas, mais il ne peut guère que nier le fait. Nous avons parlé politique, et j'ai pu déduire des allusions qu'il a laissé tomber que le président McNamara avait décidé d'utiliser des armes nucléaires « tactiques ». Peut-être est-ce après tout à McNamara plutôt qu'à Andrea que je dois ce papier, car R.M. était irrité depuis des semaines à la pensée que le général Sherman, le pauvre général Sherman, s'était vu refuser l'octroi d'une force de frappe adéquate. Quand R.M. est content, comme aujourd'hui, un sourire craintif étire ses lèvres minces et dévoile ses dents parfaites de tête de mort, un sourire vacillant teinté d'une imperceptible apparence d'humour. Pourquoi tous les Mormons que j'ai connus ont-ils ce même sourire constipé ? Leur entraînement à la propreté serait-il particulièrement sévère ?

Ceci est mon journal : Je serai franc. Sincèrement, il me serait difficile de me sentir plus malheureux.

12 mai

Les journaux, tels ceux que j'ai essayé naguère de tenir, ont tendance à exercer uniquement une fonction exhortative. Il faut me rappeler, ici, de n'omettre aucun détail, et garder en tête ce sublime exemple de la vie en prison qu'est *Souvenirs de la maison des morts*. Il me sera facile d'être circonstanciel : depuis mon enfance, aucune circonstance ne m'a tyrannisé à ce point. Chaque jour, les deux heures qui précèdent le dîner sont un Gehtsémani de crainte et d'espoir. Je crains qu'on ne nous serve une fois de plus de ces ignobles spaghetti. J'espère qu'il y aura un bon gros morceau de viande dans ma louchée de ragoût, ou une pomme comme dessert. Mais ce qui est pire que la « mangeaille » qu'on nous sert, ce sont les heures que nous passons chaque matin à fourbir nos cellules en vue de l'inspection. Les cellules sont d'une blancheur d'os qui ferait rêver Philip Johnson (le propriétaire des toilettes de Grand Central Station, la gare de New York) mais nous, les prisonniers, nous

traînons avec nous l'odeur incroyable et indéracinable de notre chair défraîchie et dégradée.

Cependant, la vie que nous menons ici n'est pas pire que celle que nous mènerions hors de ces murs si nous avions répondu à l'appel de la conscription. Bien que dégoûtante, cette prison a l'avantage de ne pas conduire à une mort prompte et presque inexorable. Sans parler de l'inestimable avantage que procure la vertu.

Mais qui est-ce « nous » ? Moi compris, il n'y a pas plus d'une douzaine de « conchies »¹ ici, et l'on nous tient soigneusement isolés les uns des autres pour éviter tout risque de conspiration. Les prisonniers – les *vrais* – nous tiennent en mépris. Ils possèdent sur nous un avantage précieux qui les soutient mieux que la vertu – la culpabilité. Aussi notre isolement – *mon* isolement – s'en trouve-t-il encore plus absolu. Tout comme, je le crains, la compassion que j'éprouve envers moi-même. Il y a des soirs où je demeure assis en *espérant* que R.M. viendra discuter avec moi.

Quatre mois ! Et la durée de ma peine est de cinq ans... C'est la Gorgone de toutes mes pensées.

13 mai

Il faut que je parle de Smede. Smede, le directeur de la prison, mon principal ennemi. Smede le despote, qui me refuse toujours le privilège de lire les ouvrages de la bibliothèque, ne m'autorisant qu'un Nouveau Testament et un livre de prières. C'est un peu comme si l'on m'avait confié pour la durée des vacances (comme on m'en avait si souvent menacé) à l'odieux oncle Morris de mon enfance, lequel affirmait à mes parents que je « perdrais mes yeux » à tant lire. Chauve, braillard, gros de cette grosseur d'un ancien athlète, voilà Smede. Il mériterait le mépris rien que pour porter un pareil nom. Aujourd'hui, en lisant les quelques lignes de la lettre mensuelle d'Andréa non caviardées par le censeur (Smede ?), j'ai appris que les épreuves de *Collines de Suisse*, qui m'avaient été adressées ici, avaient été retournées à l'éditeur accompagnées d'une note précisant les règles de la correspondance avec les prisonniers. Cela s'est passé il y a trois mois, et le livre est maintenant imprimé.

¹ Terme d'argot pour *conscientious objector*, objecteur de conscience. (N.d.T)

Et il a été *critiqué* ! Je soupçonne l'éditeur de s'être hâté ainsi dans le but d'obtenir un peu de publicité gratuite grâce à mon procès.

Naturellement, le censeur a confisqué la coupure de presse qu'Andréa avait jointe à sa lettre. Vanité délirante ! En dix ans, je n'avais rien pondu d'autre que ma pitoyable thèse de doctorat sur Winstanley ; maintenant, mes poèmes sont publiés – mais il s'écoulera encore cinq années avant qu'il me soit permis de les voir. Que les yeux de Smede pourrissent comme les pommes de terre au printemps ! Qu'il se convulse dans les affres de la fièvre jaune !

Essayé de poursuivre le cycle des *Cérémonies*. Rien à faire. Les sources sont taries.

14 mai

Spaghetti.

Durant les nuits comme celle-ci (je rédige ces notes après l'extinction des feux, à la lueur de la lampe de vingt watts qui brûle en permanence au-dessus de la cuvette du lavabo), je me demande si j'ai fait la chose qui convenait en choisissant de venir ici, si je n'ai pas agi comme un imbécile. Est-ce de l'héroïsme ? Ou du masochisme ? Durant ma vie normale, ma conscience n'avait jamais été aussi consciencieuse. Pourtant, bon Dieu, cette guerre est une *sale guerre* !

Je pensais (je m'en étais convaincu) que le fait de venir ici équivaudrait un peu à entrer dans un couvent de trappistes, que les privations seraient facilement supportables puisque librement consenties. Un de mes regrets d'homme marié a toujours été que la vie contemplative, dans ses aspects les plus subtils, m'avait été refusée. J'imaginais l'ascétisme comme un luxe rare, une sorte de caviar spirituel. Ah !

Ma couchette surplombe celle d'un petit-bourgeois de la Mafia, condamné pour fraude fiscale, qui ronfle tout son saoul. Des ressorts de lit grincent dans l'obscurité presque palpable. J'essaie de penser à Andrea. Au collège, Frère Wilfred nous conseillait de prier la Sainte Vierge chaque fois que nous sentions monter en nous des pensées lascives. Peut-être cela était-il efficace dans son cas.

15 mai

Nel mezzo del camin della nostra vita – c'est le jour de mon trente-cinquième anniversaire, accompagné de légères hallucinations. Durant quelques instants ce matin, devant le miroir à raser métallique, mon double, Louie II, a eu le dessus. Déchaîné, il raillait et couvrait de boue la bannière de la foi, sans parler de l'espoir (déjà pas mal boueux en ce moment) avec ses grossièretés. Je me suis rappelé l'été sombre de ma quinzième année, l'été où Louie II était l'unique possesseur de mon âme. Sombre ? En fait, j'avais eu énormément de joie à dire *Non serviam*, une joie qui est toujours demeurée confondue avec mes premiers souvenirs du sexe.

Ma situation présente est-elle si différente ? Hormis que maintenant, par prudence, c'est à César plutôt qu'à Dieu que je dis *Non serviam* ?

Quand l'aumônier est venu pour m'entendre en confession, je n'ai pas parlé de ces scrupules. Dans son innocence, il aurait été enclin à prendre parti pour le cynique Louie II. Mais il a appris maintenant à ne pas employer contre moi les maigres ressources de sa casuistique (c'est un autre thomiste irlandais rétrograde) et il feint de m'accepter à ma seule valeur morale. « Mais attention, Louie, a-t-il conseillé avant de m'absoudre, prenez garde à l'orgueil intellectuel. » Ce qui signifie, je l'ai toujours supposé, attention à l'intelligence.

Comment distinguer entre la vertu et l'obstination ? Entre les deux Louie ? Comment, une fois engagé, arrêter de s'interroger ? (Là est la question.) Est-ce que quelqu'un comme R.M. a de tels problèmes ? Il donne l'impression de ne jamais avoir douté une seule fois dans sa vie – et pourtant les Mormons semblent avoir tellement de raisons d'être dans le doute.

Je deviens moins que charitable. Ces sources, elles aussi, sont en train de se tarir.

16 mai

Aujourd'hui, on nous a réunis en corvée et fait sortir de la prison, avec pour tâche l'abattage d'arbres morts qu'il nous a fallu ensuite brûler. Un nouveau virus, à moins que ce n'en soit un que nous possédions déjà, s'est égaré. En dépit de la saison, le paysage qui entoure la prison est presque aussi désolé que celui que nous avons

à l'intérieur. La guerre a fini de dévorer les réserves de notre opulence et s'attaque maintenant aux fibres du quotidien.

Au retour, nous avons fait un détour par la clinique afin d'y recevoir nos toutes dernières inoculations. Le médecin de service a laissé partir les autres et m'a retenu. Petit moment de panique : avait-il reconnu en moi les symptômes d'une nouvelle maladie due à la guerre ? Non, c'était pour me faire lire la critique des *Collines de Suisse*. Tiens, tiens. C'était Mons qui s'en était chargée, dans *New Dissent*. Elle aimait le livre (hourra), à l'exception, comme il fallait s'y attendre, des poèmes fétiches. Elle n'avait pas non plus saisi les références à Rilke, que j'avais pourtant tellement travaillées. Quelle tristesse ! Pendant que je lisais la critique, le bon docteur a injecté plusieurs milliers de cc. de cochonnerie dans ma cuisse ; tout à mon bonheur, je m'en suis à peine rendu compte. Une critique – je suis *réel*. Je devrais écrire une lettre à Mons, pour la remercier. Peut-être R.M. acceptera-t-il de la poster pour moi ? Qui sait, peut-être même serai-je capable de me remettre à écrire ?

17 mai

Les deux figurants avec qui nous partageons à contrecœur notre cellule, Mafia et moi (vous remarquerez que ce n'est pas la *leur*) se sont soudain arrêtés de parler ensemble. Donny passe ses journées assis sur la cuvette des W.C. à battre du blues sur l'abattant. Peter rumine sombrement, allongé sur sa couchette. Occasionnellement, Donny s'adresse à moi en une plainte véhément où il est question des promiscuités de Peter, réelles ou imaginaires (quand donc peuvent-ils trouver l'opportunité de se faire des infidélités ?) Donny, le plus jeune Noir, est efféminé jusque dans sa rosserie, qui est habile et futile. Peter, à trente ans, est encore beau, bien que son visage présente un aspect usé, de seconde main. Ils sont tous deux ici pour trafic de drogue, bien que Peter s'enorgueillisse d'avoir été jugé une fois pour meurtre. On a l'impression qu'il regrette d'avoir été acquitté. Leur passion découle trop de la nécessité pour être convaincante : supposons que vous soyez le seul homme sur la terre, et que je sois le seul autre. Maintenant, qui va être la femme ?

Je dois avouer toutefois que si je trouve cette chose supportable lorsqu'elle est de seconde main – comme chez Genet par exemple – ma largeur d'esprit ne résiste pas au fait réel.

Dans ce contexte, il y a un avantage à être gros comme je le suis. Aucun individu possédant tout son bon sens ne pourrait convoiter ce corps.

J'ai pensé autrefois écrire un ouvrage d'inspiration à l'intention des gros, que j'aurais intitulé *Quinze obèses célèbres*. Le Dr Johnson, Alfred Hitchcock, Salinger, Thomas d'Aquin, Melchior, Bouddha, Norbert Wiener, etc.

Les ressorts des couchettes sont calmes ce soir mais, entre les ronflements de Mafia, Donny et Peter ne cessent de soupirer.

18 mai

Ce soir, passé une heure en compagnie du jeune Rigor Mortis. Le sobriquet est sans doute injuste car c'est en R.M. que j'ai trouvé ce qui se rapproche le plus d'un ami. En raison de ses orthodoxies, c'est un garçon réfléchi et de bonne volonté, et nos conversations sont, je l'espère, autre chose que de simples exercices de rhétorique. Je sais que pour ma part j'éprouve, au-delà du besoin évangélisateur de le convertir, un désir presque désespéré de le comprendre ; car enfin c'est R.M. et ses semblables qui perpétuent cette incroyable guerre, qui croient, avec une sincérité qu'il est impossible de mettre en doute, qu'en agissant comme ils le font ils accomplissent une action morale. Ou bien dois-je accepter la thèse de nos néo-Millsiens (néo-Machiavéliens, plutôt) qui soutiennent que l'électorat est simplement dupé, qu'il n'est composé que de spectateurs du parterre du drame universel que nous vivons et dont les maîtres secrets, du haut de l'Olympe washingtonienne, façonnent l'opinion aussi aisément qu'ils contrôlent (en principe) la presse.

Je pourrais même désirer qu'il en soit ainsi. Si la persuasion était une tâche si aisée, peut-être les quelques voix de la vertu pourraient-elles espérer avoir un effet ? Mais c'est un fait que ni moi ni aucun de ceux que j'ai connus au Comité pour une Paix Unilatérale, n'avons jamais convaincu de l'absurdité et de l'immoralité de cette guerre quiconque n'avait pas déjà cette idée au fond de son cœur et n'avait pas besoin d'être convaincu mais simplement d'être confirmé dans ses idées.

Peut-être Andrea a-t-elle raison ; peut-être devrais-je abandonner la guerre aux politiciens et aux propagandistes – les

experts, ainsi qu'on les appelle. (À ce propos, Eichmann s'illustra comme « expert » du problème juif. Après tout, il parlait yiddish !) Abandonnons la controverse, afin que je puisse consacrer mes talents exclusivement aux muses.

Et ensuite, mon âme au diable ?

Non. L'opposition est une tâche sans espoir, mais la résignation serait pire. Considérons le cas de Youngerman. *Il se résigna, il ne réveilla pas le chat qui dormait, il imposa silence à sa conscience.* Fut-ce l'ironie qui le soutint ? Ou les muses ? Quand, vous levant pour commencer un discours, vous vous apercevez que la moitié de l'assistance s'en va, qu'en est-il alors de votre sublime indifférence, ô poète ? Et son dernier livre – si mauvais !

Mais Youngerman connaissait au moins la signification de son silence. Quand je parle avec R.M., le langage lui-même semble s'altérer. Je m'accroche à la signification des phrases mais elle m'échappe aussitôt, comme les vairons dans un torrent de montagne. Ou, meilleure métaphore, c'est comme une de ces portes secrètes que l'on voit dans les films d'épouvante. Elles semblent faire partie intégrante de la bibliothèque mais, lorsque le ressort secret qui les commande est déclenché, elles pivotent et découvrent leur autre face, qui est une surface de pierre rugueuse. Il faudra que j'essaie de développer cette image.

Un dernier mot sur R.M. : nous ne nous comprenons pas – et je crains que nous ne puissions jamais le faire. Je me demande parfois si ce n'est pas pour la simple raison qu'il est très bête.

19 mai

La muse descend – sous l'apparence humaine caractéristique d'une attaque de diarrhée compliquée de maux de tête. Auden fait observer quelque part (dans sa « Lettre à lord Byron ») que les meilleures envolées d'un poète sont très souvent dues à la grippe.

Même si c'est un paradoxe mineur, il va sans dire que je ne me suis pas senti aussi bien depuis des mois. En l'honneur de la circonstance, je transcris ci-après mon petit poème (le plus minuscule des drames lyriques qui soient, mais Seigneur ! qu'il s'est écoulé de temps depuis que j'ai écrit le précédent) :

Le Chant du Ver à soie

*Comment pourrais-je accepter de m'enfermer
Dans ce cercueil de cèdre ? Ne voit-on pas
Que mon heure n'est pas venue ?
Je suis dans ma prime jeunesse
La rosée perle encore à mes oreilles*

*Les mots impuissants à décrire ma peine ;
Et le chant
Écoutez-le
Les pierres mêmes sont muettes d'extase
Comment pourrais-je m'enfoncer*

*Dans ces ténèbres laissant mon âme derrière moi
Écoutez le chant des papillons.
Des cocons brisés
Pénètrent dans le cercueil
Non, non, je ne peux pas arrêter le tournoiement
Des papillons et des cocons brisés Oh, assez !*

*[Ici s'achève la partie manuscrite du journal de Louie Sacchetti.
Tous les passages qui suivent ont été dactylographiés sur des
feuilles de papier de qualités et de formats divers.]*

2 juin

J'ai été enlevé ! J'ai été kidnappé de la prison dans laquelle j'avais été incarcéré en vertu d'une décision de justice et emmené dans une autre prison qui appartient à une catégorie dont je ne relève pas. L'assistance d'un homme de loi m'est refusée. On ignore toutes mes protestations avec une suavité exaspérante. Jamais, depuis les tyrannies de cour de récréation de mon enfance, les règles du jeu n'ont été abrogées aussi complètement et avec autant d'arrogance, et je suis réduit à l'impuissance. À qui pourrais-je me plaindre ? On m'a dit qu'il n'y avait même pas d'aumônier dans cet endroit. Maintenant, seuls Dieu et mes gardiens peuvent m'entendre.

À Springfield, j'étais emprisonné pour une raison déclarée, et pour une durée déterminée. Ici (où que cela puisse être), rien n'est déclaré, il n'y a pas de règles. Je ne cesse de réclamer mon renvoi à

Springfield, mais pour toute réponse on se contente d'agiter sous mon nez le morceau de papier signé de Smede qui autorise mon transfert. Smede aurait autorisé mon passage à la chambre à gaz si le cas s'était présenté. Saloperie de Smede ! Saloperie de nouvel anonymat en uniforme noir, pimpant, sans marques d'identification ! Foutu Sacchetti, qui a été assez stupide pour se fourrer dans une situation qui permet à de telles choses d'advenir ! Si j'avais été aussi rusé que Larkin ou Revere, j'aurais simulé une psychose afin d'échapper à la conscription. Voilà ce à quoi m'a réduit ma foutue moralité chichiteuse !

Pour couronner le tout, le médiocre décrépit devant qui je suis régulièrement amené pour des entretiens m'a demandé de rédiger une chronique sur mon expérience ici. Un journal. Il dit qu'il admire ma façon d'écrire ! J'ai un don réel pour les mots, affirme cet imbécile. Le vieux con !

Pendant plus d'une semaine, j'ai tâché de me comporter en véritable prisonnier de guerre, mais c'est comme la grève de la faim que j'ai essayé de faire lorsque j'étais à la prison de Montgomery : les gens qui sont incapables de suivre un régime alimentaire durant quatre jours consécutifs devraient s'abstenir d'exercices de ce genre.

Voici donc votre journal, vieux con décrépit. Vous pouvez vous le mettre là où je pense.

3 juin

Il m'a remercié – oui, c'est comme ça. Il a dit :

— Je comprends que vous trouvez ceci très surprenant, Mr Sacchetti (*Mr Sacchetti, malgré tout !*). Croyez-moi, nous voulons, ici à Camp Archimède, faire tout ce qui est en notre pouvoir pour rendre la transition plus facile. C'est ma Fonction. Votre Fonction à vous consiste à observer. À observer et à interpréter. Mais il n'est pas utile que vous commenciez dès maintenant. Je comprends naturellement qu'un certain temps soit nécessaire si l'on veut s'adapter à un nouvel environnement. Mais je pense pouvoir affirmer sans crainte que, lorsque cette adaptation sera faite, vous mènerez une existence plus agréable à Camp Archimède que celle qui a été la vôtre à Springfield – et que celle que vous auriez continué à y mener. J'ai lu les quelques notes que vous avez rédigées là-bas, vous savez...

Je l'interrompis pour dire que je *ne savais pas*.

— Smede a été assez aimable pour me les adresser, et je les ai lues. Avec grand intérêt. En fait, c'est sur ma requête que l'on vous a autorisé à commencer ce journal. Je voulais un échantillon de ce dont vous êtes capable, pour ainsi dire, avant de vous faire transférer ici.

« Vous donnez réellement une image très poignante de votre vie à Springfield. Franchement, cela m'a secoué. Je puis vous assurer, Mr Sacchetti, *qu'ici* de tels tourments vous seront épargnés. Je puis également vous assurer que Camp Archimède n'héberge aucun de ces dégoûtants pédérastes. Vous vous usiez dans cette prison, Mr Sacchetti. Ce n'était pas un endroit propice à l'épanouissement de vos talents intellectuels. Je suis moi-même une sorte d'Expert au département R. & D. Pas ce que vous appelleriez un Génie, je n'irais pas aussi loin, mais un Expert, certainement.

— Qu'est-ce que R. & D. ?

— Recherches et Développement. J'ai du flair pour découvrir le talent et, à ma petite façon, je suis plutôt bien connu. Mon nom est Haast. Haast, avec deux A.

— Le général Haast ? demandai-je. Celui qui a pris une île dans le Pacifique ?

Naturellement, la pensée qui me vint à l'esprit fut que l'Armée, en définitive, m'avait eu (et pour tout ce que j'en sais cela pourrait être encore le cas).

Il abaissa son regard vers la surface de son bureau.

— Ça s'est passé autrefois. Je suis plutôt vieux maintenant, et je crois que vous l'avez vous-même fait remarquer, non ?

Il releva la tête, et il y avait du ressentiment dans ses yeux.

— Trop âgé... pour demeurer dans l'Armée. Cependant j'ai conservé quelques liens avec l'Armée, un cercle d'amis qui respectent toujours mon opinion, malgré mon âge. Mais je suis surpris que vous associez mon nom à celui d'Auaui... 1944, c'est pour vous un peu la préhistoire.

— J'ai lu le livre qui a été consacré à cette opération, et qui a paru... en 1955, je crois.

L'ouvrage auquel je faisais allusion était, comme Haast le comprit aussitôt, *Mars en conjonction* de Fred Berrigan, une relation très légèrement romancée de la campagne d'Auaui.

Plusieurs années après la parution du livre, j'avais rencontré Berrigan à une soirée. C'était un type épantant, chaleureux, ardent, mais qui semblait exsuder le malheur. Cela se passait un mois avant son suicide. Mais ceci est une autre histoire.

Haast me regarda fixement.

— J'avais également du flair pour dénicher le talent à cette époque. Mais le talent, parfois, va de pair avec la trahison. Cependant, je ne vois pas l'utilité de discuter de l'affaire Berrigan avec vous, car vous avez certainement votre opinion là-dessus.

Il revint alors à son rôle de membre du Comité d'Accueil : j'avais libre et entière disposition de la bibliothèque ; je recevais une allocation (!) de cinquante dollars par semaine que je pourrais dépenser à la cantine ; cinéma le mardi et le jeudi soir ; le café au salon et autres choses dans ce genre. Avant tout, il fallait que je me sente libre – libre. Il refusa, comme il l'avait toujours fait jusqu'alors, de préciser l'endroit où je me trouvais, d'expliquer la raison pour laquelle on m'y avait transféré, et d'apporter la moindre précision sur la date de ma libération ou de mon retour éventuel à Springfield.

— Tenez simplement un bon journal, Mr Sacchetti. C'est tout ce que nous demandons.

— Oh, vous pouvez m'appeler Louie, général Haast.

— Merci... Louie. En échange, voulez-vous m'appeler H.H. ? Tous mes amis le font.

— H.H. ?

— Pour Humphrey Haast. Mais le nom de Humphrey entraîne de fâcheuses associations d'idées à notre époque peu libérale. Parlons de votre journal. Pourquoi ne reviendriez-vous pas en arrière pour le reprendre là où vous l'avez laissé, lorsque vous avez quitté Springfield ? Nous désirons que ce journal soit aussi complet que possible. Ce que nous voudrions, ce sont des faits, Sacchetti – excusez-moi, Louie – des *faits*. Le génie, comme on dit, est la capacité infinie de se donner de la peine pour réaliser quelque chose. Rédigez ce journal comme si vous essayiez d'expliquer ce... camp, ainsi que ce qui vous est arrivé, à quelqu'un de l'extérieur. Et je désire que vous soyez brutalement franc. Dites ce que vous pensez. Ne ménagez pas *mes* sentiments.

— J'essaierai.

Un pâle sourire.

— Essayez et gardez toujours à l'esprit un principe. N'ayez pas tendance à devenir... comment dire... trop obscur. Rappelez-vous, ce que nous désirons, c'est la relation de faits. Pas...

— Pas de poésie ?

— Personnellement, je n'ai rien contre la poésie. Vous êtes naturellement autorisé à écrire autant de poèmes que vous le désirerez. En fait, allez, allez, par tous les moyens. Vous trouverez ici une audience capable d'apprécier la poésie. Mais essayez d'attacher un sens à votre journal.

Allez vous faire enc... H.H. !

(Je dois intercaler ici un souvenir d'enfance. À l'âge de treize ans, j'étais livreur de journaux et j'avais dans ma tournée un client qui était un officier retraité de l'Armée. Le jeudi était jour d'encaissement, mais le vieux major Youatt ne consentait jamais à me régler avant que je sois entré dans son living-room sombre rempli de souvenirs, et l'aie écouté. Il y avait deux sujets sur lesquels il aimait soliloquer : les femmes et les automobiles. Sur le premier sujet, ses sentiments étaient ambivalents : la manifestation d'une curiosité avide envers mes petites amies alternait avec des avertissements équivoques concernant le péril vénérien. Mais il préférait les autos : là, au moins, son érotisme ne se compliquait pas de peur. Il conservait dans son portefeuille les photographies de toutes les voitures qu'il avait possédées et il me les montrait, les contemplant pour sa part avec une tendre passion, paillard fossile caressant du regard ses conquêtes passées. J'ai toujours soupçonné que le fait pour moi de n'avoir appris à conduire qu'à l'âge de vingt-neuf ans était consécutif à l'horreur que m'inspirait cet homme.

La raison de l'anecdote est la suivante : Haast est le reflet dans un miroir de Youatt. Ils sont tous deux taillés sur le même gabarit. Le mot clé est : compétence. J'imagine que Haast, chaque matin, fait sa gymnastique puis parcourt quelques kilomètres imaginaires sur son Exercycle. La croûte ridée de son visage est élégamment bronzée grâce à l'artifice d'une lampe solaire. Ses cheveux clairsemés et grisonnants sont taillés militairement. Il pousse à l'extrême le credo américain insensé suivant lequel la mort n'existe pas. Et son corps est probablement un nid de cancers. N'est-il pas vrai, H.H. ?)

Plus tard

J'ai succombé. Je suis allé à la bibliothèque (du Congrès ? Elle est *immense* !) et j'ai sélectionné quelque trois douzaines de livres, qui maintenant garnissent les étagères de ma chambre. Car j'ai une chambre, et non plus une cellule : la porte reste ouverte jour et nuit, dans la mesure où l'on peut dire qu'il y a un jour et une nuit dans ce monde sans fenêtres, pareil à un labyrinthe. Le manque de fenêtres est compensé par la pléthore de portes : il y a des enfilades infinies de corridors blancs, Alphavilliens, ponctués d'une foule de portes, la plupart fermées à clé. Un véritable château de Barbe-Bleue. Les seules portes que j'ai trouvées ouvertes étaient celles de pièces identiques à la mienne, mais apparemment inoccupées. Fais-je partie de l'avant-garde ? Le ronronnement obsédant du conditionnement d'air emplit les corridors et me berce lorsque, comme ils disent, c'est la nuit. Suis-je dans quelque profond Pellucidar ? Tout en explorant les corridors déserts, j'oscille entre une terreur silencieuse et une hilarité muette, comme on le fait à un spectacle d'épouvante pas très convaincant mais habilement réalisé.

Ma chambre (vous voulez des faits, vous aurez des faits) :

*Je l'adore. Regardez comme elle
est sombre. On pourrait presque l'appeler
tristesse.*

*La peinture blanche n'est plus blanche.
Elle ressemble plus à la lumière de la lune
qu'à de la peinture blanche.*

*Je défaillie presque
lorsque je la regarde.*

*Je pense qu'elle est jaune,
mais je suis incapable de le dire.*

H.H. ne va pas être heureux, c'est certain. (Honnêtement, H.H., cela vient juste de me venir.) Pour la poésie immédiate, cela n'atteint pas au niveau d'« Ozymandias », mais en toute modestie je serais satisfait avec moins. Parole.

Ma chambre (essayons à nouveau) :

Blanc pâle (ceci est la différence, en bref, entre le fait et la poésie) ; peintures à l'huile originales abstraites sur ces murs blanc pâle, dans l'impeccable goût organisé de l'hôtel Hilton de New York, peintures au contenu aussi neutre que des murs vierges ou des cartes de Rorschach ; dalles coûteuses en bois de cerisier, de style danois, disséminées çà et là au milieu de coussins gais, rayés, cubiques ; un tapis d'Acrilan ocre pâle ; le luxe suprême d'espaces nus et d'angles vides. J'estime que la surface du plancher est de l'ordre de cinquante mètres carrés. Le lit, qui constitue en soi une aile de la chambre, peut être isolé du corps principal de la pièce au moyen de draperies fades, à ramages. Les quatre murs blanc pâle me donnent l'impression d'être des glaces sans tain, et j'ai le sentiment que chaque globe lumineux et laiteux dissimule un microphone.

Pour quoi faire ?

Question qui se trouve sur la langue de tous les cobayes.

L'homme qui est chargé de l'approvisionnement de la bibliothèque a plus de goût que le décorateur d'intérieur. Car il n'y a pas un, ni deux, mais trois exemplaires des *Collines de Suisse* sur les rayons. Il y a même, Dieu me garde, un exemplaire de *Gerald Winstanley, utopiste puritain*. Je lis les *Collines* de la première à la dernière ligne et suis agréablement surpris de n'y trouver aucune coquille typographique ; simplement, les poèmes fétiches ont été placés dans un mauvais ordre.

Encore plus tard

J'ai essayé de lire. J'ai pris un livre, mais après quelques paragraphes j'ai cessé de m'y intéresser. J'ai rejeté l'un après l'autre Palgrave, Huizinga, Lowell, Wilenski, un ouvrage de chimie, *Les Provinciales* de Pascal et le magazine *Time* (comme je m'y attendais, nous utilisons maintenant des armes atomiques tactiques ; deux étudiants ont été tués au cours d'un meeting de protestation à Omaha). Je n'ai jamais ressenti une telle agitation depuis l'époque où, étudiant de deuxième année à Bard, j'avais changé trois fois en un semestre de sujet d'études principal.

L'étourdissement affecte mon corps tout entier ; il y a un vide dans ma poitrine, une sécheresse dans ma gorge, et je sens en moi une inclination à rire totalement inappropriée.

Qu'y a-t-il de si drôle ?

4 juin

Un matin plus tard. Beaucoup plus calme.

Comme Haast le désire, je raconterai les événements qui se sont déroulés durant la période intermédiaire. Puissent-ils être utilisés comme preuve contre lui.

Le jour qui a suivi *Le Chant du Ver à soie* – ce devait être le 20 mai – j'étais toujours malade et j'étais demeuré dans la cellule tandis que Donny et Peter (déjà réconciliés) ainsi que Mafia étaient envoyés en corvée à l'extérieur. Je fus convoqué au bureau de Smede qui me remit de sa main le paquet contenant mes effets personnels. Il me les fit vérifier un à un en comparant avec l'inventaire qui avait été dressé le jour de mon incarcération. Ma respiration s'était muée en souffles d'espoir car j'imaginais qu'à la suite de quelque miracle, protestation publique ou conscience judiciaire, on me rendait ma liberté. Smede me serra la main et, fou de joie, je le *remerciai*. Avec des larmes dans les yeux. L'enfant de putain dut drôlement s'amuser.

Il me confia alors, en même temps qu'une enveloppe de la même couleur jaune malsaine que ma peau de prisonnier (c'était sûrement le dossier Sacchetti), aux bons soins de deux gardes en uniforme noir rehaussé d'argent, d'aspect très germanique. Hautes bottes de veau, buffleteries ressemblant à un véritable harnais, lunettes de soleil pareilles à des miroirs – tout le bastringue. Peter aurait grogné d'envie, Donny de désir. Ils ne dirent pas un mot mais allèrent droit à leur travail. Menottes. Une conduite intérieure avec des rideaux. Je m'assis entre eux et posai des questions à leurs visages de marbre et aux boucliers qui dissimulaient leurs yeux. Un avion. Un sédatif. Et ainsi, au long d'une route sans repères, pas même semée de mie de pain, jusqu'à ma confortable petite cellule de Camp Archimède, où la sorcière me cuisine une excellente nourriture (je n'ai qu'à appuyer sur le bouton d'une sonnerie pour être servi).

On m'a dit que j'étais le vingt-deuxième dans l'ordre des arrivées ici. Premier entretien avec H.H. le lendemain. Chaudes réassurances et mystères obstinés. Comme je l'ai déjà noté, je suis resté au secret jusqu'au 2 juin. Neuf jours passés dans un empyrée

de paranoïa, laquelle, comme toutes les souffrances, reflue, diminue jusqu'à ne plus être qu'une horreur monotone ordinaire et, partant, une curiosité inquiète. Confesserai-je qu'il y a une sorte de plaisir à se trouver dans une telle situation – qu'un château étrange est plus intéressant que le même vieux cachot tout le temps ?

Le confesser, mais à qui ? À H.H. ? À Louie II, avec qui je me confronte maintenant presque chaque jour dans le miroir ?

Non, je prétendrai que je rédige ce journal uniquement à mon intention. Mon journal. Si Haast en veut un exemplaire, il n'aura qu'à me fournir du papier carbone.

Plus tard

En relisant *Le Chant du Ver à soie*, je me demande si le cinquième vers est tout à fait approprié. Je voudrais donner un faux effet d'emphase pathétique, alors que je n'ai peut-être réussi qu'un cliché.

5 juin

Haast m'informe par un mémo que la machine à écrire dont je me sers fait partie d'un ensemble mécanique qui reproduit automatiquement, dans une autre pièce, un deuxième, troisième et un quatrième exemplaire de tout ce que je dactylographie. Haast obtient son *Journal* tout frais et pense à tout l'argent qu'il économise en n'étant pas obligé de me fournir du papier carbone.

Aujourd'hui, première preuve qu'il y a ici quelque chose qui mérite d'être mis en chronique :

En me rendant à la bibliothèque afin de me procurer des bandes magnétiques pour mon hi-fi (marque B. & O., pas moins), j'ai rencontré un des esprits qui habitent dans ce cycle de mon nouvel enfer – le premier cycle, si je les place dans un ordre convenable, dantesque – les Limbes. Lui, en poussant un peu plus loin l'analogie, aurait été l'Homère de cette clairière noire.

Noire, elle l'était, car les tubes fluorescents destinés à éclairer cette partie du corridor avaient été démontés, et comme dans une clairière, un vent régulier et frais balayait le pur espace euclidien – quelque anomalie dans le système de ventilation, je suppose. Il se tenait là, bloquant le passage, son visage enfoui dans ses mains, avec des mèches de cheveux de la blondeur du maïs serrées entre

ses doigts nerveux, oscillant d'avant en arrière, et je pense, se parlant à lui-même. Je m'approchai tout près mais, voyant qu'il ne sortait pas de sa méditation, je dis à haute voix :

— Hello !

Voyant que cela même n'obtenait pas de réponse, je m'aventurai plus avant :

— Je suis nouveau ici. Auparavant, j'étais prisonnier à Springfield. Je suis un « conchie ». J'ai été transféré ici illégalement, Dieu seul sait dans quel but.

Il retira ses mains de son visage et me regarda en louchant à travers ses cheveux emmêlés. Une figure large, slave, jeune et candide, comme celle d'un héros de second plan dans une épopée d'Eisenstein. Les lèvres larges s'élargirent encore dans un sourire froid, sceptique, comme un lever de lune de théâtre. Il tendit la main droite et toucha le milieu de ma poitrine avec trois doigts, comme pour se convaincre de ma matérialité. Lorsqu'il en fut certain, son sourire devint plus convaincu.

— Savez-vous où nous sommes ? demandai-je vivement. Et ce que l'on a l'intention de faire de nous ?

Les yeux pâles regardèrent d'un côté puis de l'autre – avec confusion ou crainte, je ne saurais le dire exactement.

— Dans quelle ville sommes-nous ? Quel État ?

À nouveau, un sourire glacé de reconnaissance, tandis que mes mots franchissaient la longue distance vers sa compréhension.

— Eh bien, la seule chose à peu près certaine que nous sachions, c'est que nous sommes dans un État de montagne. À cause du *Time*, vous comprenez ?

Il tendit le doigt vers le magazine que je tenais à la main. Il parlait avec le plus nasal des accents du Midwest, un accent que l'éducation ou les voyages n'avaient pas altéré. Son langage, comme son aspect, étaient ceux d'un garçon de ferme modèle de l'Iowa.

— À cause du *Time* ? répétais-je, quelque peu déconcerté.

Je regardai le personnage qui ornait la couverture (le général Pha-Phe-Phi-Phu de Malaisie ou quelque autre péril jaune) comme s'il pouvait me donner l'explication.

— C'est une édition régionale. Le *Time* sort plusieurs éditions régionales, pour des raisons publicitaires. Les États de montagne sont l'Idaho, l'Utah, le Wyoming, le Colorado...

Il récita leurs noms comme s'il grattait les cordes d'une guitare.

— Ah, je comprends maintenant. Je suis plutôt... long à la détente.

Je lui tendis la main. Il la regarda avec une répugnance non déguisée.

(Il y a certaines parties du pays, la côte Ouest en particulier, où, en raison de la guerre bactériologique, la poignée de main n'est plus considérée comme faisant partie des règles du savoir-vivre.)

— Je m'appelle Sacchetti. Louie Sacchetti.

— Ah ! Ah oui ! (Il se saisit convulsivement de ma main.) Mordecai a dit que vous veniez. Je suis *si heureux* de vous rencontrer. Je ne peux pas exprimer... (Il se tut, rougit violemment, et retira sa main de la mienne.) Wagner, murmura-t-il comme après réflexion. George Wagner. (Puis il ajouta avec une certaine amertume :) Mais *vous* ne devez jamais avoir entendu parler de moi.

J'avais si souvent rencontré cette forme particulière d'introduction au cours de réunions littéraires ou de symposia, proférée par des écrivains encore plus mineurs que moi, que ma réponse fut presque automatique.

— Non, je crains que non, George. Désolé de le dire. Je suis surpris, néanmoins, que vous-même ayez entendu parler de *moi*.

George gloussa.

— Il est surpris... (il affecta un ton traînant) néanmoins... que j'aie entendu parler de *lui*.

Ce qui n'était pas peu déconcertant.

George ferma les yeux.

— Excusez-moi, dit-il, chuchotant presque. La lumière. La lumière est trop vive.

— Ce Mordecai auquel vous avez fait allusion...

— J'aime venir ici à cause du vent. Je puis à nouveau respirer. Respirer le vent. (Il se tut un instant et ajouta :) Et si vous demeurez parfaitement immobile et silencieux, vous pouvez entendre leurs voix.

J'étais naturellement très silencieux, mais les seuls bruits que je percevais étaient le bourdonnement de coquillage émis par les conditionneurs d'air et le souffle mélancolique de l'air frais le long du corridor.

— Quelles voix ? demandai-je avec un certain émoi.

George haussa ses sourcils blancs.

— Celles des anges, naturellement.

Fou, pensai-je – puis je réalisai que George avait cité un de mes propres poèmes, la paraphrase mêlée de parodie que j'avais faite des *Élegies de Duino*. Que George, ce garçon ingénue de l'Iowa, puisse si légèrement jeter un vers d'un de mes poèmes non rassemblés était plus déconcertant même que supposer plus simplement qu'il était timbré.

— Vous avez lu ce poème ? demandai-je.

George hocha la tête et ses cheveux couleur de maïs dansèrent devant ses yeux comme par timidité.

— Ce n'est pas un très bon poème, dis-je.

— Non, je suppose que non.

Les mains de George, qui s'étaient jusqu'alors occupées l'une de l'autre derrière son dos, commencèrent à ramper vers son visage. Elles l'atteignirent, repoussèrent les mèches de cheveux au-dessus des yeux et demeurèrent sur le sommet de la tête, comme prises au piège.

— Mais il est vrai, de toute façon... que vous *pouvez* entendre leurs voix. Les voix du silence. Ou le souffle, c'est la même chose. Mordecai dit que la respiration, c'est aussi de la poésie.

Les mains descendirent lentement jusque devant les yeux pâles.

— Mordecai ? répétais-je avec quelque vivacité.

Je ne pouvais pas alors – je ne peux toujours pas – écarter le sentiment que j'avais entendu ce nom quelque part, à un certain moment. Mais c'était comme parler à quelqu'un qui se trouve dans un bateau que le courant entraîne inexorablement.

George frissonna.

— Allez-vous-en, murmura-t-il. Je vous en prie.

Mais je ne m'en allai pas, pas tout de suite. Je demeurai là devant lui, bien qu'il parût être devenu complètement oublieux de ma présence. Il oscillait doucement d'avant en arrière, sur la pointe des pieds et sur les talons. Ses fins cheveux bougeaient sous le souffle régulier et sifflant de l'air propulsé par le système de ventilation.

Il parla à haute voix pour lui-même, mais je ne pus saisir que quelques mots de ce qu'il dit. « Entrelacements de lumières, de corridors, de cages d'escaliers... » Les mots avaient une résonance

familière, mais je ne pouvais pas les situer. « Boucliers de félicité... »

Abruptement, il retira les mains de son visage et me regarda.

— Êtes-vous toujours là ? demanda-t-il.

Et bien que la réponse fût inutile parce que évidente, je répondis que oui, j'étais toujours là.

Dans la semi-obscurité du corridor, ses iris étaient dilatés, et c'était cela peut-être qui le faisait paraître si pitoyable. À nouveau, il toucha ma poitrine avec trois doigts.

— La beauté, dit-il avec solennité, n'est rien d'autre que le début d'une épouvante que nous sommes à peine capables de supporter.

Et avec ces mots George Wagner vomit, dans ce pur espace euclidien, la totalité d'un copieux petit déjeuner. Presque immédiatement, les gardes surgirent, couvée de mères poules noires ; ils donnèrent à George de quoi se rincer la bouche, nettoyèrent le sol du corridor puis nous emmenèrent dans des directions différentes, ils me donnèrent aussi quelque chose à boire – un tranquillisant, soupçonnai-je ; autrement, je n'aurais pas eu la présence d'esprit de consigner immédiatement la rencontre dans mon journal.

Quel type étrange, tout de même. Un garçon de ferme citant Rilke. Les garçons de ferme peuvent peut-être citer Whittier, voire Carl Sandburg. Mais les *Duineser Elegien* ?

6 juin

SALLE 34

lourds numéros d'acier inoxydable fixés à une prosaïque porte de bois blond, et au-dessous, en lettres blanches gravées sur un rectangle de plastique noir, comme ceux qui portent le nom d'un caissier de banque d'un côté et, au verso,

ADRESSEZ-VOUS AU GUICHET VOISIN S.V.P.

DR A. BUSK

Mes gardes me font entrer et me confient à la sévère tutelle de deux sièges faits de bandes de cuir noir tendues sur une armature en acier chromé, qui sont l'abstraction – l'essence, pourrait-on dire – des gardes eux-mêmes. Des sièges conçus par Harley-Davidson. Des peintures anguleuses (parfaitement assorties aux sièges) s'aplatissent contre les murs, aspirant à devenir invisibles.

Le Dr A. Busk marche à grandes enjambées dans la pièce et me menace avec sa main. Dois-je la serrer ? Non, elle me fait simplement signe de m'asseoir. Je m'assieds, elle s'assied, croise les jambes dans un froissement de nylon, tire sur l'ourlet de sa jupe, sourit. C'est un sourire crédible sinon amical, un petit peu trop sec, trop étriqué. Sourcils hauts et filiformes et cils réticents d'une dame de la noblesse élisabéthaine. Quarante ans ? Plutôt quarante-cinq.

— Excusez-moi si je ne vous tends pas la main, Mr Sacchetti, mais nous avancerons beaucoup mieux si nous nous dispensons dès le départ de cette sorte d'hypocrisie. Ce n'est pas comme si vous étiez ici en vacances, n'est-ce pas ? Vous êtes un prisonnier et je suis... quoi ? Je suis la prison. Ceci doit être le début de relations sincères, sinon plaisantes.

— Par sincères, voulez-vous dire que je serai aussi bien autorisé à vous insulter ?

— En toute impunité, Mr Sacchetti. Du tac au tac. Vous pourrez le faire soit ici, soit à tête reposée, dans votre journal. Je reçois la seconde copie, aussi vous pouvez être assuré que tout ce que vous pourrez avoir à dire de déplaisant ne le sera pas en vain.

— Je ne l'oublierai pas.

— En attendant, il y a certaines choses que vous devez savoir en ce qui concerne ce que nous faisons ici. Hier, vous avez rencontré le jeune Wagner, mais il est visible que, dans votre journal, vous avez refréné toute sorte de spéculation concernant son comportement plutôt remarquable. Pourtant, cela a dû vous donner matière à quelque réflexion.

— Certainement.

Le Dr A. Busk pinça les lèvres et tapota d'un ongle usé l'enveloppe qui était fixée à son pince-notes – à nouveau le dossier Sacchetti.

— Soyons *francs*, Mr Sacchetti. Il doit vous être venu à l'idée que le comportement du jeune George n'était pas entièrement logique, et vous devez également avoir associé ses contradictions à certaines remarques qu'a laissé tomber mon collègue Mr Haast concernant votre rôle ici. Pas accidentellement, je dois vous le signaler. En bref, vous devez en être venu à suspecter que le jeune George est le sujet – un des sujets – d'un programme expérimental qui est mené ici.

Elle haussa un sourcil plein de réserve, interrogateur. Je hochai la tête.

— Vous ne pouvez pas avoir deviné – et peut-être cela soulagerait-il votre esprit de le savoir – que le jeune George est ici de son plein gré. Voyez-vous, il a déserté son unité de l'Armée alors qu'il se trouvait à Formose. L'affaire sordide habituelle entre un soldat et une prostituée. Naturellement, il a été pris et est passé devant une cour martiale. Il a été condamné à cinq ans d'emprisonnement – une sentence légère, vous l'admettrez. Si nous avions été officiellement en guerre, il aurait été fusillé. Oui, c'est plus que probable.

— Ainsi, c'est bien l'Armée qui m'a kidnappé ?

— Pas exactement. Camp Archimède fonctionne grâce aux subventions d'une fondation privée, mais afin de préserver le secret nécessaire nous sommes entièrement autonomes. Seul un fonctionnaire de la fondation connaît la nature exacte de nos recherches. Pour les autres – et pour l'Armée – nous entrons dans la catégorie des services chargés du développement de l'armement. Une grande partie du personnel – la plupart des gardes, et moi-même – a été empruntée aux services de l'Armée.

Maintenant que je savais cela, tous ses attributs – le visage net, les manières guindées, la voix déféminisée – s'unissaient pour former une image cohérente.

— Vous êtes W.A.C.² ! m'exclamai-je.

En réponse, elle fit un petit salut ironique.

— Donc, disais-je, le pauvre George fut incarcéré dans une prison militaire et il ne s'y trouva pas heureux. Il ne pouvait pas, comme a l'habitude de le dire mon collègue Mr Haast, s'adapter à l'environnement pénitentiaire. Quand l'opportunité se présenta pour lui de se porter volontaire pour Camp Archimède, il sauta sur l'occasion. Après tout, à notre époque, la *plupart* des expérimentations assortissent au domaine de l'immunologie. Certaines des nouvelles maladies sont extrêmement désagréables. Ceci est l'histoire du jeune George. Les autres sujets qu'il vous arrivera de rencontrer possèdent un background analogue.

² Women Auxiliary Corps, Corps des auxiliaires féminines de l'Armée. (N.d.T.)

— Ce n'est pas le cas du sujet que vous avez devant vous.

— Vous n'êtes pas, précisément, un sujet. Mais pour comprendre exactement la raison pour laquelle vous avez été amené ici, vous devez d'abord comprendre le but de l'expérience. Il s'agit d'une enquête sur le processus d'apprentissage. Je n'ai pas besoin de vous expliquer l'importance fondamentale de l'éducation relativement à l'effort national de défense. C'est en dernier ressort l'intelligence qui constitue la ressource la plus vitale de la nation, et l'éducation peut être considérée comme l'opération de maximisation de l'intelligence. Cependant, en tant que telle, elle aboutit invariablement à un échec, étant donné que son but primordial est sacrifié au but de socialisation. Quand l'intelligence *est* maximisée, c'est presque toujours au détriment du processus de socialisation — je pourrais citer votre propre cas en exemple — et ainsi, du point de vue de la société, peu de choses ont été acquises. C'est un cruel dilemme.

« C'est peut-être la mission principale de la science psychologique que de résoudre ce dilemme — de maximiser l'intelligence sans vicier son utilité sociale. J'espère que ceci est clair ?

— Cicéron lui-même ne s'exprimait pas dans un style latin aussi pur.

La Busk fit bouger ses hauts sourcils exempts de maquillage, cherchant à comprendre le sens de ma réponse ; puis, jugeant qu'il n'était pas digne d'elle de tenir compte de ce qu'elle considérait comme une simple légèreté asociale, elle poursuivit :

— Par conséquent, nous explorons ici certaines techniques d'éducation nouvelles — techniques pour adultes. Chez un adulte, le processus de socialisation est achevé. Rares sont les sujets qui manifestent, après vingt-cinq ans, une transformation prononcée de leur caractère. Dès lors, s'il est possible de commencer alors le processus de maximisation de l'intelligence — si les facultés créatrices devenues stériles peuvent être réveillées, pour ainsi dire — nous pouvons commencer à exploiter cette ressource considérablement précieuse, l'esprit, comme cela n'a jamais été entrepris auparavant.

« Malheureusement, les sujets qui ont été mis à notre disposition pour réaliser cette tâche peuvent être assimilés à du matériel

défectueux. Quand on est obligé de puiser dans les prisons de l'Armée pour obtenir des sujets expérimentaux, on introduit une erreur systématique dans le travail ; en effet, pour de tels spécimens, le processus de socialisation a visiblement échoué. Et pour être tout à fait franche, *mon* opinion est que cette erreur dans la sélection a déjà eu des conséquences malheureuses. J'espère que vous coucherez cela dans votre journal.

Je l'assurai que je n'y manquerais pas. Je ne pus alors me retenir – un peu comme si je désirais lui donner la satisfaction de constater jusqu'à quel point elle avait piqué ma curiosité – de demander :

— Qu'entendez-vous par nouvelles techniques éducatives ? Dois-je comprendre qu'il s'agit de l'utilisation de drogues ?

— Ah, ah ! Ainsi, vous avez un peu réfléchi à la question. Oui, certainement, il s'agit de drogues. Mais peut-être pas dans le sens où vous le supposez. Il y a – n'importe quel collégien de nos jours le sait – des drogues que l'on peut se procurer par des voies extralégales et qui peuvent aider temporairement à la rétention de la mémoire, dans la proportion de deux cents pour cent, ou accélérer proportionnellement d'autres processus d'éducation. Mais les courbes obtenues tendent à revenir à l'horizontale avec l'usage régulier de telles drogues et l'on atteint rapidement le point de rendement décroissant, puis finalement le point de non-rendement. Ce sont ces drogues, le LSD entre autres, qui peuvent provoquer une sensation spéciuse d'omniscience. Je n'ai vraiment pas besoin de *vous* parler de ces drogues, n'est-ce pas, Mr Sacchetti ?

— Ah, vous savez cela aussi ? Je dois avouer que vous avez été très consciente.

— Oh, il y a très peu de choses sur votre compte que nous ignorions, monsieur. Soyez assuré qu'avant de vous amener ici, nous avons exploré jusqu'à la plus infime fissure de votre passé. Nous ne pouvons pas introduire ici n'importe quel « conchie », comprenez-vous ? Il fallait que nous ayons la certitude que vous étiez inoffensif. Nous vous connaissons intérieurement et extérieurement. Nous savons tout de vos études, de votre famille, de vos amis ; nous connaissons vos lectures et les endroits où vous êtes allé. Nous connaissons les numéros des chambres que vous avez occupées dans les hôtels de Suisse et d'Allemagne où vous êtes

descendu après avoir obtenu votre bourse Fulbright. Nous connaissons toutes les jeunes filles de qui vous avez obtenu des rendez-vous à Bard et ailleurs, et nous savons jusqu'où vous êtes allé avec chacune d'elles. Je dois dire que ce n'est pas très édifiant. Nous savons, au centime près, tout ce que vous avez gagné durant les quinze années passées, et la manière dont vous avez dépensé cet argent. Si jamais le gouvernement s'intéressait à la question, vous seriez renvoyé sur l'heure à Springfield pour fraude fiscale. Nous possédons les rapports concernant vos deux années de cure psychothérapique.

— Aviez-vous aussi des micros dans les confessionnaux ?

— Seulement à partir du moment où vous avez été emprisonné à Springfield. C'est grâce à cela que nous sommes au courant de l'avortement de votre femme et de la vilaine petite affaire que vous avez eue avec une certaine demoiselle Webb.

— Elle n'était pas mal, cette petite.

— Oui, si vous aimez le genre chétif. Mais pour revenir à ce qui nous occupe... votre tâche ici est tout à fait simple. Vous serez autorisé à circuler parmi nos sujets, à leur parler, à partager, dans la mesure du possible, leur existence quotidienne. Vous aurez à relater d'une manière concise quelles sont les choses qui les préoccupent, leurs distractions, et votre propre estimation de... comment dirais-je ?... du climat intellectuel qui règne ici. Je suis portée à croire que l'accomplissement de cette tâche vous apportera beaucoup de satisfactions.

— Peut-être. Mais pourquoi moi ?

— C'est un de nos sujets qui vous a recommandé à nous. De tous les candidats que nous avons examinés, vous semblez être le plus apte pour ce travail – et certainement le plus compétent. En toute honnêteté, je ne cacherai pas que nous avons eu des problèmes de... communication avec nos sujets. Et c'est leur meneur – il s'appelle Mordecai Washington – qui a suggéré que vous soyez amené ici pour agir comme une sorte d'intermédiaire, d'interprète. Vous vous souvenez de Mordecai ? Vous avez fréquenté tous deux le même établissement d'enseignement secondaire durant l'année 1955.

— La Central High School ? Le nom a quelque chose de vaguement familier, mais je n'arrive pas à le placer sur un visage. Il est possible que je l'aie lu sur une liste de présence, mais ce n'était

sûrement pas un ami. Je n'en ai jamais eu tellement pour pouvoir les oublier.

— Vous aurez amplement l'opportunité de réparer cette omission. Pas d'autres questions ?

— Si. Que signifie le A ?

Elle parut déconcertée.

— Dans *Dr A. Busk*, précisai-je.

— Oh, c'est de cela qu'il s'agit ! C'est la première lettre d'Aimée.

— Et quelle est la fondation privée qui finance cet endroit ?

— Je pourrais naturellement vous le dire, mais ne croyez-vous pas, Mr Sacchetti, qu'il est préférable que vous l'ignoriez ? Les sujets ont été avisés qu'il y avait certaines choses dont il valait mieux ne pas discuter avec vous, cela dans votre propre intérêt. Je présume que vous avez l'intention de quitter un jour cet endroit ?

Le Dr Aimée Busk décroisa ses jambes dans un crissement de nylon et se leva.

— Les gardes viendront vous prendre ici pour vous reconduire à votre étage. Je vous reverrai au plus tard la semaine prochaine. Dans l'intervalle, n'hésitez pas à venir me trouver pour me poser toute question dont vous seriez certain de désirer la réponse. Bonne journée, Mr Sacchetti.

En trois enjambées d'échassier, elle quitta le bureau. Ayant marqué tous les points de ce round.

Plus tard

Moins d'une heure après avoir dactylographié ce qui précède, j'ai reçu une brève note : « Elle a trente-sept ans. H.H. »

Rivalités interdépartementales ? (Ne répondez pas à cette question.)

7 juin

Je pensais que mes migraines, si évidemment psychosomatiques, avaient été exorcisées par le traitement psychothérapeutique que j'avais subi, mais elles sont revenues la nuit dernière, vengeresses. Là où il y avait un seul élancement, il y en a maintenant sept. Peut-être la Busk, qui est initiée aux mystères, a-t-elle été capable d'élaborer une contremagie pour faire échec à la cure du Dr Mieris ; peut-être est-ce simplement parce que, pris d'un accès de

griffonnage, j'ai veillé jusqu'après 2 heures du matin. Je n'ai pas encore suffisamment de recul pour me rendre compte si mon poème valait ce prix. Pourtant, qui sait, c'est peut-être la migraine qui est à l'origine du poème.

Voilà pour la vie de l'esprit ; l'événement notable du jour fut la visite, peu de temps après le petit déjeuner (pris à midi), du légendaire Mordecai Washington. Il arriva sans qu'aucun garde l'eût annoncé, frappa et entra sans attendre que je l'y invite.

— Puis-je ? se contenta-t-il de dire alors que c'était déjà fait.

Même face à face, même avec sa voix forte résonnant dans ma migraine, je ne le reconnus pas comme un de mes condisciples de collège, ni d'ailleurs comme personne d'autre.

Première impression : il n'est pas beau. J'admetts que mes standards en ce qui concerne la beauté sont ethnocentriques, mais je ne pense pas que beaucoup de nègres, non plus, puissent trouver beau Mordecai Washington. Il a la peau très noire, presque violâtre. Son visage est long, avec une mâchoire saillante et des lèvres épaisses (qui se trouvent dans le même alignement que le plan de la face, plutôt qu'en saillie ; on pourrait appeler cela des lèvres verticales) ; le nez est insignifiant, et il a des cheveux ébouriffés de néo-Maori. Il y a un siècle, on aurait qualifié sa poitrine de phtisique. Les épaules sont négligeables, les jambes bancales, les pieds immenses. Sa voix est râpeuse, rocailleuse, comme celle de Polichinelle dans les théâtres de marionnettes. Les yeux sont beaux, toutefois (bien sûr, il est toujours facile de concéder cela aux personnes laides).

Pourtant, j'insiste sur le fait qu'il a des yeux extraordinaires, à la fois humides et vifs, suggérant des profondeurs mais ne les révélant jamais, des yeux oxymoronaux.

— Non, restez où vous êtes, insista-t-il lorsqu'il vit que je faisais mine de me lever.

Il tira une chaise à travers la pièce jusqu'à près de mon lit.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de lire ? Ah, un ouvrage sur la peinture. Il y a quelque temps que vous êtes ici, mais personne ne m'en a informé. Je l'ai appris par George. C'est regrettable, mais j'ai été temporairement... (Il agita vaguement une main au-dessus de sa tête. Ses mains, comme ses pieds, sont démesurées. Les doigts sont renflés du bout comme ceux d'un travailleur manuel, mais ils sont

vifs, comme palpitants. Ses gestes tendent à être exagérément dramatiques, comme pour compenser l'inexpression de son visage)... défunt. Inerte. Moribond. Comateux. Mais tout cela est passé maintenant. Et vous êtes ici. Je suis heureux. Oui, c'est vrai. Mordecai Washington.

Gravement, il m'offrit sa main. Je ne pus m'empêcher de sentir une certaine ironie dans ce geste, comme si, en l'acceptant, je consentais à me mettre à son service.

Il rit, d'un rire perçant de perroquet, perché deux octaves au-dessus du ton de sa voix. C'était comme si une autre personne avait ri pour lui.

— Oh, vous pouvez la toucher. Je ne vous transmettrai aucun de ces foutus germes. Pas de cette manière, patron.

— Cela ne m'était même pas venu à l'esprit... Mordecai. (Je n'ai jamais su m'adresser aisément aux étrangers en les appelant par leur petit nom.)

— Oh, je ne m'attendais pas à ce que vous vous souveniez de moi. Ne vous cassez donc pas la tête. Et vous n'êtes pas non plus obligé de me *tutoyer*. (Il prononça ce mot dans un français épouvantable.) Mais moi, je me souviens de vous. D'une façon eidétique. Exactement comme vous vous rappelez une scène d'un film d'horreur. *Psychose*, par exemple. Vous vous souvenez de *Psychose* ?

— Oui, la séquence de la douche. Est-ce que je ressemblais à Tony Perkins à l'époque ? À Dieu ne plaise !

— À votre façon, vous étiez assez terrifiant. Pour moi. Nous étions dans la même classe. Miss Squinlin, vous vous rappelez ?

— Miss Squinlin ! Oui, je haïssais cette femme.

— Cette grosse conasse à la face rougeâtre – je la haïssais cent fois plus que vous, mon vieux. Je l'avais en classe d'anglais 10-C. *Silas Marner*, *Jules César*, *La Ballade du Vieux Marinier*. Jésus, je me suis presque arrêté de parler cette putain de langue, tant elle me l'a fait détester !

— Vous n'avez toujours pas expliqué ce que j'avais de commun avec *Psychose*.

— Eh bien, prenons un autre exemple. *Le Cerveau de Donovan*. Un cerveau dans un bocal de verre. L'intelligence de la pieuvre avide

de savoir, connaissant toutes les réponses, dévorant toute la merde que les Squinlin peuvent pelleter. Le cerveau de Cerbère.

Il souillait toute l'intelligence et l'ingéniosité qu'il y avait là-dedans en prononçant mal les deux mots.

— Vous, quand vous le voulez, vous êtes capable de la faire fermer à tous ces gens comme la vieille Squinlin. Moi, il fallait que je me contente de m'asseoir et de récolter leur merde. Je savais que c'était de la merde, mais qu'est-ce que je pouvais faire ?

» Ce qui m'a réellement frappé à votre sujet – bon Dieu, ça a changé ma vie ! – c'est une chose qui s'est passée un jour du printemps de 1955. Vous et deux de ces poulettes juives que vous traîniez toujours derrière vous, étiez en train de discuter à la fin de la classe. Vous ergotiez sur le fait de savoir s'il y avait ou non un *Dio*. C'est comme ça que vous disiez – *Dio*³. Vous aviez vraiment un accent artificiel alors – probablement pour avoir vu trop de films avec Laurence Olivier. J'étais assis au fond de la salle, en retenue. Maussade et invisible, comme c'était ma manière. Est-ce que quelque chose de cela vous revient ?

— Pas de cette journée en particulier. J'ai beaucoup parlé de *Dio* cette année-là. Je venais juste de découvrir la Lumière, comme on l'appelle. Je me souviens pourtant des deux filles. Barbara et... quel était donc le prénom de l'autre ?

— Ruth.

— Quelle mémoire effrayante vous avez.

— C'est pour mieux vous manger, mon enfant. Pour en revenir à nos deux poulettes, elles avançaient cet argument séculaire que l'univers est semblable à une montre, et qu'il n'y a pas de montre sans horloger. Ou si vous voulez, qu'il n'y a pas de première cause qu'aucune autre cause ne cause. Jusqu'à ce jour-là, je n'avais jamais entendu raconter l'histoire de l'horloger ; quand elles ont sorti ça, j'ai pensé : ça, pour sûr, ça va arrêter ce vieux Cerveau de Donovan. Mais pas question – vous avez aussitôt mis en pièces leurs fous syllogismes (autre prononciation ignoble). Elles n'ont pas reçu le message et ont continué à déblatérer sur la même vieille connerie – mais moi je l'ai reçu. Vous m'avez fait basculer hors de cette religion des temps révolus.

³ GOD, prononcé GAUD. (N.d.T.)

— Je suis désolé, Mordecai. Vraiment. On ne réalise jamais à quel point on peut empoisonner d'autres vies avec ce que nous pensons être notre propre erreur. Je ne sais comment...

— Désolé ? Mais, mon mignon, je vous ai *remercié*. Que je l'aie fait en vous faisant transférer dans ce trou de rats peut sembler étrange, mais la vie que vous mènerez ici n'a rien de comparable à ce que vous subissiez à Springfield. Haast m'a montré le journal que vous teniez là-bas. Vous en êtes sorti maintenant. Mais j'admets que ce n'est pas *uniquement* par altruisme que j'ai demandé à Haast de vous faire transférer ici. Ça me procurait la chance unique de rencontrer un poète de premier ordre, garanti et édité. Vous avez vraiment pris la voie montante, hein, Sacchetti ?

Impossible de déterminer les sentiments qu'il mêlait dans cette question : admiration, dédain, envie et – et ceci affectait presque tout ce que Mordecai me disait – une sorte d'hilarité arrogante.

— Je crois comprendre que vous avez lu *Les Collines de Suisse*, répondis-je.

Fiez-vous à la vanité d'un écrivain pour saisir la moindre opportunité de glisser ce genre de choses dans la conversation !

Mordecai haussa son semblant d'épaules.

— Ouais. Je l'ai lu.

— Alors, vous savez que j'ai développé mon matérialisme inexpérimenté de l'époque. Dieu existe tout à fait indépendamment d'Aquin. La foi est autre chose que l'habileté dans le maniement des syllogismes.

— Merde avec la foi, et merde avec vos épigrammes. Vous n'êtes plus mon Grand Frère. Je suis de deux ans *votre* aîné, mon pote. Et quant à votre piété des anciens jours – j'ai obtenu qu'on vous fasse venir ici en dépit d'elle et aussi en dépit de votre foutue poésie.

Que pouvais-je faire sinon reculer ?

Mordecai sourit, sa colère s'évanouissant aussi vite qu'elle avait surgi.

— Il y a quand même quelques foutus bons poèmes. George, contrairement à moi, a aimé le bouquin dans son entier, et George s'y entend plus que moi dans ce genre de choses. Entre autres, parce qu'il est ici depuis plus longtemps que moi. Qu'est-ce que vous pensez de lui ?

— George ? Il m'a semblé très... excessif. Je crains de n'avoir pas été assez préparé pour tant de choses à la fois. Je crains de ne l'être toujours pas. Tout va très bien et très librement ici, et c'est particulièrement sensible après le vide total de Springfield.

— Tu parles. Au fait, quel est votre Q.I. ?

— Est-ce que parler de Q.I. à mon âge a un sens ? En 1957, j'ai totalisé 160 à un test, mais je ne sais pas jusqu'à quel point de la courbe standard cela m'a amené. Quelle différence cela donnerait-il maintenant ? Tout dépend de ce que vous faites de votre intelligence.

— Je sais... Quelle pute, hein ?

Tandis qu'il jetait ces mots, j'eus la légère impression que, pour la première fois depuis le début de la conversation, j'avais abordé un thème que Mordecai considérait avec quelque sérieux.

— Que *faites-vous*, Mordecai ? Ici, dans cet endroit ? Et qu'est-ce que cet endroit ? Qu'est-ce que Haast et Busk sont en train de tirer de vous et des autres ?

— Nous sommes en enfer, Sacchetti, ne le savez-vous pas ? Ou dans son antichambre. Ils essaient d'acheter nos âmes de manière à pouvoir utiliser nos corps pour faire des saucisses.

— Ils vous ont dit que je ne devais rien savoir de tout cela, n'est-ce pas ?

Mordecai s'écarta de moi et marcha vers les étagères qui supportaient les livres.

— Nous sommes des oies, et dans nos gosiers, Haast et Busk enfournent la Culture Occidentale. La science, l'art, la philosophie, tout ce qui peut rentrer et pourtant...

*Je ne suis pas repu, je ne suis pas repu.
Mon estomac a été gavé et gavé
et pourtant je ne puis garder
la nourriture, je ne puis la supporter Oh !
Je ne suis pas repu.*

C'était mon propre poème que Mordecai venait de citer. Ma réaction hésita entre la satisfaction que je ressentais à ce qu'il eût justement retenu par cœur ce passage (dont je suis plutôt fier) et la

pitié pour la manière poignante dont il l'avait récité. Je ne répondis pas, et ne posai pas d'autres questions.

Mordecai se laissa tomber lourdement sur le lit.

— Cette chambre est une véritable saloperie, Sacchetti. Toutes les nôtres étaient comme celle-ci au début, mais vous n'avez pas à vous en contenter. Dites à Haast que vous voulez quelque chose d'une classe supérieure. Dites que les rideaux contrarient votre inspiration. Nous avons carte blanche ici en ce qui concerne, entre autres, la décoration intérieure, comme vous le verrez. Aussi, profitez-en.

— Comparé à Springfield, ça me semble tout à fait épata. Et même comparé à tous les endroits où j'ai séjourné, excepté un jour au Ritz.

— Ouais, les poètes ne s'enrichissent pas tellement, pas vrai ? Je parierais que je faisais beaucoup plus de fric que vous avant d'être enrôlé. Les fumiers. J'ai commis une grosse erreur en me laissant enrôler.

— Vous êtes arrivé à Camp Archimède de la même façon que George, *via* la prison militaire ?

— Ouais. Voies de fait sur un officier. L'enfant de putain l'avait bien cherché. Ils le cherchaient tous, mais c'est lui qui a trinqué. Je lui ai foutu mon poing dans les dents ; je lui en ai fait sauter deux. Sale histoire. La taule a été encore pire. Ils ne vous ratent pas après un truc comme ça. Alors, je me suis porté volontaire pour Camp Archimède. C'était il y a six ou sept mois. Quelquefois, je pense qu'en définitive ça n'a pas tellement été une erreur. Je dis ça à cause de la came qu'ils nous refilent ici – elle surpassé l'acide⁴. Avec l'acide, vous *pensez* que vous savez tout. Avec cette drogue, c'est autre chose, mais ce n'est pas si souvent que je peux planer. Ce qui domine surtout, c'est la souffrance. Comme le dit H.H. : le génie est une capacité de souffrance infinie.

Je ris, tant de la rapidité et des biais de sa rhétorique qu'en appréciation du mot.

— Mais *c'était* une erreur. J'étais bien mieux quand j'étais idiot.

— Idiot ? Ça n'a pas du tout l'air d'être le cas.

— Je suis absolument certain de n'avoir jamais eu un Q.I. de 160.

⁴ Le LSD. (N.d.T)

— Oh, mais ces tests sont truqués à l'intention des individus des classes moyennes dans mon genre. Mesurer l'intelligence n'est pas aussi simple que de procéder à une prise de sang.

— Merci de dire ça, mais la vérité est que j'étais bel et bien un putain d'idiot. Même plus ignorant qu'un idiot. Tout ce que je sais maintenant, la manière même dont je suis en train de parler avec vous, tout cela est dû à la Pal... à la came qu'ils m'ont administrée.

— Tout ? Non.

— *Tout*, bordel de Dieu ! (Il rit, d'un rire plus calme que précédemment.) C'est agréable de parler avec vous, Sacchetti. Vous reculez à chacune de mes obscénités.

— Ah oui ? C'est mon éducation bourgeoise, je suppose. Je suis habitué aux mots imprimés, mais je ne sais pour quelle raison le langage parlé... C'est un réflexe.

— Ce livre de reproductions de tableaux que vous lisez, avez-vous vu le texte qui va avec ?

Il feuilletait tout en parlant le second volume des *Peintres flamands* de Wilenski, celui qui contient les planches. Le tome I ne comporte que du texte.

— J'ai commencé, mais je m'y suis embourbé. Je n'ai pas encore les idées assez nettes pour pouvoir me concentrer sur quoi que ce soit.

Le visage de Mordecai s'emprignit d'une gravité qui me parut excessive. Il ne répondit rien sur le moment, mais après une pause il reprit son premier train de pensée.

— Il y a un passage là-dedans qui est terrifiant. Est-ce que je peux vous le lire ? (Il avait déjà pris le tome I sur l'étagère.) C'est au sujet de Hugo van der Gœs. Vous le connaissez ?

— Je sais simplement que c'est l'un des plus anciens peintres flamands. Je ne pense pas avoir vu quoi que ce soit de lui.

— Vous ne pouvez pas. Rien de son œuvre n'a survécu. Rien de ce qu'il a signé, en tout cas. On dit que vers 1470 il devint fou, clamant qu'il était damné, que le diable allait l'avoir et tout ce qui s'ensuit. À cette époque, il vivait déjà dans un monastère près de Bruxelles, et les frères jouaient de la musique pour essayer de le calmer, comme le faisait David pour Sail.

» Un des frères qui vivaient avec lui écrivit une relation de sa folie – ça vaut la peine d'être lu entièrement mais le passage que j'ai vraiment aimé... laissez-moi vous le lire :

« ... Frère Hugo, de par l'exacerbation de ses pouvoirs imaginatifs, était enclin à des rêves tout éveillé et à des hallucinations, ce qui signifiait qu'il était affligé d'une maladie du cerveau. En effet, on m'a dit qu'il se trouve, près de ce viscère, un petit organe délicat qui est contrôlé par la puissance créatrice et imaginative. Si votre imagination est trop vive ou votre fantaisie trop abondante, ce petit organe se trouve affecté et, s'il est amené jusqu'à son point de rupture, la folie ou le délire s'ensuivent. Si nous voulons éviter d'être les victimes de ce danger irrémédiable...

(Mordecai hésita en prononçant ce mot)

... nous devons limiter notre fantaisie, nos imaginations et nos doutes, et écarter toutes les autres pensées vaines et inutiles qui peuvent exciter nos cerveaux. Nous ne sommes que des hommes, et le malheur qui s'est abattu sur notre frère en résultat de ses fantaisies et imaginations ne pourrait-il pas s'abattre aussi sur nous ? »

» Est-ce que ce n'est pas grandiose ? Je peux imaginer la satisfaction éprouvée par la vieille canaille en écrivant cela – « je vous l'avais bien dit, Hugo ! Ne vous ai-je pas toujours dit que toute cette peinture était dangereuse ? » Pour quelle raison supposez-vous qu'il est devenu dingue, Sacchetti ?

— N'importe qui peut devenir fou. Ce n'est pas la prérogative des peintres. Ni des poètes.

— Ouais, je suppose que si l'on veut bien regarder les choses de près, tout le monde est cinglé. Mes parents à moi en avaient un bon grain. Mammy – c'est comme ça que nous l'appelions, excusez-moi – Mammy, c'était le Saint-Esprit qui la rendait folle ; le vieux, lui, était fou sans ça. Tous mes frères étaient des drogués, ce qui les rendait cinglés. Cinglés, cinglés et cinglés.

— Ça ne va pas ? demandai-je en me levant du lit et en m'approchant de Mordecai, dont l'agitation n'avait cessé de croître jusqu'à ce que, tremblant, les paupières fortement serrées, une main

sur le cœur, son discours dégénère en un parasite respiratoire suffocant.

Le lourd volume échappa à sa main gauche et tomba sur le sol. Le bruit provoqué lui fit ouvrir les yeux.

— Tout ira bien... si je m'assieds... une minute. Un petit étourdissement.

Je l'aidai à s'installer sur le sofa et, faute d'un meilleur remède, j'allai lui chercher un verre d'eau qu'il but avec reconnaissance. Ses mains qui tenaient le verre tremblaient toujours.

— Vous savez, reprit-il tranquillement en faisant courir ses doigts spatulés le long des cannelures du verre, il y avait quelque chose chez van der Gœs. Du moins, j'aime à penser qu'il y avait quelque chose. Quelque chose de spécial que l'on trouve chez n'importe quel artiste, naturellement. Une sorte de magie – dans le sens littéral du terme. Déchiffrer les signatures de la nature et exhalez les mêmes secrets. C'est cela, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas. Je ne pense pas que ce soit cela en ce qui me concerne, mais il y a beaucoup d'artistes qui aimeraient qu'il en soit ainsi. Mais ce qui ne marche pas, c'est cette histoire de magie. Pouvez-vous railler Dieu et croire aux démons ?

— Qu'est-ce que c'est, les démons ? Je crois aux puissances élémentaires – sylphes, salamandres, ondines, gnomes – allégories de la matière fondamentale. Vous souriez, ricanez et vous vous pelotonnez dans l'univers jésuitique de la physique universitaire. La matière n'a plus de secrets pour vous, oh non ! Pas plus que l'esprit. Tout est bien connu et ordonné, comme la cuisine maternelle. Eh bien, l'autruche elle aussi se sent chez elle dans l'univers, bien qu'elle ne puisse pas le voir.

— Croyez-moi, Mordecai, je serais heureux dans un monde de sylphes et de salamandres. N'importe quel poète le serait. Pour quelle raison pensez-vous que nous avons tous mal au ventre en songeant aux deux siècles écoulés ? Nous avons été évincés.

— Mais vous continuez à ricaner quand vous entendez ces mots. Pour vous, ils ne sont rien de plus qu'un ballet russe, un tintement de cloches. Mais moi j'ai *vu* les salamandres, vivant au milieu des flammes.

— Mordecai ! La notion même de flamme en tant qu'élément est un non-sens. Un trimestre de chimie extirperait de vous cette idée. De chimie de collège.

— La flamme est l'élément de la modification, dit-il d'un ton exalté, du transsubstantiel. C'est le pont jeté entre la matière et l'esprit. Qu'y a-t-il d'autre dans le cœur de vos cyclotrons géants ? Ou au cœur du soleil ? Vous croyez aux anges, n'est-ce pas – les intermédiaires entre cette terre et la sphère la plus lointaine. Eh bien, j'ai *parlé* avec eux.

— La sphère la plus lointaine... Celle où habite Dieu ?

— *Dio ! Dio !* Je préfère mes esprits familiers, mes sylphes et mes salamandres – qui répondent quand on leur parle. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Mais notre discussion n'est d'aucune utilité. Pas encore. Attendons jusqu'à ce que vous ayez vu mon laboratoire. Faute d'ajuster nos vocabulaires afin d'arriver à une compréhension mutuelle, nous continuerons à osciller entre oui et non jusqu'au foutu jour du Jugement dernier.

— Je m'excuse – habituellement je ne suis pas aussi intractable. J'imagine que c'est moins une question de désaccord raisonné qu'une réaction d'autoprotection mentale. Il me serait facile de me laisser emporter par votre rhétorique. Ceci peut être considéré par vous comme un compliment, vous savez.

— Cela vous emmerde, n'est-ce pas, que je sois plus intelligent que vous ?

— Est-ce que ça ne vous emmerdait pas vous-même autrefois au collège, quand les rôles étaient inversés ? D'ailleurs (je souris, essayant de bien présenter la question), je ne suis pas sûr de ce que vous affirmez.

— Oh, je suis plus intelligent que vous, vous pouvez me croire. Ou mettez-moi à l'épreuve, si vous préférez. N'importe quand. Je ne vous demande que d'annoncer votre arme. Choisissez une science, n'importe laquelle. Peut-être préférez-vous un débat formel ? Connaissez-vous les dates des règnes des rois d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Suède, de Prusse ? Et que diriez-vous de

l'escalade des pentes de *Finnegans Wake*⁵? Des haï-kaï, peut-être⁶?

— Suffit ! Je vous crois. Mais bon Dieu, il existe toujours un terrain sur lequel je gagnerais à tout coup, Superman.

Mordecai jeta sa tête en arrière d'un air de défi.

— Lequel ?

— L'orthoépie.

— Je tiens le pari. Qu'est-ce que l'orthoépie ?

— L'étude de la prononciation correcte.

Lucifer, tombant du ciel, ne dut pas être plus consterné.

— Oui, oui, d'accord. Mais bon Dieu, je n'ai pas le temps d'apprendre comment chaque foutu petit mot doit être prononcé. Quand je dirai quelque chose d'une manière incorrecte, voulez-vous me corriger ?

— Je suppose qu'un poète doit être bon à cela, s'il ne l'est à rien d'autre.

— Oh, il y a déjà un bout de temps que nous avons fait des plans pour vous. Il vous faudra à nouveau parler avec George. Pas aujourd'hui, car il est malade à l'infirmerie. Il a de grandes idées pour monter le *Docteur Faust* ici, mais nous avons préféré attendre jusqu'à ce que vous soyez là. Et il y a une autre chose aussi...

D'une manière inhabituelle, Mordecai parut peu sûr de son terrain.

— Et c'est ?

— J'ai écrit quelque chose. Une histoire. J'ai pensé que vous pourriez la lire et me donner votre opinion. Haast m'a promis que je pourrais l'envoyer à un magazine après contrôle et accord des S.S. E. Mais je ne suis pas sûr que ce soit assez bon. Je veux dire, dans un sens absolu. Chacun *ici* l'aime, mais nous sommes devenus un petit groupe extrêmement consanguin. Vous, vous avez toujours votre propre tête sur les épaules.

— Je lirai votre histoire avec plaisir, et je vous assure que je serai un critique impitoyable. De quoi s'agit-il ?

⁵ Ouvrage de James Joyce, assez aride. (N.d.T.)

⁶ Les haï-kaï sont de petites pièces de vers japonaises composées en tout de dix-sept syllabes. (N.d.T.)

— De quoi il s'agit ? C'est une foutue question, venant d'un poète.
En fait, il s'agit de van der Gœs.

— Qu'est-ce que les S.S.E. ?

— Les Services de Sécurité de l'État. Les types des codes. Ils analysent tout ce que nous disons – tout est enregistré sur bande magnétique – afin de s'assurer que nous ne devenons pas... hermétiques.

— Est-ce que vous le devenez ?

Mordecai, l'alchimiste, cligna de l'œil.

— Abracadabra, dit-il avec intention.

Puis, vif comme un sylphe, il disparut.

Plus tard

Résumer ? C'est aussi facile que de résumer un tourbillon.

Coupable, je le suis certainement, pour avoir été l'agent de l'apostasie de Mordecai. Cela ne cesse jamais d'étonner de voir à quel point vos actions les plus insignifiantes peuvent avoir un effet lointain. Le moine dans son cloître nourrit une erreur, pensant qu'elle ne peut être dangereuse que pour lui, mais il se peut qu'un siècle plus tard son hérésie convulse des nations. Peut-être les conservateurs ont-ils raison, peut-être la libre-pensée est-elle réellement dangereuse.

Le vieil Adam, Louie II, n'est pas de cet avis ! Quoi que je fasse, je ne puis jamais le réduire totalement au silence. Il me faut parfois toute la puissance de ma volonté pour empêcher sa voix de couvrir la mienne. Il attend sans cesse, tapi sur mon cœur, prêt à usurper la souveraineté de la raison.

Mais la culpabilité n'est qu'une faible part de ce que je ressens. Ce que j'éprouve surtout, c'est de l'étonnement et de l'effroi. Ceux d'un astronome, lorsqu'il découvre une nouvelle planète dans sa lunette. L'étoile du matin. Lucifer, prince des ténèbres. Tentateur.

8 juin

Zu viel, zu viel ! Je n'ai fait que parler toute la journée. Mon esprit est un microsillon qui tourne à 78 tours. J'ai rencontré tous ceux qui se trouvent ici, à l'exception de trois ou quatre d'entre eux ; considérés en groupe, les prisonniers sont encore plus intimidants que pris individuellement. Les résonances de nombreuses

rencontres s'enflent encore en moi, comme les réminiscences de la musique après un opéra.

Cela a commencé de bonne heure, lorsqu'un garde m'a apporté un mot manuscrit de George, lequel m'invitait à lui rendre visite à l'infirmerie. Aucun hôpital, même Wren's Chelsea, ne pourrait l'égaler en magnificence. Le lit de George aurait pu être fait par Tiepolo. Et les fleurs peintes par le Douanier Rousseau. Nous avons beaucoup parlé de Rilke, que George admire moins pour son métier que pour ses idées hérétiques. Il en a fait ses propres traductions. Prosodie excentrique. J'ai réservé mon jugement. Discuté ses idées de mise en scène de *Faust*, qui ont mené à son projet de théâtre modèle. Il va être construit ici *spécialement pour lui*. (Il n'y a plus de doute que Camp A. est construit profondément sous terre.)

Je ne me rappelle pas les noms de tous les autres, ni tout ce qui a été dit. Je me souviens particulièrement d'un certain Murray Quelque-Chose, un jeune gars avec des manières de porcelaine, que j'ai détesté d'emblée – ce qui fut réciproque (il est probable que je me flatte moi-même car, vraisemblablement, il ne s'est même pas rendu compte de ma présence). Il était engagé dans une discussion passionnée sur le jargon des alchimistes, que je pourrais paraphraser ainsi : « Deux coqs s'accouplent dans l'obscurité. De leur accouplement naissent des poulets à queue de dragon. Au bout de sept jours, on les brûle et leurs cendres sont triturées dans des urnes de plomb consacrées. » Ce à quoi je réponds : Balivernes. Mais ces balivernes, à quel point ils les considéraient sérieusement ! Comme j'en eus plus tard la confirmation, cette préoccupation avait été pour beaucoup l'œuvre de Mordecai.

Celui que je préférai fut Barry Meade. J'ai toujours été ravi de rencontrer des gens encore plus gros que moi. Meade est un mordu de cinéma, et à 14 heures, après que George eut été placé sous sédatif afin qu'il pût faire sa sieste (le pauvre George est dans un triste état, mais chacun de ceux que j'ai questionnés semble avoir une opinion différente sur la cause de cet état), il m'a emmené dans la petite salle de projection qui se trouve trois étages plus bas et m'a montré une bande qu'il avait réalisée, un montage alternant McNamara en train de discourir et des séquences de femmes hurlantes sélectionnées dans des films d'épouvante. Résultat : une

hilarité se haussant au niveau de l'hystérie. Barry, très froid, ne cessa de s'excuser en raison d'erreurs imperceptibles.

16 h 30 : George était réveillé, mais il m'ignora au bénéfice d'un ouvrage de mathématiques. Je commence à avoir le sentiment que, comme des gens sans progéniture qui reçoivent un enfant pour le week-end, ils partagent entre eux la responsabilité de mes distractions. Dans le courant de l'après-midi, il arriva que je me trouvai confié aux bons soins de quelqu'un qui m'avait été présenté simplement comme « l'Évêque ». Je suis porté à croire que c'étaient ses vêtements de dandy qui lui avaient valu ce sobriquet. Il fit un exposé sur l'ordre social qui se développait à Camp Archimède. En bref, cela se présente ainsi : Mordecai, uniquement grâce à sa force et à son charisme, est le tsar incontesté d'une anarchie bienveillante. L'Évêque provient, non d'une prison militaire, mais d'un hôpital psychiatrique de l'Armée où il est demeuré deux ans, atteint d'amnésie totale. Il m'a fait un récit à la fois fascinant, comique et effrayant de ses multiples tentatives de suicide. Il a avalé une fois un plein litre de minium de plomb. C'est comme je vous le dis.

Plus tard, il m'a infligé une défaite mémorable aux échecs.

Encore plus tard, Murray Quelque-Chose joua de la musique électronique (de sa composition ? Quelqu'un dit oui, quelqu'un d'autre dit non). Dans ma condition qui tenait de la folie, même cela me parut bon.

Et ainsi de suite. Ossa sur Pélion.

Trop. Je le dirai encore. Et que va-t-il sortir de tout cela ? Pourquoi la vie a-t-elle été accordée à ce monstre splendide ? On accordera cela demain.

9 juin

C'est un de ces demains où je sens que l'entropie est en train de vaincre. Et ce demain, je me sens comme un de ces masques en papier mâché qui sont toutes grimaces. La vérité peut-être – la *vraie* vérité – n'est pas tant que le masque soit creux mais plutôt que je ne me soucie pas de regarder derrière le vacillement des images que le cerveau inférieur émet en direction du récepteur défectueux qu'est le cerveau supérieur. Je suis mal en point aujourd'hui, stupide et vaincu. Je suis malade.

J'ai eu des visiteurs – Mordecai, Meade – et un mot de George W., mais je me maintiens dans la solitude, déclarant n'être pas moi-même. Qui, alors ?

Je suis depuis trop longtemps sevré du soleil générateur de vie. Voilà mon problème.

Et je ne suis pas capable de penser à deux choses successivement. *Ahime.*

10 juin

Beaucoup mieux, merci. Oui, ça va tout à fait bien. Maintenant, une fois de plus, je regarde le côté ensoleillé de la défaite.

Des faits :

Convoqué à nouveau par H.H. M'étant accoutumé à la pâleur des prisonniers comme à celle des gardes, la teinte pain grillé de son visage semble plus que jamais être une insulte à l'ordre naturel des choses. Si c'est cela la santé, alors que la maladie étende sur moi ses ravages !

Nous avons parlé de ceci, de cela et d'autres choses.

Il a fait l'éloge de la matérialité (*sic*) de mon journal en général, en exceptant toutefois la chronique d'hier, trop subjective. Si je me sentais à nouveau devenir subjectif, il me suffirait de dire un mot et un garde m'apporterait un tranquillisant. Nous ne pouvons pas laisser ces précieux jours nous échapper, n'est-ce pas ?

Et ainsi de suite, les cames et les excentriques bien lubrifiés de sa banalité montant et descendant, allant et venant sur des chemins rotatifs connus d'avance – puis il me demanda :

— Ainsi, vous avez rencontré Siegfried ?

— Siegfried ? répétaï-je, pensant qu'il devait s'agir du surnom de Mordecai.

Il cligna de l'œil :

— Oui... le Dr Busk.

— Siegfried ? dis-je une deuxième fois, encore plus perplexe qu'auparavant. Que voulez-vous dire ?

— Elle est comme la ligne Siegfried. Imprenable. C'est parce que j'étais sûr qu'elle était une nature froide que je l'ai recrutée pour ce projet. Des femmes ordinaires ne sauraient supporter une situation semblable à celle dans laquelle nous nous trouvons ici – travailler

avec un groupe de G.I. en chaleur dont plusieurs sont des hommes de couleur. Mais pour Siegfried, cela ne fait aucune différence.

— On dirait que vous parlez d'expérience, dis-je.

— Les W.A.C... dit Haast en secouant la tête. Certaines d'entre elles n'en ont jamais assez. D'autres...

Il se pencha en avant et prit un air confidentiel.

— Ne mettez pas ça dans votre journal, Sacchetti, mais le fait est qu'elle a toujours son pucelage.

— Pas possible ! m'exclamai-je.

— Qu'il n'y ait pas de malentendu – Siegfried est une travailleuse impeccable. Elle connaît son boulot comme personne et elle n'a jamais laissé ses sentiments empiéter sur sa tâche. Les psychologues, c'est une règle, vous le savez, sont sensibles aux choses sentimentales – ils aiment *aider* les gens. Pas Busk. Si elle a un défaut, c'est le manque d'imagination. Parfois elle est un peu limitée dans sa façon de penser. Trop... comment dire... conventionnelle. Ne vous méprenez surtout pas, je respecte la science autant que quiconque...

Non, je ne me méprends pas, répondis-je de la tête.

— Sans la science, nous n'aurions pas les radiations, ni les ordinateurs, ni les hommes sur la lune. Mais la science est seulement *une* des façons de considérer les choses. Naturellement, je ne laisse pas Siegfried s'adresser directement aux garçons (c'est ainsi que Haast appelle ses cochons d'Inde) mais je pense que néanmoins ils sentent son hostilité. Heureusement, ils n'ont pas permis que cela refroidisse leur enthousiasme. L'important, et Busk elle-même s'en rend compte, c'est de les laisser diriger eux-mêmes leur propre course. Il leur faut rompre avec les vieux modes de pensée, avec les pistes de trappeurs, et *explorer*.

— Mais qu'est-ce exactement que Busk n'approuve pas ? demandai-je.

De nouveau il se pencha en avant d'un air confidentiel, plissant les deltas de rides bronzées autour de ses yeux.

— Il n'y a pas de raison pour que je ne sois pas celui qui vous le dise, Sacchetti. Vous l'apprendriez de toute façon assez tôt de la bouche d'un des garçons. Mordecai s'apprête à réaliser le Grand Œuvre !

— Ah oui ? dis-je, savourant la crédulité de Haast.

Il recula, aussi sensible à la moindre manifestation de scepticisme qu'une fougère aux rayons du soleil.

— Oui, c'est ce qu'il s'apprête à faire. Oh, je sais ce que vous pensez, Sacchetti. Vous pensez exactement ce que pense la vieille Siegfried – que Mordecai m'a mystifié. Que j'ai été refait, comme on dit.

— Cela s'impose comme une possibilité, admis-je. (Puis, passant du baume sur la blessure :) Vous ne voudriez pas que je manque de sincérité, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr. Tout, mais pas ça.

Avec un soupir, il se laissa aller en arrière dans son siège, laissant les rides se réunir et se diffuser sur tout son visage, ondulations de l'étang de sa fatuité.

— Je ne suis pas surpris par votre attitude, poursuivit-il. Ayant lu la relation de votre conversation avec Mordecai, j'aurais dû réaliser... La plupart des gens ont la même réaction de prime abord, vous savez. Ils pensent que l'alchimie est une sorte de magie noire. Ils ne comprennent pas que c'est une *science*, exactement comme n'importe quelle autre. C'est en fait la première science, et la seule – même à notre époque – qui ne craigne pas de considérer *tous* les faits. Êtes-vous matérialiste, Sacchetti ?

— Non... Je ne dirais pas cela.

— Mais c'est ce que la science est devenue de nos jours ! Du pur matérialisme et rien d'autre. Essayez de parler à quelqu'un de faits surnaturels – c'est-à-dire de faits qui sont *supérieurs* aux faits de la science *naturelle* –, il se fermera les yeux et se bouchera les oreilles. Nul n'a la moindre idée de la somme d'Études, du nombre de Volumes, des siècles de Recherches...

Je pense qu'il avait été tout prêt d'ajouter « & Développements », mais il se reprit à temps.

— J'ai remarqué, bifurqua-t-il, que vous mentionnez Thomas d'Aquin à plusieurs reprises dans votre journal. Eh bien, avez-vous jamais cessé de penser qu'il était alchimiste ? Il l'était, et son maître, Albertus Magnus, était même un *plus grand* alchimiste que lui ! Durant des siècles, les plus grands cerveaux d'Europe ont étudié la science hermétique, puis un jour quelqu'un comme vous-même ou comme Busk s'amène et, sans se soucier le moins du monde d'étudier la question, déclare que tous leurs travaux ne sont qu'un

ramassis de superstitions. Qui est superstitieux, hein ? Qui prononce des jugements sans preuves, hein ? Avez-vous jamais lu quoi que ce soit sur l'alchimie – ne serait-ce qu'un seul livre ?

Je dus admettre que je n'avais pas lu un seul livre sur l'alchimie.

Haast triompha :

— Alors, pensez-vous que vous êtes qualifié pour émettre un jugement sur des siècles d'érudition et de connaissances ? Je vais vous donner un conseil, Sacchetti.

— Vous pouvez m'appeler Louie, monsieur.

— Oui, c'est ce que je voulais dire... Louie. Gardez l'esprit ouvert, et soyez réceptif aux Approches Fraîches. Tous les grands pas en avant de l'Histoire Humaine, depuis Galilée (un autre Mordecaïsme splendide, effrayant) jusqu'à Edison, ont été accomplis grâce à des hommes qui osaient être différents.

Je promis d'être ouvert et réceptif, mais H.H., emporté par son sujet, s'échauffait de plus en plus. Il démolit des bataillons d'hommes de paille et démontra, avec une logique un peu indécise, que toute l'histoire décourageante de la Malaisie durant ces trois dernières années était due à la non-réceptivité aux Approches Fraîches de certains personnages clés de Washington, dont il ne cita pas les noms.

Chaque fois que je lui posais des questions particulières et précises, il devenait réticent et prudent. Je n'étais pas prêt, me laissa-t-il entendre, à être initié aux mystères. De son temps dans l'Armée, Haast avait gardé une foi inébranlable dans l'efficacité du secret ; la connaissance est dévaluée lorsque trop de gens la partagent.

Je n'ai plus maintenant le moindre doute sur la fidélité du portrait du « Général Uhrlick » dépeint par Berrigan dans *Mars en conjonction* (qui ne figure pas, je l'ai remarqué, sur les rayons de notre bibliothèque), et je comprends la raison pour laquelle Haast, bien qu'il ait crié à la calomnie à tous les échos et fait tout ce qu'il pouvait pour discréditer Berrigan, ne s'est jamais avisé de le poursuivre en justice. Le vieil idiot crédule avait conduit sa campagne d'un an à Auauï grâce à l'astrologie !

Espérons que l'histoire ne se répétera pas, et que Mordecai ne joue pas trop habilement le rôle fatal de Berrigan.

Plus tard

Ceci doit être noté : je suis en train de lire un ouvrage sur l'alchimie. Haast me l'a fait passer par un messager quelques minutes à peine après la fin de notre conversation. Il s'agit *d'Aspects de l'Alchimie traditionnelle* de René Alleau, accompagné d'une traduction dactylographiée encartée dans une chemise marquée TOP SECRET.

C'est rédigé, assez drôlement, comme une de ces lettres excentriques qui commencent ainsi :

*Monsieur le rédacteur en chef,
Vous n'oserez probablement pas publier cette
lettre, mais...*

11 juin

La répétition de *Faust* : un désappointement, un enchantement, et ensuite un horrible et rapide déclin vers la réalité.

Je ne sais pas à quoi je m'attendais de la part de George W. en tant que metteur en scène. À quelque chose dans le genre des fameuses productions « underground » (probablement inexistantes) du Genet de la fin des années soixante, je suppose. En fait, ce n'était qu'un fade pastiche du théâtre en rond et de la confusion laborieuse des mises en scène de Wieland Wagner pour Bayreuth. Naturellement, quand l'auditoire comprend uniquement les acteurs dont la présence n'est pas indispensable sur scène – plus votre serviteur tenant en main le script du souffleur (tout à fait inutile ainsi qu'il s'avéra ; même pour cette première répétition, ils connaissaient *entièrement* leur texte), un proscenium ne peut être que gênant et sans objet. Mais supposer qu'un brouillard genre purée de pois rehausse la tragédie est pure stupidité, et réactionnaire de surcroît. L'enfer est ténèbres, c'est vrai – mais il n'est pas inutile de montrer *l'Écosse* ainsi.

Il apparaît donc (et je suis heureux de le consigner) que nos jeunes génies peuvent faire fausse route – se tromper. Ceci est toutefois un jugement basé sur vingt années de fréquentation forcenée et aveugle du théâtre, généralement suivie de désappointement. Ce qui est étonnant dans le cas du *Faust* de G., c'est que ni lui ni aucun des autres prisonniers n'a jamais mis les

pieds dans un théâtre. Ils ont fréquenté le cinéma, ça oui, et c'a été en utilisant des techniques de caméra inappropriées que G. s'est plus d'une fois cassé la figure.

Mais tout ceci n'est que vétilles. Dès qu'ils se mirent à *jouer*, j'oubliai le brouillard et admirai sans réserve. Pour paraphraser Mordecai : les acteurs méritaient les foutues louanges les plus hautes !

J'ai manqué l'occasion, autrefois, de voir Burton dans le rôle, mais je n'imagine pas qu'il ait pu être meilleur que George Wagner. La voix de Burton était certainement plus noble dans le dernier soliloque, mais je doute qu'il ait pu rendre plus convaincante la scolastique médiévale, hantée de Dieu et blasphémant Dieu, fatidiquement et héroïquement amoureuse de la Connaissance. Burton eût-il pu rendre la Connaissance aussi horrible et laisser entrevoir quelque chose – un succube – dans la scène du début où Faust murmure : « Suave analyse, c'est toi qui m'as ravi ? » Quand il prononça ces mots, je pus sentir mes propres artères se dilater, prêtes à recevoir, ravies, ses poisons.

Mordecai jouait le rôle de Méphistophélès, beaucoup moins émouvant dans Marlowe que dans le *Faust* de Goethe, bien qu'on ne l'eût pas cru en voyant et en écoutant Mordecai. Il déclama les vers qui commencent par : « Mais l'enfer est ici, je n'en suis pas sorti » avec une grâce glaciale, comme si cette acceptation de la damnation et du désespoir irrévocables n'était rien de plus qu'une épigramme, quelque pièce sans conséquence de Sheridan ou de Wilde.

Oh, je pourrais continuer à louer, noter une touche ici, là une période, mais cela conduirait à la même chose – à relater comment, dans le dernier acte, Faust, se lamentant au cours de ces dernières minutes poignantes, avant que l'enfer le réclame, cessait soudain d'être Faust : une nouvelle fois, et avec une terrible violence, George Wagner perdit tout ce que contenait son estomac. Il s'étrangla et suffoqua, se roulant sur la scène devenue glissante dans une sorte d'attaque jusqu'à ce que les gardes viennent et l'emportent à l'infirmerie, laissant les faux diables les mains vides dans les coulisses.

— Mordecai, demandai-je, qu'est-ce que c'est ? Il est toujours malade ? Qu'est-ce qu'il a qui ne va pas ?

Et Mordecai, froidement, toujours dans la peau de son rôle :

— Il paie le prix que tous les hommes de bien doivent payer pour acquérir la connaissance. C'est ce qui arrive quand on mange des pommes magiques.

— Vous voulez dire que... la drogue qu'ils vous ont administrée, la drogue qui vous rend si... elle peut faire cela aussi ?

Il eut un sourire douloureux et leva une main lourde pour retirer ses cornes.

— Pourquoi diable, dit Murray Sandemann (c'est Sandemann, et non Quelque-Chose, qui est le nom du fervent d'alchimie), ne réponds-tu pas à la question de ce trou du cul ?

— La ferme, Murray, dit Mordecai.

— Oh, ne crains rien. Je ne lui dirai pas. Ce n'est pas moi, après tout, qui l'ai fait amener ici. Mais maintenant qu'il y est, n'est-il pas un peu tard pour se préoccuper autant de ce qu'il ne sache rien ?

— Je te dis de la fermer.

— Je veux dire, conclut Murray, est-ce que quelqu'un se soucie du fait que nous mangeons des pommes magiques ?

Mordecai se tourna pour me regarder, sa face noire presque invisible dans l'éclairage de scène caligineux.

— Désirez-vous une réponse à votre question, Sacchetti ? Parce que si vous ne la voulez pas, à partir de maintenant vous ne pourrez plus l'avoir.

— Oui, répondis-je, me sentant pris au piège d'une audace que je n'éprouvais pas réellement (était-ce ce qu'Adam ressentait ?). Je veux savoir.

— George est à l'article de la mort. Avec un peu de chance, il vivra encore deux semaines. Bien moins, je suppose, après ce que nous venons de voir.

— Nous sommes *tous* à l'article de la mort, dit Murray Sandemann.

Mordecai hocha la tête, le visage plus impassible que jamais.

— Nous sommes tous des mourants. À cause de la drogue qu'ils nous administrent. La pallidine. Elle corrompt le cerveau. Il lui faut neuf mois pour arriver à le pourrir entièrement, parfois un peu plus, parfois un peu moins. Et à mesure que notre cerveau pourrit, notre intelligence augmente. Jusqu'à ce que...

Mordecai, abattant sa main en un geste tranchant, indiqua avec élégance la mare que formaient les vomissures de George.

12 juin

Nuit blanche, passée à griffonner, griffonner, griffonner. Typiquement, ma réaction après la révélation de Mordecai a été de reculer, d'enfoncer ma tête dans le sable – et d'écrire. Bon Dieu, ce que j'ai pu écrire ! Les pentamètres de Marlowe résonnant encore dans ma tête, rien d'autre ne semblait possible que des vers blancs. Je ne m'étais pas permis cela depuis le collège. Cela semble voluptueux maintenant, alors qu'à court de carburant je tape les lignes de vers en colonnes rigoureuses du haut en bas de la page, comme une fourrure caressante :

Comme un pigeon promis au sacrifice, l'enfant loué, Puant le chrisme à bon marché, chevauche une chèvre Qui fait craquer des débris de poteries sous ses pas...

Je n'ai pas la moindre idée de ce que cela signifie (le brouillard est épais), bien que cela s'intitule (obscurément) « L'Hiérodule ». Un hiérodule, je l'ai découvert la semaine dernière en feuilletant le Dictionnaire d'Oxford, était un esclave attaché au service d'un temple.

Je me sens comme un foutu Coleridge qu'aucun visiteur venant de Porlock ne serait jamais venu sortir de son extase. Cela a commencé, assez innocemment, quand j'ai ressuscité les *Cérémonies*, poèmes avortés d'il y a un an, mais le seul rapport avec ces absurdités pieuses est l'image du début, quand le prêtre pénètre dans le temple-labyrinthe :

... obliquant à gauche, à droite, la puissance d'un dieu Dans le regard. Le sang s'effiloche dans l'eau du bassin.

Ensuite, en moins de dix vers, cela dégénère (ou s'élève ?) en quelque chose qui défie complètement mes capacités synoptiques, et encore plus l'analyse. C'est impie, presque certainement, et peut-être même hérétique. Je n'oserais jamais laisser publier ça sous mon vrai nom. Publier ! Je suis encore trop étourdi pour savoir si ce damné truc scande, et encore plus s'il est publiable.

Néanmoins, j'éprouve le sentiment, que l'on a après avoir écrit un bon poème, que tout ce que j'ai pu écrire auparavant est du déchet en comparaison. Voyez ceci, par exemple – la description de l'idole :

*Voyez ! Voyez la chair noire et lisse,
l'articulation de la mâchoire, sertie de joyaux,
que l'on devine à peine...*

*Pendant qu'à l'intérieur, l'hiérodule empoisonné
Mourant, murmure ce que le dieu voulait dire...*

Je voudrais bien qu'il me le murmure à moi aussi. Cent dix vers !

J'ai l'impression qu'il s'est écoulé une semaine depuis le moment où je me suis assis pour écrire.

13 juin

George Wagner est mort. La bière scellée, chargée de ses restes dont la clinique n'a pas l'utilisation, a été placée dans une niche grossièrement taillée dans le roc naturel de l'endroit – notre propre mausolée. Les autres prisonniers, trois gardes et moi-même étions présents, mais il n'y avait ni Haast ni Busk, ni même un aumônier. Est-ce qu'il y avait des aumôniers dans les camps de la mort allemands ? Avec gêne et dans l'embarras général, j'ai marmotté quelques prières creuses, d'une tristesse de plomb. Ne s'étant pas élevées, je suppose qu'elles gisent toujours sur le sol rude de la crypte.

L'hypogée, à demi éclairé, avec sa vingtaine de niches vides, exerçait sur les prisonniers (comme les rangées de trous creusés dans la terre des monastères de chartreux) la même fascination inexpugnable qu'un *memento mori*. C'est cette impulsion morbide, je pense, plutôt qu'un quelconque sentiment pieux, qui les avait conduits à assister à l'inhumation.

Tandis que les autres se dirigeaient à la queue leu leu vers le calme géométrique de notre monde de corridors, Mordecai posa une main sur la muraille de pierre (elle n'était pas froide, comme on eût pu s'y attendre, mais chaude comme de la chair vivante) et ouvrit la bouche. Je m'attendais à ce qu'il dît : « Au revoir », mais le mot qu'il prononça fut : « Breccia. »

— Allons, avancez, dit l'un des gardes.

J'étais là depuis suffisamment de temps pour pouvoir identifier les silhouettes et les visages des gardes ; celui-là était Œil-de-Pierre. Ses deux congénères étaient le Péteur et Assidu.

Mordecai s'immobilisa et détacha du mur un morceau de roc gros comme le poing. Assidu dégagea son pistolet de son étui, mais Mordecai se mit à rire.

— Je n'essaie pas de provoquer une révolte, monsieur l'Agent, honnêtement non. Je prends simplement ce joli petit morceau de breccia pour enrichir ma collection de pierres.

Il mit le fragment de roc dans sa poche.

— Mordecai, dis-je, à propos de ce que vous m'avez dit après la répétition... Combien de temps se passera-t-il avant que vous... Dans combien de temps vous attendez-vous à...

Mordecai, qui avait atteint le seuil de la crypte, se retourna, silhouetté par la fluorescence du corridor.

— Je suis actuellement dans mon huitième mois, dit-il d'une voix égale. Sept mois et dix jours. Ce qui me laisse cinquante jours à moins que je ne disparaisse prématurément.

Il franchit le seuil et tourna à gauche, disparaissant à ma vue.

— Mordecai ! criai-je en bondissant derrière lui.

Œil-de-Pierre me barra le chemin.

— S'il vous plaît, Mr Sacchetti, pas maintenant. Vous avez rendez-vous avec le Dr Busk.

Le Péteur et Assidu se placèrent de chaque côté de moi.

— Si vous voulez bien me suivre...

— C'était une chose ridicule à faire, maladroite et peu judicieuse, répéta le Dr Aimée Busk sur un ton grave de guide de conduite. Oh, pas le fait de demander des nouvelles du pauvre George car, comme vous l'avez fait remarquer, nous n'aurions pas pu vous dissimuler très longtemps cet aspect de la situation. Nous espérions, voyez-vous, découvrir un antidote. Mais nous avons constaté que le processus, une fois amorcé, était irréversible. Non, ce n'était pas à cela que je faisais allusion car, malgré toutes vos protestations et ce que vous avez choisi d'appeler notre inhumanité, il y a des précédents abondants pour ce que nous recherchons. Tout au long

de son histoire, la recherche médicale a payé ses progrès avec le sang des martyrs.

Elle s'interrompit, goûtant la résonance de ses paroles.

— Si ce n'est cela, pour quelle raison alors m'avez-vous appelé, pour me gronder ?

— Pour votre expédition de recherche à la bibliothèque, ridicule, très maladroite et peu judicieuse.

— Votre surveillance est très rigoureuse.

— Oui, naturellement. Vous me permettez de fumer ? Merci.

Elle ajusta une Camel froissée à un fume-cigarettes de plastique épais, autrefois transparent mais qui était devenu opaque et avait pris la même teinte brune que le bout de son index et de son majeur.

— Que je consulte le *Who's Who* maintenant ou lorsque vous m'aurez relâché, il vous faut bien admettre qu'il est extrêmement facile d'obtenir l'information.

Ce que j'ai découvert dans le *Who's Who* (il n'y a pas de raison pour que je ne le révèle pas *maintenant*), c'est l'identité de la société qui emploie Haast en qualité de vice-président chargé du département Recherches &

(Ici deux lignes du manuscrit de Louie Sacchetti ont été effacées. L'Éditeur.)

— Mauvaise foi ? Tromperie ? dit le Dr Busk sur un léger ton de remontrance. S'il y a eu la moindre tromperie, alors vous avez certainement été complice autant que moi. Mais en réalité, n'est-ce pas plutôt une question de morale ? Nous avons simplement essayé de vous distraire, de manière que votre travail ne soit pas gêné par une anxiétisation inutile.

— Ainsi donc, vous n'avez jamais eu l'intention de me relâcher ?

— Jamais ? Oh, Mr Sacchetti, voilà maintenant que vous êtes en train de dramatiser. Naturellement, nous vous laisserons quitter Camp Archimède. À un moment ou à un autre. Quand le climat de l'opinion sera propice. Quand l'expérimentation se sera justifiée d'elle-même vis-à-vis de notre département de Relations Publiques. À ce moment-là, nous vous renverrons à Springfield. Et étant donné que nous aurons certainement atteint ce point avant l'expiration des cinq prochaines années – quelques mois avant,

vraisemblablement – vous devriez nous être reconnaissant de l'opportunité qui vous a été offerte de purger votre peine ici, à l'avant-garde véritable du progrès, plutôt que là-bas où vous mouriez d'ennui.

— Oui, il est certain que je dois vous remercier pour la chance qui m'a été accordée de pouvoir être témoin de tous vos crimes !

— Eh bien... si c'est de cette façon que vous voulez voir les choses... Mais vous devriez savoir maintenant, Mr Sacchetti, que le monde voit les choses autrement que vous ne les voyez vous-même. Si vous vouliez essayer de créer un scandale à propos de Camp Archimède, on vous écouterait certainement aussi distraitemen qu'on l'a fait à votre procès. Oh, il se trouverait certainement quelques paranoïaques pour être attentifs à vos nobles discours, mais la majorité de la population ne prend guère les « conchies » au sérieux, vous devez le savoir.

— Ceux qui composent la majorité de la population ne prennent pas leur conscience au sérieux.

— Hypothèse différente, mais résultat identique non ?

Le Dr Busk haussa un sourcil filiforme ironique et (comme si cela en avait été le résultat inévitable) toute sa personne se souleva du fauteuil bas. Sa stricte robe grise, qu'elle lissa de la main, émit des chuchotements électriques.

— Quelque chose d'autre, Mr Sacchetti ?

— Vous avez dit, lorsque le sujet a été abordé pour la première fois, que vous m'expliqueriez plus en détail l'action de cette drogue, la pallidine.

— Je l'ai dit, et je m'exécute.

Elle s'assit, s'adossa aux bandes de cuir noir, étira ses lèvres dans un sourire professoral et exposa :

— L'agent causal de la maladie – bien que le nom de maladie soit impropre puisque cela apporte tant de bien – est un spirochète, très proche parent du *Treponema pallidum*. Vous en avez entendu parler ici sous le nom de « pallidine », un nom qui ne dévoile pas le fait que l'agent qui infecte l'hôte est, contrairement à la plupart des agents pharmaceutiques, un être vivant, autoreproducteur.

» Peut-être avez-vous entendu parler du *Treponema pallidum*, ou *Spirochaete pallidal* Non ? Pourtant, vous le connaissez par ses

fruits. Le *Treponema pallidum* est l'agent initiateur de la syphilis. Ah, je remarque en vous le vieux choc de la reconnaissance !

» Le tréponème particulier auquel nous avons affaire ici appartient à une sorte de sous-groupe qui s'est écarté des caractéristiques de l'espèce, une ramification récente connue sous le nom de variété de Niçois, laquelle a été isolée en 1912 à partir du cerveau infecté d'un syphilitique et maintenue en vie par la suite dans le sang de nombreuses lignées de lapins. D'innombrables générations de tréponèmes de Niçois se sont reproduites par l'intermédiaire de ces lapins de laboratoire, et on leur a toujours accordé la plus grande attention scientifique – une sorte de vénération. Particulièrement depuis 1949. Cette année-là, deux Américains, Nelson et Mayer, mirent au point le TPI, test simple et parfait qui permet de diagnostiquer le mal. Tout ceci, en passant. Le tréponème qui a eu raison du jeune George est aussi différent du tréponème de Niçois qu'il l'est du classique *Treponema pallidum*.

» Vous ne vous étonnerez pas d'apprendre que les chercheurs les plus actifs dans le petit monde qui s'intéresse aux spirochètes ont été ceux des Services Armés. De nombreux combattants de valeur ont été terrassés par cet ennemi microscopique, du moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et l'apparition de la pénicilline. Mais même après cette découverte, les recherches ne furent pas abandonnées. Il y a cinq ans environ, une équipe de savants de l'Armée procédait à des études – sur des lapins, naturellement – sur la possibilité d'utiliser l'irradiation comme instrument thérapeutique dans les cas où le traitement usuel par la pénicilline ne pouvait être pratiqué ou demeurait inefficace – environ trois pour cent des cas. Ils observèrent une situation curieuse : il semblait que l'expérimentation eût donné naissance à une nouvelle catégorie de lapins. Pas dans le sens reproductif, je dois le dire. Il s'agissait plutôt d'une succession de lapins qui recevaient du sang – et des tréponèmes – les uns des autres. Certains lapins d'une lignée particulière, qui développaient l'orchite typique, parurent être devenus, en dépit des ravages causés par la maladie, remarquablement malins et rusés. À plusieurs reprises, ils réussirent à s'échapper de leurs cages. Leurs performances aux tests des boîtes de Skinner dépassaient tout ce qui avait pu être observé auparavant. J'étais chargée de ces tests, et je puis vous assurer que

les résultats étaient véritablement stupéfiants. La découverte de la pallidine est naturellement consécutive à ces études et observations. Mais trois années devaient s'écouler avant que quoi que ce soit pût sortir de cette découverte. Trois années !

» Au microscope, la pallidine ressemble beaucoup aux autres spirochètes. Comme son nom l'indique, le spirochète se présente sous une apparence hélicoïdale et est formé de plusieurs spires. Le *Treponema pallidum* est plus grand, et peut exceptionnellement comporter six spires. Si vous désirez en observer un, je suis sûre... Non ? Ils sont pourtant plutôt plaisants à voir. Ils se propulsent en se comprimant dans le sens de la longueur, à la manière d'un accordéon, puis en se détendant. C'est très gracieux. « Sylphique », comme disent les ouvrages spécialisés. J'ai passé des heures entières à les regarder se mouvoir dans le plasma.

» Oh, il y a une foule de choses qui différencient le *Treponema pallidum* de la pallidine, mais nous n'avons pas été capables de déterminer ce qui constitue le pouvoir spécial de cette dernière. On connaît les effets de la syphilis à ses derniers stades sur le système nerveux central. Par exemple, lorsque les spirochètes ont fait leur chemin le long de la moelle épinière – et ceci peut ne se produire que vingt ans après l'infection initiale – le sujet se trouve atteint de tabès dorsalis, ou ataxie locomotrice. C'est l'effet le plus habituel, et le plus affreux. Vous ne connaissez pas le tabès ? Il est vrai que de nos jours, on en observe de moins en moins. Cela commence par des hésitations des jambes, puis les articulations enflent et s'amollissent jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus supporter le poids du corps, et finalement les sujets sont atteints de cécité dans environ dix pour cent des cas. C'est alors l'ataxie, mais lorsque les spirochètes atteignent le cerveau – ils se déplacent dans la moelle épinière par osmose, de la manière dont la sève progresse dans l'arbre – c'est la parésie générale, dont la pathologie est beaucoup plus intéressante. De nombreux cas bien connus doivent vous venir à l'esprit en votre qualité d'artiste – ceux de Donizetti, de Gauguin et du philosophe Nietzsche, qui signa « Dionysius » ses dernières lettres écrites d'un asile.

— Il n'y a pas de poètes dans le lot ? demandai-je.

— En fait, c'est d'un poète, Frascatorius, que le mal tient son nom. Il écrivit en 1530 une poésie pastorale en vers latins, où il était

question du berger Syphilis, un amoureux transi. Je n'ai jamais lu moi-même cette œuvre, mais si vous désiriez... On peut également citer les Goncourt, l'abbé Galiani, Hugo Wolf... Mais l'exemple suprême et immortel de ce que le *Treponema pallidum* peut produire est Adolf Hitler.

» Maintenant, si le spirochète n'était capable d'accomplir dans le cerveau que cette sorte de ravages – délires et désagrégation – Camp Archimède n'existerait pas. Mais il se trouve que certaines personnes de grande réputation – qui n'œuvrent pourtant pas habituellement dans le domaine de la recherche médicale – ont avancé que la neurosyphilis était aussi souvent bénéfique que pernicieuse, et que les génies que j'ai mentionnés, ainsi que de nombreux autres que je pourrais citer, avaient été autant ses bénéficiaires que ses victimes.

» Tout cela, en définitive, est fonction de la nature du génie. La meilleure explication du génie que je connaisse, celle qui correspond à la plupart des données que nous possédons, est celle de Kœstler. Selon lui, l'acte de génie n'est rien d'autre que la mise en coïncidence de deux champs de référence, ou matrices. Autrement dit, le talent des juxtapositions. Le bain d'Archimède en est un exemple mineur. Avant lui, personne n'avait pensé à associer la banale mesure des masses à l'observation banale du déplacement de l'eau. Pour un chercheur moderne, la question est de savoir ce qui s'est réellement passé *dans le cerveau* d'Archimède au moment où il s'est exclamé : « Eurêka ! » Il apparaît clair, maintenant, que c'est une sorte de rupture – littéralement, la désagrégation de l'esprit – au cours de laquelle les vieilles catégories distinctes sont capables, l'espace d'un bref instant, de fluidité et de restructuration.

— Mais c'est justement cette possibilité de restructuration des catégories rompues qui constitue le génie. Ce n'est pas la rupture qui importe, ce sont les nouvelles juxtapositions qui s'ensuivent. Les fous peuvent subir cet effondrement d'une façon aussi spectaculaire que les génies.

Le Dr Busk sourit, énigmatique au milieu du nuage de fumée de cigarette qui la nimbait.

— Peut-être la ligne mince, qui, dit-on, sépare le génie de la folie est-elle seulement fortuite. Peut-être le fou a-t-il simplement la

malchance d'avoir tort. Mais je retiens votre remarque, et je puis y répondre. Vous voudriez suggérer, je pense, que le génie comporte seulement un pour cent d'inspiration, et que le processus de préparation à l'« Eurêka » est crucial dans la formation du génie. Ce serait en bref son éducation, grâce à laquelle il entrerait au contact de la réalité.

» Mais cela ne suppose-t-il pas vrai ce qui est en question ? L'éducation, et même la mémoire, ne sont jamais que la récapitulation de tous les moments de génie de notre culture. L'éducation rompt toujours les vieilles catégories pour les recombiner d'une meilleure manière. Et qui possède la meilleure mémoire, à proprement parler, sinon la catatonique qui ressuscite quelque moment du passé dans son intégralité, annihilant complètement le moment présent ? On peut aller jusqu'à dire que la pensée elle-même est une maladie du cerveau, une manifestation dégénérative de la matière.

» Si le génie consistait en un processus *continu* au lieu d'être ce qu'il est – un coup de veine –, il ne serait sans doute daucune valeur pour nous ! Les génies, dans un domaine tel que les mathématiques, sont généralement usés à trente ans, au grand maximum. Le cerveau se défend lui-même contre le processus désintégrateur de la créativité. Il se congèle et les notions acquises se solidifient en *systèmes* inaltérables qui refusent simplement de se laisser rompre puis reformer. Considérez le cas d'Owens, le grand anatomiste de l'époque victorienne, qui ne *voulait pas* comprendre Darwin, tout simplement. Ce n'était rien d'autre que de l'autoprotection.

» Alors, pensez à ce qui se passerait si le génie *ne se freinait pas* lui-même et s'il exigeait de plonger dans le chaos de l'association la plus libre. Je pense à James Joyce, votre héros à vous, littérateurs. Je ne connais pas un seul psychiatre qui n'eût, en bonne conscience, considéré *Finnegans Wake* comme l'imprimatur (*sic*) même de la folie et fait hospitaliser son auteur sur ce seul témoignage. Un génie ? Certes. Mais nous tous, les gens du commun, avons le bon sens de réaliser que le génie, comme la blennorragie, est un fléau social, et nous agissons en conséquence. Nous plaçons tous nos génies, quels qu'ils soient, dans une salle d'isolement, afin d'éviter d'être infectés.

» Si vous avez besoin de la moindre preuve supplémentaire de ce que j'avance, alors regardez autour de vous. Nous avons ici des génies de toute nature, et quel est leur souci principal ? À quel noble but utilisent-ils le vaste potentiel de leurs intelligences conjuguées ? À la poursuite de chimères ! À l'étude de l'alchimie !

» Oh, je suis sûre que personne, pas même le docteur Faust, n'a jamais mis une intelligence plus pénétrante, un plus subtil discernement, une compréhension plus profonde au service des arts hermétiques. Comme Mordecai est toujours prêt à le faire remarquer, des générations d'inventeurs d'énigmes plus ingénieux les uns que les autres et d'obscurantistes rusés se sont évertués à élaborer ces arabesques intellectuelles. C'est vraiment d'une *profondeur* suffisante pour que le plus grand cerveau se noie dedans. Mais pour toutes ces raisons c'est un amas de non-sens, et vous, moi-même et Mordecai Washington le savons pertinemment.

— Cela ne semble pas être l'avis de Haast, dis-je doucement.

— Nous savons aussi pertinemment que Haast est un fichu imbécile, répondit Busk en extirpant le bout de sa Camel qu'elle avait fumée jusqu'au ras de son fume-cigarettes en plastique.

— Oh, ce n'est pas mon opinion, dis-je.

— Parce qu'il lit votre journal, tout comme je le fais ? Vous ne pouvez décemment désavouer ce que vous y avez déjà écrit. Vous avez dit ce que vous pensiez des idées de Mordecai et de la façon dont il raconte des boniments à Haast.

— Peut-être ai-je les idées plus larges que ce dont vous me créditez. Je réservrai mon jugement sur les théories de Mordecai, si cela ne vous dérange pas.

— Vous êtes un plus grand hypocrite que je ne le pensais, Sacchetti. Croyez à tous les non-sens que vous voudrez, et dites tous les mensonges qui vous passeront par la tête. Cela ne fait pour moi aucune différence. J'aurai une explication avec ce charlatan avant longtemps.

— Comment cela ? demandai-je.

— Tout est planifié. Je veillerai à ce que vous ayez un billet pour les coulisses au moment de l'événement principal.

— Quand cela se produira-t-il ?

— Exactement au début de l'été, bien sûr. Quand voudriez-vous que cela se passe ?

Plus tard

Reçu un mot manuscrit de Haast : « Bien joué, Louie. Défendez vos droits. Nous montrerons à cette belle gourde une chose ou deux la semaine prochaine. Vous pouvez me croire !

Bien à vous,
H.H. »

15 juin

C'est encore votre vieil ami Louie, avec de merveilleuses nouvelles fraîches pour vous tous qui souffrez d'anxiété et d'angine, pour ceux dont la conscience est dirigée, pour les tourmentés de Dieu, pour les psychosomatiques et pour les simples stigmatiques. Vous pouvez envoyer promener tout le paquet. Parce que, mon semblable, mon frère, il n'y a rien au centre des choses, alléluia ! sinon une douloureuse vacuité. Pas embêté pour autant, non, le vide est aussi heureux que le jour est long. *Ceci* est le secret que ces anciens possédaient, c'est la vérité qui nous rendra libres, toi et moi. Répète-le trois fois le matin et trois fois le soir : il n'y a pas de Dieu, il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais, le monde est sans fin, amen.

Le nierais-tu, Louie I^{er}, vieil Adamite ? Alors laisse-moi te recommander la lecture d'un de tes propres poèmes, celui dont tu dis que tu es incapable de le comprendre. *Moi*, je le comprehends : l'idole est vide, son discours est une imposture. Il n'y a pas de Baal, mon ami, mais simplement un souffleur à l'intérieur qui dit tes mots avec Sa bouche. Un pot-pourri d'anthropomorphisme. Nie-le !

Ah, ces poèmes précieux, bassement flatteurs, léchant le cul d'or de ton soi-disant papa-Dieu. Quelle merde, hein ? Des années et des années passées à les empiler, comme l'oiseau (n'est-ce pas celui d'Augustin ?) qui essayait de déplacer une montagne, caillou par caillou, et qui s'apercevait, lorsqu'il avait transporté le dernier granule, que pas même un clin d'œil de l'éternité ne s'était écoulé. Mais toi, pet de moineau, tu ne t'es même pas attaqué aux montagnes. Tu t'es contenté des *Collines de Suisse* – au fait, y aura-t-il une suite ? *Les Crottes du Vatican* ?

Ha, ha ! Comme venant d'une grande distance, j'entends ta faible protestation : le fou dit en lui-même qu'il n'y a pas de Dieu. L'homme sage, lui, le dit à haute voix.

Plus tard, beaucoup plus tard

Inutile de préciser, je pense, que je me suis senti souffrant aujourd'hui et hier. J'ai déjà noté dans ce journal, je crois, que je pensais avoir été guéri de mes migraines par le Dr Mieris. Je croyais aussi qu'il m'avait guéri des scherzos du genre de ce qui est écrit ci-dessus.

Le sol est toujours marécageux, et bien que je sois à nouveau moi-même, cette auto-possession ne me semble pas devoir durer. Mon esprit est affaibli, fatigué de ses excès, et ma tête me fait mal ; il est tard.

J'ai marché dans des corridors, des corridors, des corridors, réfléchissant à ce que Busk avait à dire jusqu'à ce que je sois contraint de considérer les choses plus graves mises en avant par Louie II. À lui, je n'ai pas répondu ; ce démon est tautologiquement aussi bon théologien que moi.

Silence, alors. Mais garder le silence n'équivaut-il pas à se considérer comme battu ? Seul et sans domicile, je n'ai pas la grâce : c'est cela qui importe.

Ô Dieu, simplifie ces équations !

16 juin

— *Morituri te salutamus*, dit Mordecai en grimaçant, ce à quoi je répondis platement par un geste du pouce en l'air.

— *Quid nunc* ? demanda-t-il en refermant sa porte — question à laquelle je me sentais encore moins compétent pour répondre.

Naturellement, le but réel de ma visite était d'éviter de me trouver confronté avec moi-même face au problème du devenir.

— La charité, répondis-je. Pour quelle autre raison viendrais-je illuminer de ma présence votre cellule obscure ?

Pointe qui, tombant à plat, ne réussit qu'à intensifier l'obscurité.

— L'alcali de la charité, dit Mordecai, neutralise les acides du doute de soi-même.

— Recevez-vous également une copie de mon journal ? demandai-je.

— Non, mais j'ai lu une bonne partie de celle de Haast, et nous nous faisons du souci à votre sujet. Comme vous n'écririez pas dans votre journal quelque chose que vous désireriez tenir secret, il n'y a aucune raison de faire des grimaces. Votre problème, Sacchetti, c'est l'orgueil intellectuel. Il faut que vous fassiez une chanson et une danse de chacune de vos démangeaisons intellectuelles. Je vais vous faire une suggestion : si votre foi est branlante, vous feriez foutrement bien d'aller voir un dentiste et de vous la faire *arracher*. C'est parce que vous jouez avec que ça vous fait mal.

— Mais c'est pour m'intéresser à *vos* problèmes que je suis venu ici, Mordecai. Je veux oublier les miens.

— Oui. Oui. Alors, soyez ici chez vous. J'ai assez de problèmes pour deux.

Il émit un sifflement strident et appela :

— Opsi ! Mopsi ! Queue-de-Coton ! Approchez et donnez la main à votre nouveau petit frère !

Faisant demi-tour, il ajouta en s'adressant à moi :

— Puis-je vous présenter mes trois démons familiers ? Mes génies du foyer ?

De l'obscurité épaisse de la pièce (éclairée seulement par trois bougies, deux posées sur la table du fond et une que M. tenait à la main) surgirent trois lapins qui s'approchèrent avec des bonds prudents. Deux étaient tachetés, le troisième d'un blanc immaculé.

— Opsi, dit Mordecai, serre la main de mon ami Donovan.

Je m'accroupis ; le lapin blanc fit deux bonds dans ma direction, renifla avec perspicacité, se dressa sur ses pattes postérieures et me tendit sa patte de devant droite. Je la pris entre le pouce et l'index et la secouai.

— Comment allez-vous, Opsi ? dis-je.

Opsi retira sa patte fourrée d'entre mes doigts et recula.

— Que signifie Opsi ? demandai-je à Mordecai.

— C'est le diminutif d'opsimath. Un opsimath, c'est quelqu'un qui commence à apprendre tardivement. Nous sommes tous des opsimaths, ici. Viens, Mopsi, c'est ton tour.

Le deuxième lapin, taché de brun et de noir, s'approcha. Quand il se fut dressé sur ses pattes de derrière, j'aperçus sur son bas-ventre quelque chose qui ressemblait à des mamelles, mais des mamelles disproportionnées. Je les montrai à M.

— C'est une orchite, expliqua-t-il. Vous savez, l'inflammation des testicules. C'est le prix qu'ils paient pour leur intelligence.

Je lâchai vivement la patte de Mopsi et regardai avec effroi les trois lapins qui regagnaient leurs cachettes invisibles.

— Oh, ne craignez pas la contamination – sauf si vous mettez ces doigts dans votre bouche... Les spirochetes ont besoin d'un endroit chaud et humide pour croître. C'est ce qui rend le fléau vénérien... si vénérien. Vous pouvez vous désinfecter dans mon lavabo mais, tout d'abord, pourrais-je rappeler Queue-de-Coton ? À la façon dont vous l'avez négligé, il doit se croire excessivement dangereux.

Avec répugnance, je serrai la patte de Queue-de-Coton. Ensuite, je me lavai les mains à l'eau froide et au savon.

— Où est Peter ? demandai-je tout en me savonnant une deuxième fois.

— Au paradis des lapins, répondit Mordecai du fond de l'obscurité. Ces bêtes ne durent pas aussi longtemps que nous. Deux, trois semaines et puis... pfutt !

En quittant la salle de bains fluorescente, je demeurai quelques instants aveugle.

— Vous devriez essayer le gaz d'éclairage, Mordecai. C'est une merveilleuse invention de notre époque moderne.

— *Y avais* l'éclairage au gaz quand mes yeux étaient bons. Aujourd'hui, une lumière brillante transperceraït mes cornées sensibles, comme des coups d'épingle. Dois-je parler de mes autres maux ? Vous voulez compatir ?

— Si cela peut vous soulager.

— Oh, un soulagement égyptien. Pendant les deux premiers mois, rien ne s'est passé qui soit notable *maintenant* – quelques abcès des gencives, une éruption cutanée, une enflure – rien de plus que ce qu'un hypocondriaque exercé arrive à faire de lui-même. Le troisième mois, j'ai eu une laryngite, concurremment avec un enthousiasme dévastateur pour les mathématiques. Un hobby parfait pour des muets, non ? Peu de temps après, mon foie a commencé à se détériorer, et le blanc de mes yeux a viré au jaune. Depuis lors, je ne me nourris plus que de purée de pommes de terre, de fruits cuits, de desserts « fantaisie » et d'autres saloperies. Pas de viande, pas de poisson, pas d'alcool. Non que j'aie vraiment envie d'alcool. C'est-à-dire que j'ai suffisamment de stimulation mentale

pour pouvoir m'en passer. C'est durant mon hépatite que j'ai réussi mon premier grand coup littéraire ; j'ai appris le français et l'allemand et j'ai écrit cette histoire que je ne vous ai toujours pas montrée. Ne quittez pas cette pièce sans l'emporter avec vous, vous m'entendez, Sacchetti ?

— J'avais l'intention de vous la demander.

— Le quatrième mois, un tas de maux se sont abattus sur moi. Difficile de les décrire car, en y repensant, je suis tenté de donner trop de définitions à mes maladies, et les phrases sont alors floues et se chevauchent. Les abcès aux gencives et les éruptions cutanées n'ont pas cessé du fait que quelque chose d'autre se déclarait ; il y avait en outre des crampes indistinctes et des élancements, des troubles nerveux qui surgissaient pour disparaître au bout d'un jour ou d'une heure. Avec tous les symptômes qui sont apparus à un moment ou à un autre, j'aurais pu épuiser *l'Encyclopédie Hasting de Pathologie*.

— *De la Religion et de la Morale*, n'est-ce pas ?

— J'ai épousé cela aussi.

— Mais quand ? Quand avez-vous pu assimiler toute cette culture ? C'est ce que je n'arrive pas à comprendre. Quand avez-vous trouvé le temps, en sept mois, d'apprendre... tout ?

— Asseyez-vous, Sacchetti, et je vous dirai tout là-dessus. Mais rendez-moi au préalable un service – apportez-moi cette bouteille thermos, là sur la table. Soyez gentil.

Mes yeux s'étaient habitués à la semi-obscurité qui régnait dans la pièce, et je pus m'approcher de la table sans trébucher. Un thermos chaud était posé sur une chemise marquée TOP SECRET, analogue à celle que Haast m'avait envoyée. Le fond de la bouteille avait laissé une trace humide sur le carton rigide.

— Merci, dit Mordecai, qui prit le thermos et le déboucha.

Il était à demi étendu sur un divan bas recouvert de soie rayée, la tête soutenue par un amoncellement de petits coussins moelleux. Un des lapins tachetés avait sauté sur le divan et était venu se pelotonner contre son flanc.

Il remplit le gobelet du thermos et but bruyamment.

— Je vous en aurais bien offert, mais...

— Je vous remercie. Je n'ai pas soif.

— La question, voyez-vous, n'est pas de savoir comment j'ai pu le faire, mais de savoir comment je *m'arrêterai* de le faire. Je n'arrête pas, et c'est là la moitié de mes misères. Aux pires moments, quand je suis en train de vomir la tête dans les chiottes, mon vieux cerveau en capilotade entre en effervescence, oublieux du vil soma. Non, pas oublieux, simplement indifférent, distant – en un mot, spectateur. Je deviens plus intéressé par la couleur fauve de mes vomissures ou par la chimie de mes acides stomachaux que par les misères purement locales de mes tripes. Je suis toujours en train de penser, de spéculer, de suppeter. Cela ne s'arrête jamais, cette fermentation de l'esprit, tout comme le cœur et les poumons ne s'arrêtent pas. Même ici, assis à parler, mon esprit s'échappe par la tangente, essayant de nouer les bouts défaits de l'univers en un seul nœud de connaissances. Ça ne veut pas s'arrêter. La nuit, j'ai besoin de piqûres pour dormir, et une fois endormi j'ai des cauchemars en technicolor de terreur exemplaire et, pour autant que je le sache, entièrement originale. C'est évoutanpable. Voilà que je contrepète.

— Oui, c'est ce que je remarque.

— Autre chose. Ça s'arrête parfois, cependant, durant un bref instant. C'est quand j'ai une attaque. Alors je suis heureusement vide durant une heure.

— Vous avez également des attaques ?

— À des intervalles de plus en plus rapprochés. Ce sont les douleurs de parturition par lesquelles je me prépare à accoucher de mon esprit et à le donner au vide. Une aortite – c'est le plus récent bouleversement interne. Mon aorte a perdu son élasticité, et je comprends que maintenant la valvule est en train de flancher. Mon sang s'écoule dans le ventricule gauche à chaque battement de mon cœur et la vieille pendule, comme nous l'appelons tendrement, accélère sa vitesse pour compenser. Mais très bientôt... pfutt ! Un petit lapin de plus à inscrire sur les listes de la science.

Il posa deux lourdes mains noires sur le lapin niché contre son flanc et ferma les yeux.

— N'est-ce pas pathétique ?

Sans bouger du coussin sur lequel j'étais assis, j'occupai le temps (devenu subitement vide comme une capsule spatiale crevée qui perd son air en un bref *Whouppf !*) en examinant silencieusement la pièce dans laquelle vivait Mordecai. Bien qu'aussi vaste que la

mienne, l'obscurité qui y régnait créait une illusion d'immensité infinie, d'où émergeaient par intermittence des pièces de mobilier hypothétiques. Des rayonnages faustiens recouvriraient entièrement les murs, du sol jusqu'au plafond, sauf à l'endroit où se trouvait le divan, lequel était surmonté d'une reproduction du rétable de Gand dont les disparités avec l'original étaient estompées par l'obscurité douce.

Près de la table de travail surchargée (qui occupait la presque totalité de ce qui, dans l'arrangement de ma propre chambre, constituait le coin à dormir) se trouvait un stable ou un appareil mécanique haut de quatre pieds, constitué par des tringles dressées obliquement et terminées par de petites boules métalliques qui luisaient à la lueur des bougies. Au centre de l'objet se trouvait un grand globe qui jetait des feux dorés. L'architecture tout entière était inscrite dans une sphère imaginaire matérialisée par deux épaisses bandes de fer circulaires, l'une verticale, l'autre horizontale.

— Ceci ? dit Mordecai. C'est un planétaire, construit conformément à mes propres spécifications. Les divers mouvements de chaque petite lune et planète sont réglés au moyen d'un appareillage radio intérieur miniaturisé à l'extrême. Ça semble sortir tout droit des pages de *Popular Electronics*, n'est-ce pas ?

— Mais à quoi cela sert-il ?

— Cela reflète la nature – n'est-ce pas suffisant ? Je me suis intéressé à l'astrologie à un certain moment, mais même alors cela n'avait rien de plus qu'une signification symbolique. Pour ce qui est de la réalité, nous avons un observatoire à la surface. Ah, je vois des lueurs de spéculation briller dans vos yeux. Les lueurs d'une grande évasion ? Oubliez ça, Sacchetti. Nous n'allons jamais plus loin que dans un petit planétarium où les images télescopiques sont retransmises par une installation de télévision en circuit fermé.

— Vous avez dit : à un certain moment. Cela signifie-t-il que vous avez abandonné l'astrologie ?

Mordecai soupira :

— La vie est si courte. Il n'y a pas place pour tout. Pensez à toutes les gonzesses que je ne baisserai plus, à toutes les musiques sur lesquelles je ne danserai plus jamais. Et j'aurais aimé aussi avoir la chance de pouvoir aller en Europe et de pouvoir jeter un regard sur

toutes les choses dont j'ai eu connaissance par mes lectures. La culture. Mais ce n'était pas inscrit dans mon destin. Je vous ai toujours envié votre virée en Europe. Tous ces endroits où j'aurais aimé aller : Rome, Florence, Venise. Les cathédrales d'Angleterre. Le Mont-Saint-Michel. L'Escorial. Bruges et... – il eut un geste vers la reproduction du rétable – Gand. Partout, en fait – mais là où *vous* êtes allé, en Suisse et en Allemagne. Bon Dieu, qu'est-ce que vous êtes allé foutre *là-bas* ? Je veux dire, qu'est-ce que c'est que les montagnes ? Des verrues sur la face de la terre. Et quand au *Nord* des Alpes... et bien j'ai été en garnison pendant quatre ans tout près de Heidelberg, et pour ce qui me concerne l'Europe finit au Rhin. La meilleure preuve en est que j'ai joui de chaque lampée de bière, de chaque biture prise au cours de mes permissions. Excepté quand les indigènes regardaient de trop près la pigmentation de ma peau, étonnante pour eux, et que je me sentais comme un libéré de Buchenwald. Deutschland !

Mordecai conclut sa commination avec une telle véhémence que le lapin tapi contre lui, épouvanté, disparut en deux bonds.

— J'aurais pu tout aussi bien prendre des vacances dans le Mississippi !

Cela conduisit à quelques réminiscences de ma part sur mon année Fulbright, assez plaisantes à raconter mais hors de propos en l'occurrence, ainsi qu'à un *précis* coupable des raisons (littéraires, musicales) qui m'avaient amené à quitter l'Europe pour l'Allemagne (distinction que, tacitement, j'acceptais).

— Rilke, Schmilke ! dit Mordecai lorsque j'eus terminé. Ici, vous pouvez lire des *livres*. Admettez-le, la fascination qui se dégage de l'Allemagne en ce siècle est la fascination de l'abomination. Vous ne pouvez éviter d'y respirer une bouffée de la fumée qui s'y trouve toujours en suspension. Dites-moi une chose – avez-vous fait un détour par Dachau ?

Je l'avais fait, et je le lui dis. Il voulut que je lui décrive la ville et le camp, et je me conformai à son désir. Son appétit de détails était tel que ma mémoire ne pouvait le satisfaire, bien que je fusse surpris moi-même par l'abondance des détails que j'étais capable de rassembler. Et le temps avait passé depuis que j'étais allé là-bas.

— Je demandais cela, dit Mordecai lorsqu'il fut convaincu que les sources de ma mémoire étaient taries, uniquement parce que j'ai

rêvé récemment des camps de la mort. C'est une préoccupation compréhensible, non ? Je conviens qu'il n'y a qu'une faible analogie avec notre petit *home* ici dans l'Ouest. Mis à part le fait que je suis un prisonnier et que je suis marqué pour l'extermination, *je ne peux pas me plaindre*. Chacun n'est-il pas dans le même cas, après tout ?

— Un prisonnier ? — j'ai eu souvent ce sentiment, oui.

— Non, je veux dire marqué pour l'abattoir. Ce qui fait la différence, c'est que j'ai eu la malchance de pouvoir jeter un coup d'œil sur les ordres d'exécution, tandis que la plupart de ces gens marchaient vers les fours en étant persuadés qu'ils allaient prendre une douche.

Il rit durement, tout en se tournant sur le côté afin de mieux me voir — car je me tenais maintenant de l'autre côté de la pièce, à proximité du mécanisme de commande du planétaire.

— Ce n'est pas seulement l'Allemagne, dit-il, ce n'est pas seulement Camp Archimède. C'est l'univers tout entier. Notre putain d'univers tout entier est un putain de camp de concentration.

Mordecai roula en arrière dans le tas de coussins garnis de glands et, riant et toussant à la fois, il jeta le thermos à moitié plein sur le tapis persan qui recouvrait le sol dallé. Il le ramassa, constata qu'il s'était vidé et, avec un juron, le lança à travers la pièce, cassant l'un des panneaux du paravent peint qui isolait un des angles de la chambre.

— Appuyez sur le bouton près de la porte, voulez-vous, Sacchetti ? J'ai besoin d'un peu plus de cette eau sucrée écœurante qu'ils appellent ici du café.

Je sonnai et, presque aussitôt, un garde en uniforme (c'était le Péteur) entra en poussant une table roulante chargée de pâtisseries parmi lesquelles Mordecai opéra une sélection. Un autre serviteur me tendit trois récipients contenant des carottes fraîches coupées en rondelles.

Mordecai repoussa le tas de livres et de papiers qui encombraient sa table de travail, libérant une surface sur laquelle nous posâmes nos assiettes et le plateau de pâtisseries. Il mordit dans un éclair au chocolat, projetant un jet de crème fouettée qui alla maculer une feuille de papier recouverte de nombreux dactylographiés.

— Je continue à désirer, dit-il, la bouche pleine, que ce soit de la viande.

Pendant ce temps, les lapins avaient sauté sur le bureau et grignotaient discrètement leurs carottes. Malgré la faible lueur projetée par les bougies, je pouvais voir la traînée de crottes qu'ils avaient laissées sur les livres ouverts et la chemise marquée TOP SECRET.

— Faites comme chez vous, servez-vous, dit Mordecai en ramassant sur le plateau un morceau de tarte au flan.

— Merci, mais je n'ai vraiment pas faim.

— Moi, si. Alors, ne faites pas attention à moi.

Je fis de mon mieux pour ne pas le regarder, mais pour cela il était nécessaire que je détourne mon attention vers autre chose. Le temps de deux tasses de café et de quatre pâtisseries de bonne taille, je pus rassembler un échantillonnage de ce qui se trouvait à la surface de l'amoncellement de livres et de papiers qui encombraient la table de travail de Mordecai. Toutefois, l'inventaire qui suit passe également sous silence tout ce qui se trouvait hors des trois champs lumineux projetés par les bougies.

Je vis :

Plusieurs ouvrages sur l'alchimie – la *Tabula smargdina*, *A golden and blessed casket of Nature's marvels* de Benedictus Figulus, les *Travaux* de Geber, le *Nicolas Flamel* de Poisson, etc., la plupart dans un état voisin de l'inutilisable ;

Des tables de nombres aléatoires ;

Trois ou quatre textes sur l'électronique dont le principal, *D.N.A. Engineering*, par Kurt Vreden, l'enfant prodige de l'Institut de Technologie de Californie, se présentait sous la forme d'une liasse de feuillets dactylographiés insérés dans une chemise cartonnée portant une tentante étiquette CONFIDENTIEL ;

Plusieurs illustrations en couleurs arrachées à des livres d'art de chez Skira, principalement des reproductions d'œuvres de maîtres flamands bien qu'il y eût également un détail de *l'École d'Athènes* de Raphaël et une planche toute déchirée dans laquelle je reconnus *Mélancolie*, gravure sur bois de Dürer ;

Un crâne en matière plastique, très décoratif, avec des yeux en faux rubis ;

La biographie de Rimbaud par Enid Starkie, et les œuvres du poète dans l'édition de la Pléiade ;

Le tome IV de *l'Encyclopédie Hasting*, ouvert, sur lequel Mordecai (ou l'un des lapins ?) avait renversé une bouteille d'encre ;

Le *Tractacus logico-philosophicus* de Wittgenstein, dont la reliure de cuir était tachée de la même encre (je me rappelle en ce moment même, alors que j'établissais cet inventaire, ce que Luther faisait avec les encriers) ;

Des miettes de mille-feuilles ;

Plusieurs dossiers de couleurs diverses – orange, marron, gris, noirs – avec des étiquettes portant des mentions dactylographiées pratiquement illisibles à la faible clarté des bougies, à l'exception de la plus rapprochée de moi, sur laquelle était inscrit *Livre de comptes de George Wagner*. Des pages de ce dernier dossier (lui appartenant ou se trouvant là comme signet, je ne sais pas) émergeait une feuille de vélin craquelée sur laquelle un dessin grossier avait été exécuté avec des encres de couleur, dessin guère supérieur à la moyenne des graffiti que l'on trouve dans l'aile « Messieurs » des W.C. publics. La partie du dessin que je pouvais voir représentait un homme barbu et couronné tenant un long sceptre surmonté de six couronnes superposées. Le roi trônait sur un piédestal bizarre né d'une vigne qui, au-dessus de sa tête, se ramifiait en une sorte de treillis. Dans les interstices de ce treillis étaient dessinées six autres têtes d'homme, plus petites, et près de chaque tête était tracée une lettre de l'alphabet, de D à I. La partie gauche de cette vigne à tête humaine disparaissait à l'intérieur du livre de George ;

Et, surmontant tout le reste, il y avait une liasse de feuillets recouverts d'un gribouillis sténographique tracé de la main de Mordecai, et orné de plusieurs dessins encore plus grossièrement exécutés que celui que je viens de décrire.

Fin de l'inventaire.

Mis à part d'occasionnelles caresses distraites aux trois lapins (qui, ayant fini de ronger leurs carottes, tendaient le cou vers le plateau de pâtisseries), Mordecai demeurait immobile tout en se gorgeant de gâteaux. Après une dernière portion de tarte aux fraises, cependant, il redevint bavard, pour ne pas dire surexcité.

— Il ne fait pas trop chaud pour vous ? Je sais que je devrais arrêter le four lorsque je reçois des visiteurs, mais alors je grelotte. Aimeriez-vous contempler un authentique œuf philosophique ?

Aucun alchimiste n'existe sans son œuf. Naturellement, vous voulez. Venez – aujourd'hui, pour vous, je dévoilerai tous les mystères.

Je le suivis jusqu'à l'angle de la pièce qui était isolé par un paravent et remarquai, à mesure que je m'en approchais, à quel point la chaleur augmentait. Près du four de brique trapu que le paravent dissimulait, l'air atteignait une température de sauna.

— Lo ! psalmodia Mordecai. L'athanor.

Sur une étagère fixée au mur, il prit deux lourds masques protecteurs et m'en tendit un.

— C'est pour quand la chambre nuptiale est ouverte, expliqua-t-il, le visage impassible – indéchiffrable. Veuillez excuser mon athanor. Il fonctionne à l'électricité, ce qui n'est pas tout à fait *comme il faut* (l'expression française, dans sa bouche, donnait *comme ill' feutt'*). Je l'admetts, mais il est plus facile ainsi de maintenir un feu vaporeux, digérant, continu, non violent, subtil, ambiant, éthéré, obstructif et corrompant. Nous poursuivons ici les buts traditionnels de l'alchimie, mais j'ai pris quelques libertés avec le choix des moyens à employer.

» Maintenant, si vous voulez bien mettre ce masque, je vous laisserai regarder dans les entrailles maternelles, comme on dit dans le métier.

Le masque comportait deux disques de verre teinté. Lorsque je le plaçai sur mon visage, je devins littéralement aveugle.

— *Ecce*, dit Mordecai.

Le dessus du fourneau de brique coulissa avec un ronflement métallique, dévoilant une concavité incandescente dans laquelle se trouvait un objet d'environ deux pieds de haut, aux pôles aplatis, dégageant une lueur sombre – l'œuf philosophique (ou, plus prosaïquement, une réplique). C'était presque aussi intéressant qu'une rôtissoire, ce à quoi d'ailleurs cela ressemblait.

Le couvercle reprit sa place en ronflant, et je retirai de mon visage le masque imbibé de sueur.

— Un feu de bois aurait été plus parlant, dis-je.

— La fin justifie les moyens. L'essentiel est que ça marche. Et ceci est en train de *marcher*.

— Mmm... dis-je en revenant à mon coussin à l'autre bout de la pièce, où régnait une température raisonnable de trente degrés.

— Ça *marchera*, insista-t-il en me suivant.

— Qu'est-ce que vous êtes exactement en train de cuire dans votre grosse marmite ? Vous essayez de transmuter en or un métal de base ? Toute association poétique mise à part, quelle est l'utilité de tout ceci ? Il existe de nos jours plusieurs éléments plus rares que l'or. N'est-ce pas devenu une ambition don-quichottesque, à notre époque ?

— J'ai fait exactement la même remarque à Haast il y a quelques mois, lorsque l'expérimentation a été décidée. En conséquence, l'opus métallique ne constitue qu'un pas en avant, le but ultime de l'opération étant la distillation d'un elixir pour notre bénéfice commun. (Mordecai sourit.) Un elixir de longue vie.

— Je croyais que l'on disait « de jeunesse ».

— C'est cela, naturellement, qui fascine Haast.

— Et comment cette potion est-elle brassée ? Je suppose que votre recette est un secret jalousement gardé ?

— Oui, en ce qui concerne certaines particularités – bien que cela puisse être découvert dans Geber et dans Paracelse. Mais voudriez-vous *réellement* savoir, Sacchetti ? Risqueriez-vous votre salut éternel pour cela ? Voudriez-vous que je risque également le mien ? Raymond Lulle disait : « Je vous jure sur mon âme que si vous révélez cela, vous serez damné. » Naturellement, si vous pouvez vous contenter d'une explication non spécifique...

— Tout ce qu'Isis désire dévoiler.

— L'œuf philosophique – la grosse marmite que vous avez vue dans l'athanor – contient un électuaire dissous dans l'eau qui, depuis 95 jours, est exposé alternativement, le jour aux feux telluriques, et la nuit à la lumière de l'étoile Sirius. À proprement parler, l'or n'est pas un métal, mais de la lumière. On a toujours pensé que Sirius était particulièrement efficace dans les opérations de cette sorte, mais dans les âges passés il était difficile de capter la lumière de Sirius à l'état pur car les lumières des étoiles voisines étaient susceptibles de l'altérer, atténuant ses propriétés spéciales. Ici, on utilise un radiotélescope afin de garantir l'homogénéité nécessaire. Avez-vous remarqué les lentilles serties au sommet de l'œuf ? Elles permettent de concentrer le pur rayon sur les jeunes mariés qui se trouvent à l'intérieur, le soufre et le mercure.

— Je croyais que vous recherchiez la lumière de Sirius. Tout ce que vous obtenez, ce sont des ondes radio.

— Tant mieux. C'est seulement la faiblesse humaine qui introduit une distinction entre les ondes lumineuses et les ondes radio. Si notre spiritualité était assez élevée, nous verrions aussi les ondes radio. Mais pour revenir à nos moutons, dans 99 jours – le jour où débutera l'été – le sépulcre sera ouvert et l'élixir sera mis à décanter. Vous ne devriez pas rire, vous savez. Cela gâche tout l'effet.

— Je suis désolé. J'essaie de retenir mon rire, mais vous êtes réellement expert dans l'art de le provoquer. Je pense à Ben Jonson.

— Vous pensez que je ne suis pas sérieux.

— Épouvantablement sérieux, au contraire. Et les effets de scène sont meilleurs que tout ce que George a pu produire avec le *Docteur Faust* – ces fœtus en bocaux dans votre bibliothèque, ce calice... Il est consacré, naturellement ?

Mordecai fit oui de la tête.

— Je m'en doutais. Et ces bagues que vous portez aujourd'hui – ce sont des anneaux maçonniques ?

— Très anciens.

Il agita fièrement ses doigts.

— Vous avez monté une pièce à grand spectacle, Mordecai, mais que ferez-vous de plus s'il y a un bis ?

— Si ça ne réussit pas cette fois, je n'aurai pas à me soucier des bis, vous savez. La conclusion inéluctable approche. Mais ça marchera, bon Dieu. Je ne me fais même pas de souci pour ça.

Je secouai la tête, perplexe. Je n'arrivais pas à décider si Mordecai essayait de se duper lui-même avec sa splendide charlatanerie ou si ces crédos n'étaient qu'un accessoire destiné à camoufler une plus vaste supercherie – un à-côté, en quelque sorte. Je commençais même à me demander si, à condition de disposer d'un temps suffisant, il ne réussirait pas à me convertir à sa folie – sinon par une argumentation raisonnée, du moins par le sublime exemple de son jeu inexpressif et de sa volonté infatigable.

— Pourquoi cela vous paraît-il si ridicule ? demanda-t-il, inexpressif et infatigable.

— À cause de la combinaison de la fantaisie et de la réalité – de la démence et de l'analyse. Ces livres sur votre bureau, par exemple – le Wittgenstein et le Vreden. Les avez-vous réellement lus ?

Il fit oui de la tête.

— Et je crois que vous l'avez fait. Mais à côté de cela, il y a des astuces du diabolisme byronien et la niaiserie de la marmite qui cuit et des fœtus en bocaux.

— Eh bien, je fais ce que je peux pour moderniser les procédés alchimiques, mais mon attitude envers la Science pure, avec une majuscule, a été énoncée il y a un siècle par un confrère alchimiste, Arthur Rimbaud — *la Science est trop lente*⁷. Oui elle est trop lente. Et plus encore pour moi que pour lui ! Combien de temps me reste-t-il ? Un mois, deux mois. Et si je disposais d'années au lieu de mois, quelle différence cela ferait-il ? La Science se soumet fatallement à la seconde loi de la thermodynamique — la magie est libre d'être un objecteur de conscience. Le fait est que je *ne m'intéresse pas* à un univers dans lequel j'ai à mourir.

— Ce qui signifie que vous avez choisi de vous duper vous-même.

— Bien sûr que non ! J'ai choisi de m'évader. J'ai choisi la liberté.

— Vous avez découvert un splendide endroit où la trouver !

Mordecai, qui devenait de plus en plus agité, sauta au bas du divan sur lequel il venait à peine de s'allonger et se mit à aller et venir dans la pièce en gesticulant.

— Eh bien, c'est exactement l'endroit où ma liberté est la plus grande. Le mieux que nous puissions espérer, dans un monde limité et imparfait, c'est que nos esprits soient libres, et Camp Archimède est équipé uniquement pour me procurer cette liberté, et aucune autre. Peut-être puis-je faire une exception en ce qui concerne l'Institut des Études Avancées de Princeton, puisque aussi bien, comme je le comprends, il est organisé en partie suivant les mêmes lignes. Ici, voyez-vous, je puis tenir chaque chose en mépris. Partout ailleurs, on commence par accepter tacitement ce que l'on est devenu dans la vie, on cesse de lutter, on se compromet irrémédiablement.

— Non-sens et sophismes. Vous essayez des théories comme on essaie des vêtements.

— Ah, vous voyez au fond de mon âme, Sacchetti. Mais c'est, après tout, un point accordé à mon non-sens et à mes sophismes. Faites de votre *Dio catholique* le gardien de cet univers-prison, et vous confirmerez exactement l'argument de Thomas d'Aquin,

⁷ En français dans le texte. (N.d.T.)

absurde et captieux, suivant lequel c'est seulement en se soumettant à Sa volonté que nous pouvons être libres. Alors qu'en fait, comme Lucifer le sait bien, comme je le sais moi-même – et vous en avez eu vous-même des signes avertisseurs – on ne devient libre qu'en lui faisant un pied de nez.

— Vous savez le prix que cela coûte.

— Le salaire du péché est la mort, mais la mort est également le salaire de la vertu. Par conséquent, il vous faut un meilleur Croquemitaine que ça. L'enfer, peut-être ? Eh bien, ceci est l'enfer, et je m'y trouve. Dante n'a pas de peurs pour les pensionnaires de Buchenwald. Pour quelle raison votre saint pape Pie n'a-t-il pas protesté contre l'existence des fours nazis ? Ce n'est ni par prudence ni par lâcheté, mais par simple instinct de loyauté corporative. Pie sentait que les camps de la mort étaient ce que l'homme mortel avait réalisé de plus proche du plan du Tout-Puissant. Dieu, ce n'est jamais qu'Eichmann écrit en gros caractères.

— Vraiment ! m'exclamai-je. Il y a tout de même des limites.

— Vraiment, insista Mordecai.

Il se mit à marcher plus vite dans la pièce.

— Considérez le principe organisationnel fondamental des camps – le fait qu'il ne devait y avoir aucun rapport entre le comportement des détenus et leurs récompenses et punitions. À Auschwitz, quand vous faisiez quelque chose de mal vous étiez puni, mais vous étiez puni exactement de la même façon quand vous faisiez ce que l'on vous avait dit de faire, ou même si vous n'aviez rien fait du tout. Il est tout à fait évident que Dio a organisé Ses camps sur le même modèle. Pour ne citer qu'un verset de l'Ecclésiaste – un verset dont ma mère pensait qu'il se référait spécialement à sa propre vie : « Il y a tel juste qui pérît dans sa justice, et il y a tel méchant qui prolonge ses jours dans sa méchanceté »⁸. Et la sagesse n'est pas plus utile que la justice, car l'homme sage meurt tout comme l'insensé.

» Nous détournons notre regard des os des enfants carbonisés dans les fours crématoires, mais que penser d'un Dio qui condamne les enfants – souvent exactement les mêmes – au feu éternel ? Et dans chaque cas exactement pour la même faute – un hasard de

⁸ Ecclésiaste, VII-15. (N.d.T.)

naissance. Croyez-moi, un jour Himmler sera canonisé. Après tout, Pie l'est déjà. Vous partez, Sacchetti ?

— Je ne veux pas raisonner avec vous, et vous ne me laissez guère le choix. Ce que vous dites est...

— Inqualifiable. Pour vous peut-être, mais pas pour moi. Si vous voulez rester encore un peu, toutefois, je promets d'être moins ardent. Et je vous récompenserai — je vous montrerai où se trouve Camp Archimède. Pas dans les plans du Tout-Puissant, mais sur une carte.

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Grâce aux étoiles, comme n'importe quel navigateur. Voyez-vous, un observatoire, même télécommandé, a également des usages prosaïques. Nous sommes dans le Colorado. Je vais vous montrer l'endroit exact.

Il prit un in-folio sur un rayon, le posa sur la table de travail, l'ouvrit et le feuilleta jusqu'à une double page représentant une carte topographique de l'État.

— Nous nous trouvons ici, dit-il en pointant l'index. Teilende. C'était un centre minier important au début du siècle. Ma théorie est que l'on accède au camp par l'un des puits d'une mine abandonnée.

— Mais si toutes vos observations sont faites par le biais de la télévision, vous ne pouvez pas avoir la certitude que le télescope se trouve exactement au-dessus de nos têtes. Il peut tout aussi bien se trouver à cent, à mille milles d'ici.

— On n'est jamais absolument certain de quoi que ce soit, mais il serait très mauvais de ne pas faire quelque chose. Et en outre il y a ce fragment de breccia que j'ai détaché de la paroi de la crypte avant-hier. Il présente des traces de sylvanite, un des tellurures qui contiennent de l'or. Donc, nous sommes *quelque part* dans une mine d'or.

Je me mis à rire, anticipant ma propre plaisanterie :

— Tenter de réaliser le magnum opus ici équivaut en effet à charrier du minerai vers Newcastle.

Mordecai répondit sans rire (la plaisanterie n'était pas fameuse, je m'en rends compte maintenant) :

— Taisez-vous ! J'entends quelque chose.

Après un long silence, je murmurai :

— Quoi ?

Mordecai, son visage enfoui dans ses vastes mains, ne répondit pas. Je me rappelai ma première rencontre avec George Wagner, le long de l'étendue obscure du corridor, alors qu'il écoutait des fantômes. Un frisson agita Mordecai, puis il se détendit.

— Une secousse tellurique ? suggéra-t-il. Non, non, simplement une petite inflammation des facultés d'imagination, je suppose, comme chez Frère Hugo. Mais maintenant vous devriez me dire, honnêtement et sincèrement, ce que vous pensez de mon laboratoire. Est-il adéquat ?

— Oh, il est très bien.

— Un prisonnier pourrait-il désirer une cellule plus belle que celle-ci ? demanda-t-il avec insistance.

— Si j'étais alchimiste, j'en serais parfaitement satisfait.

— Il ne manque rien, rien du tout ?

— J'ai lu, avançai-je (car je ne voyais pas le but de son interrogatoire exalté), que certains alchimistes, aux XVI^e et XVII^e siècles, avaient des orgues à sept tuyaux dans leur laboratoire. La musique fait donner plus de lait aux vaches. Peut-être est-elle de quelque utilité dans vos travaux ?

— La musique ? Je hais la musique, dit Mordecai. Mon père et mes deux frères aînés étaient des musiciens de jazz. Les plus obscurs de l'époque la plus obscure, mais c'était toute leur vie. Quand ils ne jouaient pas ils écoutaient des disques ou la radio. Je ne pouvais jamais ouvrir la bouche ou faire le moindre bruit sans qu'ils me sautent dessus. Ne me parlez pas de la musique ! Les nègres ont un sens naturel du rythme, disaient-ils, aussi dès l'âge de trois ans j'ai dû commencer à prendre des leçons de claquettes. J'étais plutôt tocard et je détestais cela, mais comme j'avais ce sens naturel du rythme, les leçons continuèrent. Le professeur de danse nous montrait des séquences de vieux films de Shirley Temple, et il nous fallait apprendre toutes ses routines, jusqu'au sourire et aux clins d'œil. Quand j'eus six ans, Mammy m'emmena au théâtre local où, chaque jeudi soir, il y avait un crochet. Elle m'avait affublé d'un grotesque costume de petit ange, tout pailleté. Mon numéro était *Je construirai un escalier qui mène au Paradis*. Vous connaissez ?

Je secouai négativement la tête.

— Ça commence comme ça.

Il se mit à chanter avec son fausset de perroquet enroué, en même temps que ses jambes se mettaient à gigoter sur le tapis.

— Enfant de putain ! cria-t-il. Comment foutre puis-je arriver à faire quoi que ce soit sur un foutu tapis !

Il se pencha, empoigna le bord frangé du tapis imprimé et le tira pour dégager le sol carrelé, poussant ou renversant le mobilier au passage.

Il reprit alors son chant et sa danse grotesques, battant des bras sans plus suivre le rythme. Le travail de ses pieds se mua bientôt en un simple trépignement confus.

— Nom de Dieu, il faut que j'y arrive ! cria-t-il.

Jetant soudain ses deux jambes en l'air en même temps, il s'écroula sur le dos. La chanson dégénéra en cris de douleur, tandis que bras et jambes continuaient à s'agiter. Il heurta violemment de la tête le carrelage du sol.

Presque immédiatement, les gardes firent irruption dans la pièce en compagnie d'un médecin. Ils maintinrent Mordecai jusqu'à ce qu'il soit redevenu calme.

— Il faut que vous le laissiez, maintenant, me dit l'officier qui commandait les gardes.

— Il y a quelque chose que j'étais supposé emporter. Si vous voulez bien attendre une seconde.

Je marchai vers la table de travail et trouvai le dossier TOP SECRET que j'avais remarqué quand Mordecai avait ouvert l'atlas. L'officier regarda le dossier d'un air hésitant.

— Êtes-vous autorisé à toucher cela ? demanda-t-il.

— C'est une histoire qu'il a écrite, expliquai-je tout en extrayant les pages dactylographiées de la chemise et en lui montrant le titre — *Portrait de Pompanianus*. Il m'a demandé de la lire.

L'officier détourna son regard de la liasse de feuillets.

— Ça va, ça va. Pour l'amour de Dieu, ne me montrez pas ça !

Je le laissai alors avec le médecin et les gardes. Mais pour quelle raison, chaque fois que je me suis trouvé avec Mordecai, me suis-je senti immédiatement après comme si j'avais échoué à un examen important ?

Plus tard

Reçu un mot de Mordecai : il ne s'est jamais, dit-il, senti aussi bien.

17 juin

Il y a un grand plaisir, en même temps qu'une grande souffrance (la seule métaphore qui se présente à l'esprit est tristement anale), à évacuer une nouvelle œuvre – œuvre – mot merveilleux.

La récente intrusion de Louie II dans ces pages peut-être considérée, à un certain égard, comme une preuve profitable : elle m'a permis (constraint, plutôt) de considérer mes travaux forcés avec plus de lucidité, de réaliser à quel point ils étaient... et sont complètement factices. J'ajouterai que j'inclus dans cette répudiation ce récent jaillissement de foudre en forme de rodomontade qui a pour nom *L'Hiérodule*.

D'autre part, outre les actuels Travaux-en-Progrès, j'ai pu vaguement entrevoir quelque chose de plus vaste, mon propre magnum opus peut-être, inspiré en partie par les blasphèmes proférés hier par Mordecai...

Lu le *Portrait de Pompanianus*, meilleur que ce à quoi je m'attendais quoique curieusement désappointant. Je pense que c'est parce qu'il s'agit d'un conte parfaitement contrôlé, avec une intrigue méticuleusement élaborée et un langage d'une grande élégance, que je suis contrarié. J'espérais plutôt un *cri du cœur*, une œuvre subjective qui m'aurait permis d'entrevoir le *vrai* Mordecai Washington. Alors que le *Portrait* aurait tout aussi bien pu être écrit par R.L. Stevenson comme pendant à son *Une chambre pour la nuit* (mis à part le fait qu'il est de 40 000 mots, presque de la longueur d'un roman).

L'argument est racontable en entier, d'autant plus que je ne dispose aujourd'hui d'aucun fait marquant digne de figurer dans mon journal. Voici donc, par voie de factoricité :

Le *Portrait* débute par une scène dans le Cloître Rouge, le monastère où le fou van der Gœs est soigné par les frères pour son « inflammation de l'esprit ». Les traitements qu'ils lui appliquent sont alternativement doux et horribles, et uniformément inefficaces. Van der Gœs meurt dans une crise de terreur en se rendant compte que sa damnation est inéluctable.

Après l'enterrement (il y a au préalable un sermon de funérailles), un étranger arrive dans la nuit, déterre le cercueil, l'ouvre, et redonne la vie au cadavre. Nous apprenons alors que Hugo a vendu son âme en échange : 1°) d'une visite complète de la péninsule italienne qui lui permettra de voir tous les tableaux des grands maîtres – les œuvres de Masaccio, Uccello, délia Francesca, et tous ceux que l'on ne connaît dans les Flandres que par les reproductions de leurs toiles ; 2°) de trois ans de maîtrise suprême dans l'art de peindre. Son ambition : non seulement surpasser le talent des maîtres du Nord et du Sud, mais aussi rivaliser avec les créations du Tout-Puissant.

La partie essentielle de l'histoire a trait à la visite de van der Gœs à Milan (ici se situe une scène brève et vraisemblable avec le jeune de Vinci), Sienne et Florence. Il y a de longues discussions entre Hugo, son diabolique compagnon et des artistes du temps à propos de la nature et du but de l'art. La thèse initiale de van der Gœs est celle-là même qui est communément avancée : que l'art doit *réfléter* la réalité. Mais il ne peut arriver à déterminer par quelle technique cela peut être obtenu : par les rendus microscopiques et les tons flamboyants de l'école flamande ou par la maîtrise de l'espace et des formes plastiques de l'école italienne. Graduellement, toutefois, tandis qu'il atteint à la maîtrise promise et réussit la synthèse des deux styles, son but initial se déplace : il n'est plus de refléter la réalité mais (à l'instigation du diable) de *l'imposer*. L'art se métamorphose en magie.

C'est dans son œuvre suprême (alors que la troisième année va expirer), le portrait qui donne son titre au conte, qu'il va atteindre son but surnaturel, mais même alors, tandis que le diable l'emporte en enfer, le lecteur est laissé dans le doute : la catastrophe est-elle une conséquence de la magie de Hugo, ou est-ce une ruse du diable ?

L'histoire est assortie d'une intrigue du type Faust-Marguerite, plutôt tiède. Je ne pus m'empêcher de rire en lisant la description de l'héroïne : elle est calquée, du moins extérieurement, sur le Dr Aimée Busk. Il n'est pas étonnant que cette intrigue sentimentale ne réussisse pas à être convaincante !

En résumé : cette histoire m'a plu, et je pense que quiconque aime les ouvrages où il est question de peintres et du diable devrait la lire.

Plus tard

Mis à part le temps du dîner, que je prends en commun avec les prisonniers dans la salle à manger (le chef a dû être emprunté à la Cunard Line !), j'ai travaillé tout le jour et la moitié de la nuit... à ce « quelque chose de plus vaste » dont j'ai eu des lueurs au début de la journée. C'est un drame, ma première tentative dans le genre, et si une grande rapidité peut être un critère de qualité, alors il doit être merveilleux : j'ai écrit la moitié du premier acte en une ébauche préliminaire ! Je suis presque effrayé d'en révéler le titre. Une partie de moi-même recule devant ce que je suis en train de faire, comme Bowdler devant un exemplaire du *Festin nu*, une autre partie sursaute devant l'audace ambitieuse et exagérée du projet. Quelles tantalisations ! Je vois maintenant qu'il me faut parler, ou définitivement me taire :

AUSCHWITZ : Comédie

Les « inflammations de l'esprit » de Mordecai doivent être contagieuses. Anges et ministres de la grâce, défendez-moi ! Je sens que je suis possédé !

18 juin

Éléments du Monde Quotidien :

Les horloges. Les horloges des corridors, géantes, avec la marque de leurs fabricants, se forçant à la neutralité, attentives, comme les horloges des bâtiments publics, à ne pas être génératrices d'anxiété. Cependant, l'aiguille des secondes ne descend pas le courant du temps avec le mouvement lent, imperceptible, des autres horloges électriques : elle se déplace par saccades brusques et énervantes chaque demi-seconde, quanta de temps. L'aiguille est une flèche, mais une flèche dont le mouvement linéaire a été traduit en mouvement rotatif : d'abord le *twang* de la détente suivi au même instant de l'impact sûrement mortel ; alors, durant un instant, elle

frémît, fichée dans sa cible. On hésite à lire l'heure sur de pareils engins.

Absence de symboles naturels. Pour énumérer ce qui manque : le soleil, phénomène au service de l'homme ; les couleurs, qui n'existent pas – sauf celles que *nous* avons étendues sur les murs, ou celles que nous portons ; les voitures, ou les bateaux, ou les charrettes, ou les dirigeables, ou tout autre moyen de transport *visible* (lorsque nous nous déplaçons, c'est au moyen des ascenseurs) ; la pluie, le vent, et les autres signes arbitraires du *climat* ; une plaine (même une prairie du Nebraska apparaîtrait riche aux sens – que dis-je ! même un désert sans fin !), une plage, un *ciel* ; des arbres, de l'herbe, le sol, la *vie* – il n'y a pas d'autre vie que nos existences faiblissantes. Même des symboles aussi naturels que ceux que l'on peut encore trouver autour de nous – des simplicités antiques telles que portes, chaises, plateaux de fruits, cruches d'eau ou chaussures ôtées – semblent prendre un caractère totalement hypothétique. On peut supposer qu'à la fin l'environnement s'effacera tout simplement. (J'observe ceci uniquement en manière de confirmation ; c'est Barry Meade qui est l'auteur de cette remarque.)

Les préceptes à la mode. Comme si, pour parodier la liberté trompeuse qui nous est accordée ici, les prisonniers, avides non tant d'être bien habillés que d'atteindre au sommet de l'élégance telle qu'elle est vue par *His ou Time*, s'adonnaient à un dandysme effréné et absurde. Perruques, postiches, poudres, parfums, ensembles de bain et vêtements de ski – tout y passe. Mais, aussi abruptement que ces fleurs s'épanouissent, elles se fanent ; l'esthète du matin devient l'ascète de l'après-midi, dans un uniforme de prisonnier de fabrication maison, raide et nu, dont aucun pénitencier respectueux de lui-même ne voudrait pour ses pensionnaires. Le dandysme est pour eux, je pense, l'expression silencieuse de leur solidarité avec le monde extérieur et avec le passé, et la réaction contre lui, une façon de clamer leur désespoir face à l'impossibilité d'établir une telle solidarité.

La cuisine. La nourriture ici est incroyablement bonne. Aujourd'hui, par exemple, au petit déjeuner, parmi un choix immense, j'ai sélectionné des bananes frites, des œufs au plat avec une sauce tomate poivrée, des saucisses, un hamburger chaud et un

capuccino. À midi, déjeunant en compagnie de Barry Meade et de l'Évêque dans la cellule de ce dernier, je me suis régale d'une douzaine d'huîtres Bluepoint, d'une salade de cresson de fontaine, d'ortolans sur lit de riz nature et d'asperges froides, avec, pour dessert, une dame blanche à la crème aigre fouettée et à la grenadine. Si jamais repas réclamait du champagne, c'était bien celui-là ; mais comme ni l'un ni l'autre de mes partenaires à table ne voulait ou ne pouvait boire, je me fis servir de l'Oulmès, une eau minérale marocaine (si je ne puis obtenir de champagne, je sais au moins que je cause à quelqu'un des tas d'ennuis). Le repas du soir constitue la principale occasion de contacts sociaux pour la plupart des prisonniers, et personne ne se dépêche. Parmi les nombreuses excellentes possibilités offertes, j'ai opté pour la soupe de tortue, les hors-d'œuvre de maïs grillé, la salade Caesar, la truite arc-en-ciel cuite au feu de bois, un *Rehmedaillon* avec une sauce aux groseilles rouges, des carottes rôties, des haricots verts aux amandes, et une étrange sorte de pommes de terre soufflées ; comme dessert, une double portion de *Kaiserschmarren*. (Je prends du poids comme cela ne m'était encore jamais arrivé, mais il faut dire que l'occasion ne m'avait jamais été offerte de manger ainsi jour après jour – et de me désintéresser à tel point de ma corpulence.) Je suis considéré comme un prodige par les autres prisonniers, qui n'ont pas meilleur appétit que l'on ne s'attendrait à trouver chez des hommes condamnés, et qui sont en outre mortellement malades. Ils insistent, surtout dans un esprit de perversité, pour que ces banquets aient lieu. « Mangeons du gâteau. »

Les cellules. Le caprice et le coût des installations sont les seuls facteurs communs. En accord avec son caractère sacerdotal, l'Évêque est porté sur le mobilier ecclésiastique ; Meade a une pièce remplie de meubles branlants dignes de l'Armée du Salut (il est en train d'en faire un film) ; Murray Sandemann collectionne les antiquités Bauhaus authentiques. Pour ma part, j'ai en définitive suivi l'avis de Mordecai et fait adapter le décor qui m'entoure à mon goût. La pièce a été entièrement mise à nu ; je vis avec simplement un lit de camp, une table et une chaise, essayant d'habiller les murs nus avec les produits de mon imagination. Je trouve, et cela m'affole, que je l'aime exactement telle qu'elle est.

Les heures de visite. Au contraire de ce que suggère le journal, personne ne passe beaucoup de temps avec qui que ce soit. Dans la salle à manger et quelques autres rares endroits, la conversation générale est tolérée, mais il est de mauvais ton de se parler à l'occasion d'une rencontre fortuite à la bibliothèque, dans les corridors ou ailleurs. La plupart des rapports sociaux sont conduits suivant des formes rigoureuses. La coutume consiste en invitations transmises par les gardes, pour des durées nettement délimitées. Chacun – et c'est poignant – est trop conscient du peu de temps qu'il lui reste à vivre. Chacun peut voir trembler la flèche du Temps fichée dans sa cible.

J'en dirai peut-être un peu plus là-dessus demain.

Plus tard

Le premier acte d'Auschwitz est achevé. Le deuxième acte est en gestation.

19 juin

Éléments du Monde Quotidien (suite) : Cinéma. Les mardis et jeudis soirs. Le film est sélectionné à la suite d'un vote à la majorité auquel chacun (mais pas moi !) peut participer. En général, un film nouveau et un film ancien sont programmés chaque semaine. Pour la semaine en cours : le terrifiant fragment de *Commedia* de Fellini qui a enfin obtenu le visa de sortie de la Cour Suprême, et le film de Griffith tiré des *Fantômes* d'Ibsen. C'est le même acteur qui jouait les rôles du père galant et du fils malade. Un filtre jaune avait été adapté au projecteur pour le passage de la fin de la bobine, à moins que le film lui-même n'ait été coloré, ce qui rendait la crise d'ataxie locomotrice que subit le héros tout à fait effrayante. En même temps que les *Fantômes* étaient programmés un certain nombre de dessins animés des années cinquante, ainsi qu'un lourd documentaire sur la pêche à la truite dans les Highlands. Pourquoi ? Ce n'était pas une manifestation d'humour noir (personne ne rit). Peut-être était-ce un autre effort avorté vers la solidarité avec le vaste monde extérieur des têtes de morts.

Autres divertissements. Depuis la mort de George, il n'y a pas eu de résurgence d'intérêt pour le théâtre (néanmoins, lorsque j'aurai terminé *Auschwitz*, ma pièce pourra être produite), mais il arrive

occasionnellement qu'un des prisonniers donne lecture en public de ses derniers travaux, ou fasse une démonstration. Je n'ai assisté qu'à une seule de ces réunions, au cours de laquelle un des plus jeunes génies nous lut un texte d'alchimie mis en couplets héroïques. C'était aussi lourd que *Vacances en Écosse*, le documentaire dont j'ai parlé plus haut.

Jeux d'équipe. Oui, vous lisez bien. Il y a plusieurs mois de cela, Mordecai a inventé une variante compliquée du croquet (basée en partie sur le jeu de Lewis Carroll), qui est jouée par des équipes de trois à sept joueurs. Chaque vendredi soir, un tournoi est organisé entre les Colombiens et les Unitariens. (Les noms des équipes ne sont pas tout à fait aussi jolis-jolis qu'ils peuvent le paraître. Ils correspondent aux écoles de pensée rivales sur la question de savoir quelle est la nature et l'origine de la syphilis, l'école colombienne avançant que les spirochètes ont été amenés d'Europe jusqu'au Nouveau Monde par les marins de Colomb qui seraient responsables de la grande épidémie de 1495, tandis que les Unitariens croient que les nombreuses variétés apparentes de maladies vénériennes n'en constituent en fait qu'une seule, qu'ils appellent la tréponématose, sa multiplicité protéiforme étant due aux variations des conditions sociales, aux habitudes personnelles et au climat.)

Anomie. Ce n'est pas surprenant, étant donné que l'absence de vie sociale ou d'attaches familiales a été l'une des conditions de la sélection des prisonniers. Il y a, il est vrai, une sorte d'esprit de communauté – mais c'est une communauté de parias vivant dans un confort glacé. Les exaltations de l'amour, les joies plus calmes mais plus durables de la paternité ainsi que le plaisir de pouvoir échafauder des projets d'avenir, année après année, de pouvoir modeler la forme de sa propre vie et d'en faire quelque chose de sensé et de significatif – tout cela, toutes ces expériences humaines fondamentales, leur est refusé, même en tant que possibilité. Comme Meade l'a dit hier d'une voix teintée de regret : « Ah, toutes ces filles que je n'ai pas laissées derrière moi ! Quel malheur ! » Leur génie, bien qu'à un certain égard compensatoire, ne fait qu'élargir le fossé qui s'est ouvert entre eux et le commun des mortels, car même s'ils étaient soignés et autorisés à quitter Camp Archimède, ils ne se trouveraient pas chez eux dans le monde. Ici, dans ces terriers

profonds, ils ont appris à voir le soleil ; là-haut, dans le monde de la lumière, les hommes continuent à contempler l'ombre sur les murs de la caverne.

Plus tard

Achevé le deuxième acte.

Mordecai a eu une nouvelle attaque aujourd’hui, plus grave que la précédente. Il sera peut-être nécessaire de différer l'exécution du magnum opus. Ou, comme dit respectueusement Murray S., de la Grosse Affaire.

20 juin

Mordecai va mieux, et le projet tient. J'ai augmenté ma capacité d'enregistrement des détails insignifiants. Il reste maintenant à attendre.

Plus tard

J'en suis à la moitié du troisième acte. La chose est fantastique.

21 juin

C'est fantastique, et c'est terminé !

Bien sûr, cela a besoin d'être revu et corrigé, mais *c'est* fait. Grâces en soient rendues à...

À qui ? Augustin dit dans ses *Confessions* (I, 1) : « Il peut arriver que le suppliant invoque un autre que celui qu'il voulait invoquer – et cela sans le savoir. » Le danger est le même dans l'art que dans la magie. Eh bien, si c'est le diable qui doit être remercié pour Auschwitz, il doit être consigné ici que je le remercie et que je lui accorde son dû.

Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes à la fin de l'après-midi. Comme l'heure du dîner est encore lointaine, je dispose d'un temps suffisant pour esquisser quelques préliminaires destinés à éclairer ce qui sera peut-être une formidable narration, si la soirée est au moins à moitié aussi fertile en événements qu'elle le promet.

Durant les premiers moments de vertige qui ont suivi la dernière réplique d'Auschwitz, quand je me suis senti soudain incapable de supporter plus longtemps ces murs nus, plus riches en suggestions horribles que n'importe quelle planche de Rorschach (n'ont-ils pas

été l'écran sur lequel j'ai projeté les images successives de ma sombre comédie ?), et alors que je parcourais d'un pas mal assuré le dédale hypogéen des corridors, je me heurtai à leur cœur caché, ou du moins à leur minotaure, Haast. Le général, à qui ses espérances improbables donnaient également le vertige, m'invita à l'accompagner jusqu'au petit temple, quatre étages plus bas, où s'était située plus tôt la scène de *Faust* – temple qui doit devenir la catacombe des mystères solennels de ce soir.

— Excité ? demanda-t-il, bien que ce fût le simple exposé d'un fait.

— Ne l'êtes-vous pas vous-même ?

— Dans l'Armée, un homme doit apprendre à vivre dans un état d'excitation. En outre, confiant comme je le suis dans le résultat...

Il eut un léger sourire qui exprimait cette confiance et me fit signe de pénétrer dans l'ascenseur.

— En fait, la véritable excitation ne viendra que lorsque certains officiers appartenant à certains bureaux du Pentagone auront entendu parler de ce que j'ai réalisé. Ne citons pas de noms, mais l'on sait communément que depuis vingt ans, une clique réduite mais puissante qui sévit à Washington a gaspillé des millions et des millions de dollars appartenant aux contribuables pour nous faire accéder à l'Espace Extérieur, alors que tout l'Espace *Intérieur* reste à explorer.

Voyant que je ne mordais pas à l'hameçon, il insista :

— Vous devez vous demander ce que je veux dire par Espace *Intérieur* ?

— En fait... cela donne à penser.

— C'est aussi mon avis, et cela a un rapport avec ce que je vous expliquais l'autre jour à propos du matérialisme de la science actuelle. Voyez-vous, la science accepte seulement les faits *matériels*, alors qu'en fait la Nature a toujours deux faces, une matérielle et une spirituelle. Exactement comme chaque être humain a deux faces, un Corps et une Âme. Le corps est le produit de la terre obscure et pleine d'ombres – c'est ce qui en alchimie doit subir l'albification, c'est-à-dire être rendu aussi blanc qu'une épée nue, étincelante.

Comme si elles cherchaient la poignée de cette épée, ses mains s'agitaient en tous sens.

— De nos jours, le savant matérialiste manque de cette compréhension fondamentale, et par conséquent son attention est tout entière dirigée vers l’Espace Extérieur ; par contre, l’alchimiste est toujours conscient de la nécessité du *travail d’équipe* entre le Corps et l’Âme, et il est naturellement plus intéressé par l’Espace Intérieur. Je pourrais écrire un livre entier là-dessus... si seulement je possépais votre don pour les mots.

— Oh, les livres ! dis-je, me hâtant de tempérer ses ardeurs. Il y a des tas de choses plus importantes que les livres. Ainsi qu’il est dit dans la Bible : « On ne finira jamais d’écrire des livres. » Une vie d’action peut contribuer plus au bonheur de l’humanité que...

— Je n’ai pas besoin que *vous* me disiez cela, Sacchetti. Je n’ai pas gaspillé *ma* vie enfermé dans quelque tour d’ivoire. Néanmoins, le livre que j’ai en tête n’a rien de la littérature de camelote. Il pourrait répondre à nombre des questions qui font réfléchir les Sages de notre temps. S’il vous intéressait de prendre connaissance de certaines des notes que j’ai prises...

Voyant qu’il n’y avait pas moyen de l’arrêter, je capitulai avec une grâce rancunière.

— Cela pourrait être intéressant.

— Et peut-être pourriez-vous me conseiller sur la manière dont je puis les améliorer. Je veux dire, les rendre plus claires pour le lecteur moyen.

Je hochai mélancoliquement la tête.

— Et peut-être...

Ce dernier tour de poucettes me fut épargné car nous atteignions à ce moment-là l’entrée du lieu sacré, simultanément avec le Dr Aimée Busk.

— Vous êtes un peu en avance, lui dit Haast.

Sa bonne camaraderie se contractait comme les cornes d’un escargot à la vue de Busk – une Busk vêtue aussi grisement et chastement que n’importe quelle vieille fille sèche, farouchement montée sur ses talons de fer et prête à foncer vers la bataille.

— Je suis venue inspecter l’équipement qui va être utilisé au cours de la séance. Avec votre permission.

— Deux experts en électronique ont déjà vérifié chaque circuit. Mais si vous pensez qu’ils ont besoin de *votre* avis...

Haast fit une courbette raide, à laquelle elle répondit par un salut bien net avant de le précéder dans le théâtre.

Les décors du premier et du dernier acte-de *Faust* n'avaient pas été enlevés, et les hautes étagères de livres et les escaliers ombreux servaient maintenant d'arrière-plan au nouveau drame. Un lutrin sculpté ayant à la fois la forme d'un aigle et celle d'un ange supportait un gros volume relié de cuir, un vrai livre celui-là et non un simulacre peint. Il était ouvert à une page recouverte des mêmes gribouillages cabalistiques que ceux que j'avais perçus sur le bureau de Mordecai, mais je ne pourrais dire s'il s'agissait d'un artifice théâtral ou s'ils revêtaient quelque signification pragmatique et sacramentelle.

Cela s'accordait parfaitement avec les présentations traditionnelles de *Faust*; quant aux éléments surajoutés, ils semblaient plutôt appartenir à quelque moderne film d'horreur de catégorie Z, peut-être à une version japonaise de *Frankenstein*. Il y avait des boules de couleur assorties ressemblant à des garnitures géantes d'arbre de Noël, ainsi qu'un objet qui était probablement un télescope provenant des surplus de l'Armée, et dont le gros bout était braqué introspectivement sur les planches. Il y avait un assortiment de cadrans, de voyants clignotants et de bandes magnétiques en rotation, hommage au culte de la Cybernétique. Mais là où le décorateur avait eu l'inspiration la plus heureuse, c'était en incorporant aux accessoires de scène une paire de sèche-cheveux modifiés d'où émergeait, comme d'une corne d'abondance, une profusion de spaghetti électriques. Deux ingénieurs des S.S.E. inspectaient les intestins enchevêtrés de ces parfaites petites chaises électriques faites de plastique orange et de métal chromé, pendant que l'Evêque tournait autour d'eux afin sans doute de préserver l'installation contre toute tentative sacrilège. Reconnaissant Busk, ils la saluèrent d'un hochement de tête.

— Eh bien, demanda-t-elle, comment se portent nos boîtes noires ? Est-ce qu'elles transforment tout ce qu'elles touchent en or ?

Un des ingénieurs eut un rire constraint.

— Pour autant que nous puissions le savoir, docteur, elles ne sont capables de rien d'autre que de bourdonner.

— Il me semble, dit Busk, s'adressant à moi et feignant d'ignorer Haast, que si l'on veut tenter de réussir des tours magiques, il n'est besoin de rien d'autre que d'un cercle tracé à la craie et d'un poulet mort. Ou au plus d'une boîte à orgone⁹.

— Inutile de tourner au scabreux, dit Haast d'un ton hargneux. Le moment venu, vous verrez ce qu'ils sont capables de faire. Les gens se sont moqués de la même manière d'Isaac Newton parce qu'il avait étudié l'astrologie. Savez-vous ce qu'il leur répondait ? « Monsieur, je l'ai étudiée, pas vous. »

— Newton, comme la plupart des génies de tout acabit, était un malade mental. La folie convient au génie, mais je trouve surprenant qu'un homme comme vous, prosaïque, terre à terre, ait besoin d'aller chercher aussi loin les éléments de sa névrose. Vous connaissez pourtant le vieux dicton : « Une fois mordu, deux fois méfiant. »

Busk ne désirait pas argumenter mais simplement blesser comme un picador.

— Vous faites allusion à Auaui ? Ce que chacun semble oublier à propos de cette campagne, c'est que je l'ai gagnée. En dépit des maladies, en dépit de la trahison de mon État-major, je l'ai gagnée. En dépit des *mensonges* qui m'entouraient et, permettez-moi d'ajouter, en dépit des horoscopes les plus défavorables qui aient jamais été dressés, je l'ai gagnée !

Plissant le nez de plaisir à l'odeur du sang, elle recula et choisit l'emplacement d'une nouvelle pique.

— J'ai été injuste, dit-elle, en choisissant ses mots. Parce que je suis sûre que Berrigan a été beaucoup plus responsable que vous de tout ce qui est arrivé là-bas, au sens où l'on entend la responsabilité aujourd'hui. Veuillez m'excuser.

Elle devait avoir pensé, tout comme moi, que cela allait l'amener à s'immobiliser totalement, prêt à recevoir les banderilles. Mais pas du tout. Il marcha vers le lutrin et là, tout en parcourant du regard les hiérogrammes du livre, il dit :

— Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez.

Busk haussa un sourcil filiforme, interrogateur.

⁹ Allusion aux théories de Wilhelm Reich sur l'énergie orgastique, baptisée par lui « orgone ». (N.d.T)

— Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, répéta Haast, il y a quelque chose là-dedans.

Il frappa le livre du poing puis, avec son sens inimitable de la catéchèse, il cita l'épigraphe du livre de Berrigan :

— « Il y a plus de choses sur la terre et dans le ciel, Horatio, que n'en contient toute votre philosophie. »

Pas étonnant que l'homme eût gagné toutes ses batailles : il ne reconnaissait pas la défaite !

Busk serra les lèvres et partit à grandes enjambées. Quand elle eut disparu, Haast se tourna vers moi en souriant :

— Eh bien, nous avons bien couillonné la vieille Siegfried, non ? Écoutez mon avis, Louie – n'essayez jamais de discuter avec une femme.

Traditionnellement, ce genre d'événement comique prélude à des choses plus terribles : Hamlet se moque de Polonius, le Sphinx compose des énigmes, le portier ivre titube en travers de la scène pour aller répondre aux coups frappés à la porte.

Plus tard

Je ne m'attendais pas à ce que la catastrophe survienne si vite. La pièce est presque finie, alors que je pensais que nous n'en étions que vers le milieu du deuxième acte. Il n'y a plus rien d'autre à faire maintenant que d'enlever les corps de la scène.

Comme toujours, j'étais assis dans mon siège bien avant que le rideau se lève, mais Haast était arrivé encore plus tôt que moi. Lorsque j'entrai, il houssillait l'équipe d'entretien à propos des ventilateurs, lesquels s'étaient mis à manifester un certain je-m'en-fichisme. Il avait débarrassé son visage de la barbe blanche de la matinée et avait revêtu un complet noir croisé. Bien que parfaitement coupé, le costume paraissait dater. Visitant Stuttgart au début des années soixante, j'avais remarqué que nombre d'hommes d'affaires portaient des vêtements du style de leur jeunesse ; pour eux – et pour Haast – on était encore en 1943.

Les quelques prisonniers qui ne jouaient pas de rôle actif dans les rites firent ensuite leur apparition, quelques-uns en tenue de soirée, les autres dans des costumes de leur choix mais néanmoins d'une grande sobriété. Ils ne s'assirent pas les uns près des autres mais s'éparpillèrent dans le petit auditorium, de telle façon que

lorsqu'ils furent tous en place le théâtre donna l'impression d'être moins vide qu'il ne l'était en réalité.

Busk, pour sa part, avait choisi de se vêtir presque comme si elle était en deuil. Elle s'installa derrière moi et se mit presque immédiatement à fumer des Camel à la chaîne. En un rien de temps elle eut tissé un petit cocon de fumée dans lequel nous nous trouvâmes tous deux enfermés, aidée en cela par les ventilateurs qui continuaient à fonctionner d'une manière défectueuse.

Mordecai et l'Evêque, suivis d'un petit nombre de thuriféraires et de porteurs d'hosties, etc. (cela rappelait le premier acte de la *Tosca* à l'Opéra Amato), firent leur apparition en dernier, avec une pompe onctueuse. L'Evêque avait revêtu des vêtements chamarrés d'or, mais il conservait malgré cela un aspect funèbre. Sa mitre était d'un noir de mort. Mordecai, en choisissant son costume de bal, avait fait preuve d'une certaine économie macabre : c'était le vêtement de velours noir au col lacé d'or que George Wagner avait porté dans *Faust*. De toute évidence, il avait besoin d'être nettoyé, mais même propre il n'aurait pas convenu à Mordecai, qu'il faisait paraître presque uniformément noir. Pis, sa coupe exagérait l'étroitesse de sa poitrine, la voussure de son dos et la difformité de ses jambes, ainsi que la gaucherie de sa démarche et son manque de grâce au repos. Il ressemblait à l'extrapolation d'un des nains pathétiques de Vélasquez, le riche costume ne servant qu'à accentuer sa forme grotesque. C'était là, sans aucun doute, l'effet recherché. L'orgueil fait étalage de la laideur comme il le ferait de la beauté.

Haast bondit vers ce Hamlet simiesque et lui agrippa – quoique avec précaution – la main.

— Ceci est une circonstance historique, mon garçon.

Sa voix était rauque d'auto-importance profondément ressentie.

Mordecai hocha la tête, et retira sa main. Ses yeux brillaient d'une attention farouche, inhabituelle même chez lui. Je me rappelai les « yeux douloureux » du « Portrait de P. » peint par van der Gœs. « Assoiffé de lumière, son regard aurait voulu retourner au soleil. »

L'Evêque, cérémonieux ainsi qu'il convenait et suivi de deux surnuméraires portant sa chape scintillante, précéda Haast jusqu'au sommet des quatre marches menant à la scène. Mordecai s'attarda dans le passage séparant les sièges de la scène, scrutant les visages

des spectateurs. Lorsque son regard rencontra le mien, j'y vis briller une soudaine lueur d'amusement. Il longea la rampe et, lorsqu'il fut arrivé à ma hauteur, il se pencha vers moi et murmura :

*Maintenant il me manque
Des esprits à forcer, un art pour enchanter ;
Et ma fin est le désespoir
À moins que ne me vienne en aide une prière¹⁰.*

Il se redressa et croisa les bras sur le velours sale de son costume, content de lui.

— Savez-vous qui a dit cela ? Je vois que non, mais vous *devriez*.
— Qui est-ce ?

Il marcha vers les degrés, gravit le premier et se retourna.

— C'est le même qui dit plus tôt :

*Je briserai mon bâton
Je l'enterrai à des masses sous terre...*

Je l'interrompis etachevai – adieu de Prospero à ses arts magiques :

*Et plus profond que là où jamais n'est descendue
la sonde
Je noierai mon livre¹¹.*

Haast, qui attendait près du lutrin l'arrivée de Mordecai sur la scène, fit crisser le papier du livre avec impatience.

— Cessez de jacasser, vous deux. Nous devons nous taire maintenant – il nous faut préparer nos esprits, les vider en vue d'une grande expérience spirituelle. Vous n'avez pas l'air de réaliser que nous nous tenons sur le bord d'un précipice.

— Mais si, mais si !

Mordecai escalada les trois marches restantes en un enjambement mal assuré, traversa la scène en clopinant et prit un

¹⁰ Shakespeare, La Tempête, épilogue. (N.d. T.)

¹¹ Shakespeare, La Tempête acte V scène I (N.d.T)

siège sous un des sèche-cheveux en forme de méduse. Immédiatement, Sandemann entreprit de fixer des fils à son front à l'aide de bandes adhésives.

— Je suis sans voix, dit-il. Commencez.

Haast eut un rire joyeux.

— Eh bien, je ne me proposais certainement pas de faire dire cela. Néanmoins...

Il se retourna et fit face à son maigre public.

— Avant que nous commençons, mesdames et messieurs, il y a une ou deux choses que j'aimerais dire. À propos de la grande entreprise qui va vous être divulguée.

Il s'apprêta à lire le script qu'il tenait à la main.

Busk se pencha en avant et murmura :

— Je parie que sa gérontophobie se manifestera dans une demi-heure d'ici. Il a peur que ceci se transforme en un test. Il a peur de son satané précipice.

Haast ramena son estimation à quinze minutes. Bien que je sois assez fier de la circonstancialité de cette relation, je ne transcrirai ici qu'un bref synopsis de son discours. Haast parla tout d'abord de la satisfaction qu'il éprouvait à être un bienfaiteur de l'humanité, et il fournit un résumé condensé des vies et de la contribution apportée par les bienfaiteurs qui l'avaient précédé : le Christ, Alexandre le Grand, Henry Ford et le grand astrologue moderne Cari Jung (nom prononcé avec un J doux). Il décrivit d'une manière touchante le pathétique du vieillissement et démontra tout le mal que causait à l'organisme social l'élimination continue de ses membres les plus expérimentés et utiles, en conformité avec les programmes de retraite obligatoire et consécutivement à la mort. Il révéla le principe suivant lequel l'âme peut demeurer éternellement jeune (« Gardez l'esprit ouvert, et soyez réceptif aux Approches Fraîches »), mais il confessa que ç'avait été le désespoir de ses années de maturité que de ne pas trouver le principe complémentaire grâce auquel le corps peut se préserver pareillement du vieillissement. Mais, au cours de ces quelques derniers mois, aidé en cela par ses jeunes collègues (il eut un très bref salut de la tête en direction de Mordecai), il avait redécouvert un secret connu des siècles auparavant par quelques privilégiés, secret qui serait bientôt dévoilé, non universellement, mais à tous

les membres de la Société suffisamment responsables pour être capables d'en tirer profit : le secret de la vie éternelle.

Pendant qu'il continuait à aller de l'avant, je devenais quelque peu étourdi par la fumée épaisse qui m'entourait et par la chaleur croissante. Il devait faire encore plus chaud sur scène, sous les sunlights, car Haast et l'Evêque étaient maintenant luisants de transpiration.

Puis Haast, à son tour, s'assit sous un sèche-cheveux et des fils furent ajustés à sa tête ; l'Evêque s'approcha du lutrin et nous demanda d'unir nos voix à la sienne pour une brève prière composée spécialement pour la circonstance.

Busk sauta sur ses pieds :

— Priez jusqu'à minuit si vous voulez – après tout c'est vous qui produisez le spectacle. Mais puis-je vous demander – puisque apparemment le temps ne semble pas nous manquer – quel est le *but* de ces gadgets variés ? Les alchimistes de l'ère classique devaient certainement travailler avec un matériel plus simple. Quand j'ai posé la même question cet après-midi aux deux ingénieurs, ils ont été incapables de m'éclairer-et de s'éclairer eux-mêmes. Aussi, j'espérais que vous...

— Ce que vous demandez n'est pas facile, coupa l'Evêque avec une gravité affectée et grotesque. Vous cherchez à savoir en quelques instants ce que l'humanité a mis d'innombrables siècles à comprendre. Est-ce l'anachronisme de l'électronique qui vous surprend ? Mais il serait stupide de ne pas tirer profit de *toutes* les ressources de la science ! Le fait que nous respectons la sagesse des anciens ne signifie pas que nous devrions dédaigner la virtuosité technique de notre époque.

— Oui, oui – mais comment cela *agit-il* ?

— La caractéristique essentielle du dispositif est... – il plissa le front – est d'amplifier, bien que d'un autre côté on puisse dire que son effet est d'accélérer. Dans sa forme traditionnelle, celle que connaissait Paracelse, l'élixir a une action lente. Lorsqu'il a été absorbé par le sang, il commence à s'infiltrer dans les trois méninges : la *dura mater*, l'arachnoïde et la *pia mater*. C'est seulement lorsqu'elles ont été entièrement métamorphosées par l'élixir – et la durée de l'opération est d'autant plus grande que l'âge du sujet est plus avancé ou que l'état de santé est médiocre –, c'est

seulement à ce moment-là que le processus de régénérescence corporelle commence. Mais, bien entendu, nous ne pouvons nous permettre d'attendre philosophiquement que cela se passe. Il faut que nous rendions plus rapide l'effet produit par l'élixir – et c'est la raison pour laquelle nous utilisons cet équipement que vous voyez ici.

— Comment y arrive-t-on ?

— Ah, cette question nous entraîne dans des domaines plus complexes. Tout d'abord, le récepteur alpha – c'est-à-dire le dispositif que l'on est en train de préparer en ce moment pour Mr Haast – enregistre et analyse les ondes électro-encéphalographique. Les enregistrements sont ensuite traités par...

— Assez de bavardages, s'écria Haast en écartant Sandemann, lequel était en train de fixer le bandeau métallique à son front humide de transpiration. Elle en a déjà entendu plus qu'elle ne le devrait. Dieu tout-puissant, vous n'avez ni l'un ni l'autre le sens de la Sécurité ! Si jamais elle ouvre à nouveau la bouche, je veux que les gardes l'expulsent de l'auditorium. C'est compris ? Bon, revenons à nos affaires.

Sandemann se remit à fixer les fils à la tête de Haast, avec la même nervosité méthodique et méticuleuse qu'un coiffeur qui rase un client impatient. Mordecai, les yeux cachés sous le séchoir, se curait les dents avec un ongle. Par ennui ? Par bravade ? Ou par nervosité ? Comme je ne pouvais voir l'expression de ses yeux, il m'était impossible de le déterminer.

L'Evêque, en accentuant son vibrato, commença sa prière qui (il le signala) était une adaptation d'une prière de l'alchimiste du XIV^e siècle Nicolas Flamel :

— Dieu tout-puissant, père des ondes lumineuses, de qui coulent, comme le sang d'un cœur qui bat, toutes bénédictions, nous implorons Ton infinie miséricorde. Fais que nous puissions partager cette sagesse éternelle qui entoure Ton trône et qui a créé et perfectionné toutes choses, qui les conduit à leur accomplissement ou à leur anéantissement. Ta sagesse est celle qui gouverne les arts célestes et occultes. Fais, Abbas, que cette sagesse puisse illuminer nos œuvres, que nous puissions progresser sans tâtonner dans ce noble art auquel nous avons consacré nos esprits, à la recherche de cette pierre miraculeuse...

À ce moment-là, l'un des figurants, s'agenouillant sur un côté de la scène, agita une clochette d'argent.

— ... cette Pierre des sages...

Deux clochettes, en choeur.

— ... cette Pierre si précieuse que dans Ta sagesse Tu as soustraite au monde tellurien mais que Tu peux révéler à celui que Tu auras choisi.

Trois clochettes – et tandis qu'elles tintait solennellement, les portes s'ouvrirent brusquement et l'œuf philosophique, ressemblant plus que jamais à une grande marmite, fit son apparition sur scène, supporté par un petit trolley électrique. Quatre figurants s'approchèrent, le déchargèrent et le posèrent sur les planches.

Busk se pencha en avant et émit un léger ricanement.

— Les rituels ! Un de ces jours j'attraperai une bonne névrose obsessionnelle !

Mais il y avait une insistance telle dans ses paroles et dans son ton que l'on devinait que la galimafrée de l'Evêque avait produit son effet sur elle – peut-être tout spécialement sur elle.

Pris de vertige à cause des Camel qu'elle fumait l'une sur l'autre, et attaqué également par des morpions, je prêtai moins attention à la prière pour observer l'œuf que l'on descellait, opération qui se passait presque au-dessus de moi. Ce ne fut que lorsque cela fut terminé que les incantations visqueuses de l'Evêque émergèrent de l'obscurité bourdonnante du latin de cuisine pour se fondre dans le domaine du charlatanisme ordinaire, comme parfois dans un supermarché ou dans un ascenseur on reconnaît l'air joué par la bande magnétique chargée de distribuer la musique d'ambiance.

— ... et tout comme Ton seul et unique fils, qui fut à la fois Dieu et homme, tout comme Lui qui, né sans péché et ne relevant pas de l'empire de la mort, a choisi de mourir afin que nous puissions nous libérer du péché et vivre éternellement en Sa présence ; tout comme Il ressuscita, glorieux, le troisième jour ; c'est ainsi que le Carmot, l'or philosophique sans péché, toujours immuable et rayonnant, capable de résister à toutes les épreuves et pourtant prêt à mourir pour ses frères souffrants et imparfaits – le Carmot, qui est glorieusement né à nouveau, les sauve, les marque pour la vie éternelle et leur octroie la perfection consubstantielle de l'or pur. C'est ainsi que maintenant, au nom de ce même Christ Jésus, nous

Te demandons cette nourriture des anges, cette miraculeuse pierre angulaire des cieux, érigée pour l'éternité, afin de gouverner et de régner avec Toi qui détiens le Royaume, la Puissance et la Gloire, jusqu'à la fin des siècles.

Busk elle-même se joignit aux autres pour répondre « Amen ».

L'Évêque, tendant sa crosse à un figurant, s'approcha de l'œuf décanté et souleva le récipient de terre qui avait cuit pendant les quarante jours et les quarante nuits écoulés. Les lumières s'éteignirent, un seul projecteur restant braqué sur l'espèce de télescope que j'avais vu dans l'après-midi (cette lumière, je l'appris plus tard, dérivait, grâce à un procédé non spécifié, de l'étoile Sirius). L'Évêque versa le contenu invisible dans un calice qu'il éleva, plein à ras bord, dans un rayon de pure lumière de Sirius. Alors, les prisonniers réunis sur la scène ou en coulisses entreprirent d'accomplir leur plus audacieux plagiat. Ils se mirent à chanter l'hymne eucharistique de Thomas d'Aquin :

Ô esca viatorum.
Ô panis angelorum
Ô manna cœlitum...

Au point culminant de sa cérémonie frauduleuse, l'Évêque se tourna et offrit le calice d'abord aux lèvres de Haast, puis à celles de Mordecai ; tous deux étaient à tel point coincés dans le dispositif électrique qu'ils purent à peine incliner le calice pour boire. Tandis qu'ils buvaient, l'Évêque récita la traduction exécutable qu'il avait tirée du latin tranchant de Thomas d'Aquin :

« Ô nourriture des voyageurs ! Pain des anges ! Manne avec laquelle se nourrit tout le paradis ! Approche et rassasie de ta douceur le cœur qui te désire si ardemment. »

Le dernier projecteur s'éteignit et nous attendîmes, dans cette atmosphère tiède que ne rafraîchissait aucun souffle d'air, ce que nous redoutions tous, même les plus confiants et ceux qui se faisaient des illusions.

Ce fut la voix de Haast, étrangement altérée, qui brisa le silence :

— Donnez-moi de la lumière. Des lumières. Ça marche, je le sens bien. Je sens le changement.

Tous les sunlights s'allumèrent à la fois, éblouissants. Haast était debout au milieu de la scène. Il avait arraché de son front la couronne de fils métalliques. Le sang coulait de sa tempe sur son visage bronzé et transpirant, qui luisait à la lumière des projecteurs comme un toast beurré. Tremblant de tout son corps, il écarta les bras et dit de sa voix grêle pleine d'une joie triomphante :

— Regardez, bâtards que vous êtes ! Regardez-moi — je suis redevenu jeune. Mon corps tout entier vit. Regardez !

Mais nos yeux n'étaient pas posés sur Haast. Mordecai, qui était demeuré immobile, élevait maintenant avec une lenteur pénible sa main droite jusqu'à ses yeux. Il émit un son qui anéantit tout espoir, qui éleva la détresse au niveau d'une terreur mortelle. Et lorsque sa carcasse rigide ne put plus supporter cette explosion, il s'écria :

— Le noir ! L'obscurité ! Tout, tout noir !

Puis tout se termina très vite. Son corps s'affaissa dans la chaise, seuls les fils enchevêtrés l'empêchant de s'écrouler sur le sol. Un médecin de l'infirmerie attendait dans le corridor. Son diagnostic fut presque aussi abrupt que la mort de Mordecai.

— Mais comment ? lui cria Haast. Comment a-t-il pu mourir ?

— D'une embolie, à mon avis. Je n'en suis pas surpris. À ce stade, la moindre excitation aurait suffi.

Le docteur se retourna vers Mordecai qui gisait maintenant sur le sol, aussi dépourvu de grâce dans la mort qu'il l'avait été dans la vie, et abaissa ses paupières sur ses yeux grands ouverts.

Haast eut un sourire alarmé.

— Non ! Vous mentez. Il n'est pas mort, il *ne l'est pas*, il ne peut l'être. Il a bu l'élixir, *lui aussi*. Il a été *rendu* à la vie, il est né à nouveau. La vie est éternelle !

Busk se mit debout et rit d'une manière offensante.

— La jeunesse, dit-elle en ricanant. La vie éternelle, vraiment ! Est-ce ainsi qu'agit votre élixir de jeunesse ?

Et, avec le taureau de la magie abattu mort à ses pieds, elle quitta le théâtre à grands pas, sûre d'avoir mérité les oreilles et la queue.

Haast écarta le médecin, se pencha et posa sa main sur le cœur qui ne battait plus. Il poussa un gémissement et se redressa, les yeux clos. Il parla, tout d'abord presque comme un somnambule, puis d'une voix de plus en plus stridente.

— Emmenez-le. Sortez-le de cette pièce. Incinérez-le. Transportez-le dans le four crématoire et brûlez-le. Brûlez-le jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des cendres ! Oh, le sinistre traître ! Je vais mourir maintenant et ce sera sa faute. Je n'ai pas rajeuni — c'était une supercherie. Cela l'a toujours été. Que le diable l'emporte ! Que le diable emporte ce salaud — qu'il l'emporte pour toujours !

À chaque malédiction, Haast frappait du pied la tête ou la poitrine du cadavre.

— Monsieur, s'il vous plaît. Pensez à votre santé.

Haast recula devant le geste du médecin, comme s'il était effrayé. Il vacilla en arrière, et sa main alla s'appuyer sur le lutrin. Calmement, mais systématiquement, il arracha les pages du livre et les jeta sur le sol.

— Des mensonges, dit-il en froissant le papier épais. D'autres mensonges. Des trahisons. Des duperies. Des mensonges.

Les prisonniers semblaient bizarrement se désintéresser du corps de Mordecai que les gardes, qui venaient d'entrer, avaient jeté sur le trolley qui avait servi au transport de l'œuf philosophique. L'objet s'était avéré n'être rien de plus que la plus banale des cuisinières. Je pris un mouchoir dans ma poche afin d'essuyer le sang qui maculait le visage de Mordecai, mais les gardes m'en empêchèrent. Tandis qu'ils m'emmenaient en me tenant par le bras, je pus voir Haast qui continuait à déchiqueter le livre.

22 juin

Me réveillant au milieu de la nuit, j'ai noté en sténo, tout ensommeillé, le cauchemar qui m'avait réveillé ; puis je me suis écroulé de nouveau dans mon lit, attendant impatiemment la torpeur qui marque la fin de toute réflexion. Je demeurai étendu, vide et sans réactions, en fixant l'obscurité dépourvue de compassion. Voici mon rêve, reconstitué d'après mes notes.

Il y eut d'abord une odeur douceâtre, écœurante comme celle d'un fruit pourri. Je me rendis compte qu'elle émanait d'un grand trou au centre de la pièce. Un homme très gros était là, debout au fond du trou, au milieu d'innombrables amoncellements de breccia. Il avait une tonsure ; c'était un moine. Son capuchon et sa robe étaient blancs : un dominicain.

Il prit la corde qui ceignait sa taille et m'en jeta une extrémité. Le faire sortir du trou était une tâche presque impossible. Enfin, pourtant, nous nous trouvâmes tous deux au bord du trou, pantelants.

— D'habitude, bien sûr, dit-il, je flotte. J'arrive souvent à me hisser jusqu'à une coudée de haut.

Pour un homme si corpulent, il semblait étrangement immatériel. Presque vaporeux. Ses mains boudinées ressemblaient à des gants de caoutchouc gonflés, prêts à éclater. Je pensai : « Louie, si tu ne fais pas attention, c'est comme cela que tu seras bientôt. »

— Et ce n'est qu'un seul des miracles que je puis accomplir. Je pourrais en mentionner beaucoup d'autres. *Quantam sufficit*, comme le fait observer saint Augustin. Il y a un endroit où je pourrais m'asseoir ?

— Mes sièges, je le crains, sont trop... peu importants. Peut-être le lit ?

— Et pourrais-je avoir quelque chose à manger ? Un peu de pain, des harengs.

Il donna un coup dans les ressorts du lit avec le ballon qui lui servait de poignet.

— Je suis venu vous transmettre un message. En conséquence, je ne puis rester longtemps.

J'appuyai sur le bouton placé près de la porte.

— Un message pour moi ?

— Un message de Dieu.

Il se laissa glisser sur les draps fripés. Le capuchon ne laissait distinguer que la partie inférieure de son visage, là où aurait dû se trouver sa bouche.

— J'en doute, dis-je aussi poliment que je le pus.

— Vous doutez de Dieu ? Vous doutez de son existence ? Que c'est absurde ! Bien sûr que vous croyez en Dieu – tout le monde y croit. J'ai moi-même prouvé son existence de trois manières différentes. Tout d'abord, s'il n'existe pas, tout serait entièrement différent. Le haut serait le bas et la droite, la gauche.

Mais nous voyons bien que ce n'est pas le cas. Donc Dieu doit exister. Deuxièmement, si Dieu n'existe pas, aucun de nous deux ne serait ici en ce moment, attendant qu'on nous apporte quelque

chose à manger. Troisièmement, il n'est besoin que de regarder nos montres pour voir qu'il existe. Quelle heure est-il ?

— 3 heures passées.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu. Ils sont *très* en retard. Êtes-vous fort pour résoudre des énigmes ? Pourquoi l'hyperdulie priaît-elle la *Pia Mater*.

— Pourquoi un corbeau ressemble-t-il à une table de travail ? marmonnai-je, mon invité commençant à m'agacer.

Je ne crois pas qu'il m'entendit — ou s'il le fit, il ne saisit pas l'allusion.

— Vous ne savez pas ! En voici une autre. Un de mes professeurs a dit : « On l'appelle un bœuf stupide. Mais je vous dis que ce bœuf va beugler si fort que ses beuglements rempliront le monde. » Qui suis-je ?

— Thomas d'Aquin ?

— *Saint* Thomas d'Aquin. Vous auriez dû trouver immédiatement. Êtes-vous idiot ?

— Pas tellement, si l'on me compare à la plupart des gens.

— À la plupart — mais par rapport à moi ? Ah ! Et Dieu est encore plus intelligent que moi. Il se trouve au point culminant de la chaîne de l'existence. Il est le premier être immatériel et, comme l'intellectualité résulte de l'immatérialité, il s'ensuit (tout comme la nuit vient après le jour) que c'est le premier être intelligent. Avez-vous lu Denys ?

— Non, je le crains.

— Vous auriez dû, vous auriez vraiment dû. C'est lui qui a écrit que tout être céleste apprend la science divine auprès des esprits les plus élevés. Comme moi, par exemple, je vous prodigue mes enseignements. Abbot Suger s'intéressait tout particulièrement à Denys. Qu'est-ce que je viens de dire ?

— Pardon ?

— Répétez ce que je viens de dire. Vous ne le pouvez pas. Si vous n'écoutez pas les choses simples, comment pourrai-je vous transmettre le message ?

On frappa à la porte. C'était le chariot du café mais métamorphosé ; ses chromes ternes étaient transformés en or étincelant constellé de pierres précieuses. Trois petits anges, pas plus grands que les bambins qui fréquentent les jardins d'enfants,

lui firent franchir la porte. Deux le tiraien, le troisième poussait. Je me demandai pourquoi ils ne volaient pas ; peut-être était-ce à cause du manque d'aérodynamisme de leurs petites ailes, comme je me souvenais l'avoir lu dans une revue de vulgarisation scientifique.

Un des chérubins prit dans le chariot un plateau rempli de petits poissons en décomposition. Il les disposa sur un beau plat de porcelaine de Spode et les apporta au saint, qui avait fait une coupe de ses mains pour les recueillir en un geste de béatitude. Comme le chérubin passait à côté de moi, un bout d'aile effleura mon visage. L'aile n'était pas emplumée, mais recouverte d'une ravissante fourrure blanche.

— Un miracle ! Tout repas est un petit miracle, vous savez. Les harengs, tout spécialement. Je suis mort pour avoir mangé des harengs miraculeux.

Il prit trois des poissons entre ses doigts enflés et les poussa sous l'ombre de son capuchon.

— Un colporteur est passé au monastère avec tout un chargement de sardines. Je n'aime pas tellement les sardines, mais les harengs, ah ! les harengs, c'est autre chose ! Et que croyez-vous qu'il s'est passé ? Il a regardé dans son dernier baril — une autre poignée de poissons pourris glissa sous le capuchon, n'interrompant que très peu le récit — et il était rempli de harengs ! Un miracle, si jamais il s'en est produit un ! Mais à part le fait qu'on découvrit qu'ils étaient avariés et que je mourus trois jours plus tard après avoir souffert les plus horribles crampes d'estomac que l'on puisse imaginer, n'est-ce pas extraordinaire ? L'histoire de ma vie pourrait remplir un livre. Il y a certaines choses que vous ne pourriez croire. Bien qu'il y ait très peu de — il se racla la gorge et rendit le plat vide à l'ange — choses charnelles. Car depuis l'âge de vingt ans, je n'ai jamais connu d'impulsions charnelles. Pas la moindre. Cela a rendu mes études bien plus faciles.

Un autre chérubin s'approcha avec un plateau d'or rempli de gâteaux, parmi lesquels Thomas d'Aquin choisit un éclair au chocolat. Ce ne fut qu'à ce moment-là que je remarquai à quel point le petit scrotum de l'ange était enflammé, ce qui donnait au pauvre petit être une démarche étrange, jambes écartées. Mon invité surprit mon regard.

— C'est l'orchite, voyez-vous, dit-il en mordant dans l'éclair, chassant du même coup de la crème fouettée par l'autre extrémité. Du grec ορχις, ou testicule, d'où vient aussi le mot orchidée en raison de la forme de ses tubercules. Tout revient à la chose, le sexe. S-E-X-E. Ce gâteau est excellent.

L'éclair terminé, il prit un morceau de tarte au fromage sur le plateau.

— Vous avez lu, bien sûr, la relation de mon enlèvement par mon frère Raynaldo, sur les ordres de ma mère, et la façon dont il m'a amené à la tour de Roccasecca où je demeurerais prisonnier afin de ne pouvoir remplir ma vocation. Raynaldo était bien décidé à jouer le rôle de tentateur, et il m'envoya une jeune fille dans ma cellule, une jeune fille blonde d'un charme extraordinaire que je ne pouvais m'empêcher de remarquer, même lorsque je la chassais avec une torche enflammée. J'ai brûlé la porte du signe de la croix pour l'empêcher de revenir et c'est alors que la clémence divine m'envoya l'heureuse disposition dont j'ai déjà parlé. C'est le récit qu'on a toujours fait, mais il y a une suite qui n'est pas toujours connue. Raynaldo a essayé de saper ma constance, par bien d'autres stratagèmes. À ce moment-là, on ne me trouvait pas un physique trop disgracieux. J'étais mince comme vous-même l'avez été, Sacchetti, un vrai squelette, et je me mouvais avec une grâce féline. Mais dans cette prison, je ne pouvais pas bouger du tout. Je lisais — principalement la Bible — et j'écrivis — un ou deux ouvrages sans grande portée. Je priais aussi. Également, et par nécessité, je mangeais. La faim est une impulsion de la chair aussi puissante que la concupiscence et même plus fondamentale dans notre nature animale. Je mangeais quatre fois, parfois cinq fois par jour. Des viandes succulentes et des sauces délicates, de petits gâteaux exquis bien meilleurs que *celui-ci* étaient préparés dans une cuisine qui ne servait que pour mes repas. J'ai refusé une fois ou deux de la nourriture, je l'ai jetée par la fenêtre ou piétinée sur le sol, mais alors Raynaldo me faisait mourir de faim. Il gardait toute nourriture pendant trois, quatre ou cinq jours, jusqu'au vendredi ou un autre jour de jeûne, puis il y avait toutes sortes de mets extraordinaires. Je ne pouvais, je ne pouvais résister à ce moment-là ou plus tard. Après m'être évadé de Roccasecca, je découvris que tous les jours de jeûne du calendrier me voyaient tourmenté à nouveau par une faim

insatiable. Je ne pouvais ni prier, ni lire, ni penser avant d'avoir apaisé cette faim. Et ainsi, tandis qu'avec les années mon intellect immatériel s'accroissait telle une courge moite, divine, mon aspect matériel et charnel, mon corps par sa débauche s'enflait et prenait la proportion que voici.

Il rejeta son capuchon, révélant ce qui avait dû autrefois être son visage. La glotonnerie l'avait bouffi au point de faire disparaître toute trace de traits sauf les chairs affaissées des mâchoires et du menton qui entouraient l'orifice souillé de sa bouche. Plutôt qu'à un visage, la chair empâtée ressemblait à d'énormes fesses où les yeux n'étaient que des fossettes réduites à leur plus simple expression.

— Et maintenant je suppose que vous aimeriez également prendre du gâteau. Oh, j'ai vu le regard avide que vous avez jeté sur ce plateau. Mopsi, c'est le moment, apportez à Mr Sacchetti son message.

Tandis que deux de ses serviteurs me tenaient les bras et me contraignaient à me mettre à genoux, le troisième chérubin à tête de lapin s'approcha de moi, agitant son petit nez rose avec une joie anticipée, ses ailes de fourrure battant convulsivement comme la pulsation d'un cœur malade. De ses doigts potelés, il fouilla la blessure suppurante en forme de fleur qu'il avait au scrotum et en retira une mince hostie blanche recouverte d'une écriture indéchiffrable.

— J'ai peur... de ne pas... comprendre.

— Il vous faut l'avaler, bien sûr, expliqua Thomas d'Aquin. Après cela, votre intelligence sera celle d'un dieu.

Le chérubin introduisit de force le pain (duquel émanait la même odeur putride que celle qui s'était élevée auparavant de la fosse) dans ma bouche. Les anges, après m'avoir relâché, se mirent à chanter :

*Ô esca viatorum
Ô panis angelorum,
Ô manna cœlitum
Esurientes ciba,
Dulcedine non priva,
Corda quœrentium.*

Tandis que cette douceur écœurante se répandait dans ma bouche, le message, telle une lampe qui brûle de l'huile, m'éblouit tout d'un coup de son insupportable vérité.

— Comment puis-je avoir ignoré !

Je pouvais voir nos noms écrits en lettres géantes azur et or aussi clairement que dans n'importe quel livre. D'abord, celui de George Wagner, ensuite celui de Mordecai et ceux de tous les autres prisonniers en une monotone progression ; puis là, au bas de la page, le mien.

Mais ce n'était pas ce qui me faisait souffrir, c'était la certitude que j'avais su. Je le savais presque depuis mon arrivée à Camp Archimède.

Thomas d'Aquin se roula sur le sol en riant, son estomac flasque de truie refoulant du sang dans le grand potiron à cornes qui lui servait de tête. Ses beuglements emplirent la pièce, couvrant le doux chant des anges, et je m'éveillai.

Plus tard

Haast, sous l'influence de la contrainte, confirme ce qu'il n'est plus possible de dissimuler, ce qui ne m'a été si longtemps caché qu'en raison de mon aveuglement désespéré et délibéré. Maintenant que je le sais, maintenant que je sais que je le sais, je me sens soulagé, comme un assassin dont l'affaire traîne depuis des mois et qui entend enfin le verdict, le verdict dont il n'a jamais douté — « coupable » — et avec la même certitude, la condamnation — « la mort ». Ce n'était pas un rêve et le message était réel. J'étais, depuis le 16 mai, infecté par la pallidine. Tout le monde ici le savait sauf moi, et moi, bien que je n'aie pas voulu écouter les murmures avant qu'ils emplissent le monde entier de leur rugissement, je le savais aussi.

LIVRE DEUXIÈME

Les notes qui suivent, séparées par des astérisques, sont reproduites telles qu'elles apparaissent dans le journal de Louie Sacchetti. Elles sont présentées dans l'ordre où elles ont été écrites, mais cela mis à part, ce n'est qu'à partir de nos convictions intimes que nous les datons. Ainsi, la première mention de Skilliman (dans la douzième note) semble suggérer que cette note et les suivantes n'ont pu être écrites avant le 9 août. D'après leur ton, nous pouvons également nous permettre de supposer que les trois notes de conclusion (qui commencent par « De plus en plus c'est dans ses jardins que nous marchons ») qui constituent la partie essentielle de cette section du journal, ont été écrites vers la fin de cette période, quand Sacchetti a repris son travail de façon régulière (et, s'il nous est permis d'ajouter, intelligible). Ce qui nous donnerait le 28 septembre comme date de la fin de ces « divagations » (ainsi que les qualifie lui-même l'auteur par la suite). En grande partie, ce qui suit n'est pas du cru de Sacchetti, mais lorsqu'il ne cite pas ses sources – et il n'en prend généralement pas la peine – nous n'avons pas estimé utile de le faire à sa place, ne serait-ce que parce que cette étude serait trop vaste et d'un intérêt minime pour tout autre qu'un spécialiste. Parmi ses sources nous pouvons citer : la Bible, Thomas d'Aquin, la Kabbale, divers textes alchimiques y compris la seconde partie du *Roman de la Rose*, Richard (et George) Wagner, Bunyan, Milton, Lautréamont, Rilke, Rimbaud et un certain nombre de poètes anglais modernes. (*Note de l'Éditeur.*)

*
* *

« Trop d'introspection. Pas assez de factoricité. Se concentrer sur les descriptions vivantes de choses réelles. » Il a raison, je le sais. Ma seule excuse – c'est que l'enfer est obscur.

*
* *

Le ventre de la baleine – ou celui du poêle ?

*
* *

« Il a entendu des voix plaintives, des allées et venues précipitées, aussi il pensait parfois qu'il allait être réduit en morceaux ou piétiné comme de la boue dans les rues. » Puis, un peu plus loin : « Alors qu'il arrivait tout contre l'orifice de la fosse en feu, l'un des méchants se plaça derrière lui et s'approcha doucement en lui murmurant des blasphèmes cruels qu'il pensait vraiment sortis de son propre esprit... Il n'eut l'idée ni de se boucher les oreilles ni de chercher à savoir d'où venaient ces blasphèmes. »

Bunyan.

*
* *

Nous prétendons que l'art rattrape le temps ; en réalité, il le fait simplement passer.

*
* *

« Tout ce qui plaisait au Seigneur, il l'a fait. » Une cruelle vérité.

*
* *

« Sa vie commence à prendre l'aspect d'un verre d'eau, du genre de ceux dans lesquels il rinçait ses pinceaux : les nombreuses teintes qui se mélangeaient étaient couleur de boue. » *Portrait de P.*

*
* *

C'est à cause du tonneau de bois que l'on croit si facilement à l'ange qui est à côté, l'ange qui joue du violoncelle.

*

* *

Ce que Mordecai pensait du *Portrait* : « C'est ennuyeux, mais cet ennui même est source d'intérêt. Je ne suis pas ennuyeux par parti pris ; on devrait dire plutôt que je laisse tomber les passages ennuyeux là où ils veulent. »

Puis, une autre fois : « L'art doit courtiser l'ennui. La nature morte d'un homme est la *nature morte* d'un autre. »

*

* *

Les cailloux, qui crissaient sous mes talons de fer, sont les os calcinés des enfants.

*

* *

*Ne gagne, ni ne dépense
Ne te soucie, ami
Le temps a une fin
Hâte-toi ! Hâte-toi !*

*

* *

Ici, en enfer, on a seulement le choix entre le froid le plus terrible et la chaleur la plus intense. « Entre les deux états ils volent de l'un à l'autre en rugissant, car l'un semble dans l'autre un rafraîchissement divin. »

*

* *

De Haast, Skilliman dit : « Il a un esprit si désordonné de manière innée qu'il lui serait difficile de placer dans l'ordre les lettres de l'alphabet. »

*
* *

C'est comme ça ! Même l'alphabet se désagrège. Comme si un méchant enfant braillard allait abattre un château fait de cubes peints. Le visage enfantin de Skilliman.

*
* *

La parole du Potiron et des Roses Premières

*
* *

Ce printemps-là, au milieu de ses roses trémières, poussa un potiron intellectuel. Les roses étaient belles, mais il savait que le potiron serait plus utile. Il ne mûrit pas avant le mois d'octobre et, à ce moment-là, les roses avaient déjà été mangées.

*
* *

« J'ai connu un homme qui écrivit sept bons poèmes en une seule soirée. » « Sept en une nuit ! C'est difficile à croire. »

*
* *

Sans la science, nous n'aurions par ces rangées de stèles érigées. Elle (la science) est un voile posé sur des lèvres entrouvertes, c'est le mot informulé. Même les damnés sont remplis de respect devant cet autel.

J'ai fait miennes les lamentations d'Amfortas :

*Nie zu hoffen,
dass je ich könnte gesunden.*

*

* *

Un Sébastien, blessé par la flèche du Temps.

*

* *

Meade a dit : « Mais par d'autres côtés, Skilliman n'est pas trop mal. Ses yeux par exemple sont très bien – si on aime les yeux. »

C'est une plaisanterie qui me transporte en arrière, aux limites de ma mémoire – lorsque j'étais à l'école secondaire. Pauvre Barry – il tombe littéralement en ruine. Comme si son corps était impatient d'être autopsié.

Plus tard, il a dit : « Mes sens perdent de leur acuité. »

*

* *

Aujourd'hui Skilliman, dans un accès de mauvaise humeur, a écrit les vers suivants :

La Terre

Elle serait plus parfaite si c'était une sphère
bien lisse
Entourée de toute part par les bons océans
de Dieu

*

* *

« Des oiseaux d'une espèce étrange, aux épaules hautes, au nez crochu, étaient debout dans la boue, le regard fixe, tourné d'un seul côté... » Mann.

*

* *

« Ceci n'est pas la Démocratie ; c'est de l'humour. » Vito Battista.

*
* *

Une nouvelle inscription pour la porte de l'Enfer :
Ici, tout s'achève.

*
* *

Un jour on étudiera Himmler dans nos facultés. Les paysages de son monde intérieur ne provoqueront qu'une certaine somme de terreur *agréable*. (Donc, de Beauté.) Il faut considérer que les transcriptions des procès de l'atrocité ont déjà, toutes ces dernières années, été présentées dans des théâtres pour nous distraire. *La Beauté n'est rien d'autre que le commencement...*

De plus en plus, c'est dans ses jardins que nous marchons. Qui, si je le criais *maintenant*, pourrait m'entendre ? Anéantissement muet !

(Chirico.)

L'horreur sourit aux anges – à tous sans exception d'une manière terrifiante. Nous, qui n'avons attendu que cela, pouvons admirer l'illusion. « Mais on dirait vraiment du feu ! »

Qui est là pour répondre au ciel ? Une âme : c'est fait, cela arrive. Malade de fantaisies, de significations insondables. *Cela arrive à toute éternité*. Ils s'appellent chaque jour l'un l'autre. Les lèvres obligaient à se servir des cerveaux, contre toute délicatesse. Des soupçons et des serments odieux – oh, les plus odieux qui soient ! Oui, le matin s'arrête !

Et les nuits – les nuits seront tourments et excitation. Une soif de honte nous vient et nous envahit. Nous rongeons et nous grignotons tous les bouts de la fange. Elle part, comme dissipée par un vent... mais il n'y a pas de vent. Serpentant le long des rues froides et sombres (les galets bouillonnent dans la chaleur). Ils courent de toutes parts dans un rugissement le long des trottoirs dorés, vers l'horizon qui s'élève. Une illusion !

Des jungles intérieures, artérielles, d'où jaillit l'esprit. L'enchantedement s'affaisse sur lui-même et expire avec un

éternuement puissant. Des gens alignés attendent de mourir, murmurants et patients. Leur sang palpite en moi. Des ravins desquels se sépare l'Esprit comme un condor rassasié. Les piliers de cet univers-prison : des troupes partant comme des fusées pour affronter chaque Terreur. Ce que murmure Lucifer, certains matins.

Le péché de mort épargne les fils de David. L'espoir est un marécage sous un ciel maussade. Un désert préhistorique de nuits insulaires. Les gonds de la boue cellulaire. L'enfer naît tristement des testicules du mourant. (Murmures : Oh, les buissons lascifs de la mort !) Ô Méphistophélès !

Les camps de la mort : enflés, visqueux, avec une végétation de fleurs exorbitante. Des racines qui tètent le sol préparé conformément au plan du Tout-Puissant. (Seul Lui peut le faire.)

Dieu ? Dieu est notre P..e ; et là, entre les fleurs vaporeuses, résident des principes spirituels organisateurs. Eux, ces oiseaux d'une espèce étrange, existent entre le comportement et la récompense. Debout dans la boue, regardant *quelque chose qui ne va pas*, avec des yeux légèrement obliques comme sur une vieille gravure sur bois.

« Vous êtes puni avec des tiges de bambou », dit-il. Vous faites ce que l'on vous dit de faire... Il sentait son cœur se révolter contre le dieu qui avait organisé ce camp. L'Ecclésiaste.

*

* *

Mes entrailles sont piétinées comme la boue dans la rue. Mes membres me déforment et m'accablent. Des élans impétueux de long en large, de bas en haut. « J'ai pris une monstrueuse dose de !... »

De terribles bruits s'infiltrent, comme des « poissons ». C'est l'enfer, la punition éternelle, où il pensait entendre s'aimer les démons en un argument cadencé : *Sur la Cause de l'Existence des Choses*. Il s'arrêta, perdu dans des dédales de pensées, songea ; ah ! là, *nous existons* ! L'amour de Dieu ne cesse pas à l'embouchure de la rivière. Des baisers. Le drapeau sombre, dans des buts insaisissables. *Cesser d'exister* ; on s'avance doucement pour s'évanouir dans.

Vous voulez ? Nous fabriquerons de l'or, des remèdes, des serments. Nous visiterons les Entrailles de la Terre. Nous allons rêver de trois méninges. Ô *Pia Mater*, entrailles de la nature, accepte notre hyperdulie ! (La Pierre Cachée est trouvée par Rectification, travail furtif et silencieux. Goutte de vitriol tombant dans l'Anus de la Terre.)

La Parabole du Soleil et de la Lune

Le roi arrive sans accompagnement et pénètre le parenchyme. Personne d'autre alors ne s'approche de ma peau si ce n'est le garde, R.M., un personnage humble. La rosée *Pia* l'arrose, dissolvant des couches d'or piétiné. Il le donne aux champignons vénéneux. Tout entre. Il se dépouille de sa peau. Sur laquelle il est écrit : *Je suis le Seigneur Saturne*. L'épitase du péché. Saturne la prend et la façonne (Hoa). Tout est Hoa. Lui, lorsqu'on la Lui a donnée, se désagrège en une substance toute prête. Oh, comme il est tombé ! (Plouf, sur un rocher.) Il y a aussi Son nez, Son pourpoint de velours délicat et ces excroissances qui empiètent de plus en plus, les narines. Quelle est la (différence) ? Jupiter la garde vingt jours.

C'est la Lune qui est la troisième Bien-aimée. Aimait la vie. (« Vivre », anagrammatiquement.) Elle garde le nez pendant vingt jours. La souche est à l'intérieur. « Microprosopus » est une cause, blanche comme des fleurs de sel. Ainsi : avec amour, l'Esprit descend dans une belle chemise blanche. Nous regardons ses narines rassasiées.

L'unique, mais quarante jours, et plusieurs fois quarante, tout comme s'il se faisait qu'il puisse être quarante. Son Soleil est jaune.

Alors arrive un soleil des plus merveilleux. Contemplons (Sagesse) : *heil !* Une terre où la bonté ne dépend pas de la luxuriance humide de la végétation. *Isenheim !* Ces environs sont illuminés de manière plus palpable que l'ouïe ou la distance. Un violoncelle ! Les fûts chevelus du monde bannissent la nuit.

Au commencement : c'est le soleil qui conserve l'accord précis de chaque implication étrange, bien que l'année chante l'année. Il ne faut jamais laisser tomber le futhorc dans les marais stagnants qui n'ont pas d'existence. Annihilateurs ! Une partie de leur portion était constituée par le « lait » à l'intérieur du parc (le parc de Dieu),

du fait qu'on leur avait donné à choisir entre l'immobilité et la connaissance de soi. Les dragons n'auront plus d'yeux à écailles.

Il entendait cela avec beaucoup de tristesse.

Nous arrivons alors au troisième Article :

« *Objection* 1. Il semblerait que (Dieu) n'ait jamais vu cette terrible virescence. Nous sommes déchirés par l'idée d'Augustin qui nous dit que (Dieu), pendant plusieurs lieues, serait en compagnie d'un tel Chiffonnier que Son « poison » ne pourrait rien annihiler. Question : Qu'est-il préférable de faire lorsqu'il s'étouffe ?

« *Obj.* 2. En outre, par Sa bonté, en gouvernant le Doute, l'un des méchants *est bon*. Il n'est personne ici (et il y a quelqu'un) qui murmure des chansons de nègres. Sources de bonté. Il est vraiment insensé celui qui dit : « Que le mal soit mon D..u ! » Ou dans *l'Anneau* (« De l'or ! » « Est-ce cela que vous voulez ? »)

« *Obj.* 3. De plus, si (Dieu) blasphémait, aimeraît-Il tellement ces dons (qu'on Lui offre si librement) ? Demanderait-Il notre latrie ? L'acte de corruption ne l'a pas fait, car Il a fait qu'une chose en engendre une autre. *Non placet* ! Le corps d'un « porc » ne peut tout annihiler. Y a-t-il une question ?

« *Je réponds ceci* : Certains ont tenu cette brosse dans l'eau boueuse. Ceci doit être permis. Cependant il a été démontré par nécessité naturelle que *Lui en Personne* vomit sur moi. (Quotidiennement.) Des couches de fines croûtes d'or sont enlevées, mais Sa nature *ne peut changer*. Et alors, nous ? Je connais l'osmose et je sais que la boue des cellules est adoucie par des « raisins » symboliques. Un chemin se fraie en moi pour les liens ombellifères que (Dieu) a créés. Regardez ! – voici les abîmes et les fosses, *plaise au Seigneur*. Il le garde quarante jours et quarante nuits. Je suis LUI, LUI EN PERSONNE. Ils auraient l'Éden s'il avait été libre de le leur donner.

Venez, voyez – créatures rampantes de l'événement intérieur !

*

* *

Rafraîchissements divins

Avertissement intolérable ! Qu'il ne puisse annihiler tout immédiatement ! La juste pause avant ce qui tend au non-être. Le

Scorpion à la queue hérissée de dards, ainsi que le démontre Maître Dürer, ne peut tout *annihiler*. Donc, venez, petits êtres tendres – pour plonger à nouveau ! Présentez-vous au Phlégethon de mon sang. Ah, comme je brûle bien maintenant. Allez, mes invités ! Pénétrez tous mes talents.

Maintenant, vous écoutez ; maintenant, vous entendez les petits malheurs des flagellants. Je ne voudrais pas gaspiller ma lampe et mon huile. Anéantissements. Ce serait tellement réconfortant d'être comme les « morts ».

Pâle Vénus, *Pia Mater*, accepte ces quelques spirochètes.

Alors que je pleurais, je vis une Satanophanie d'« or » – fascinatorium. Le mineraï de l'Osmose ; et pourtant on doute en quelque sorte de sa magie. (Il implore votre discrétion.) Ramiforme, la colonne de blasphèmes fluides montait le long de son épine dorsale qui subissait une corruption rapide. Cette marée de pus n'est pas facile à arrêter.

Mais que je suis devenu immonde ! Les poux me rongent ; le Dieu Cochon, Amour, en donnant l'existence à de telles créatures, arrache les croûtes de la lèpre. Vérité : mensonge. Peut-il « annihiler » Sa grâce ? Non, pas plus que les eaux des rivières. Mais comme nous l'avons dit plus haut, de tels tissus sur un tas de fumier sont en contradiction énorme avec la foi catholique.

Le chemin des pèlerins les a conduits le long d'une « rue ». Selon le Psaume CXXXIV, 6, la haine immortelle brûle avec une flamme toujours égale. C'est la doctrine de A ; voir son traité, *De l'Anéantissement*.

« Il gouverne. Il fait ce qu'il veut. » Ici ce « rien » est une raison (des plus personnelles). Le conatus de tous Ses actes.

Cette puissante galerie, Anastomosis, forêt fondamentale de l'existence essentielle de ce que nous appelons le Sang du Cœur. Il se déverse sur tout ce qui tend à ne pas exister ; il se déverse et l'Horreur reste dissimulée, elle qui est née du Néant et réside Ici-et-Maintenant. C'est l'esprit laiteux à Qui nous adressons ces questions. Le Sphinx cligne de l'œil. Son jardin est mis en éveil, mais elle se retire. Encore.

C'est d'une importance considérable, mais sans eccéité. Sans préjudice pour la bonté du Créateur, on peut l'appeler Eau Croupissante. Il faut que nous nous risquions plus bas, sous le lis de

Dieu, vers les « Pères » (*Faust*, quod vide). Et sans préjudice pour ses paumes poilues, nous sommes inondés de haine et de mépris. Nous faisons des pieds de nez.

La vie végétale, les petits ruisseaux, des trilles, la mollesse. Tout ce qui est vert est un effet du plus infâme d'entre eux (Dieu). Son pouvoir pétrifie la racine poudrée. Il corrige leurs becs crochus. Ô Enfant du Mal, détruis ! Détruis tout, et détruis-nous !

Des morceaux ; des filets qui convergent dans le signe du Poison ; des Poissons. Que la (Cause) soit trois fois bénie. Violence des essaims de tire-bouchons animés.

*Ivre de soif en terre germanique,
Parmi les flagellants réconfortants...*

Des confréries de pénitents marchant vers une satisaison. Comme le dit A, c'est *parce que Dieu* est devenu vieux que ces changements sont intervenus. Il échoue à l'échelle universelle. Par bonté ? Non, il danse. Si cela Lui plaisait, il détruirait Cause et mouvement, séquence et événement... le Pénitent.

Considérez la prolifération de la « Cause ». Vous avez ici cette poche spinale pourrie qui vous permet d'avoir quelque connaissance de « Dieu ». Alors Il plonge un doigt sale et rugueux dans le cerebrum et *Gra netiglluk ende firseiglie blears. Gra netiglluk ende firseiglie. Netiglluk ende firseiglie blears.*

(Dieu.)

1.

Les faits, donc. Haast me menace, si je ne m'en tiens pas aux faits, à eux seuls et à rien d'autre, de me supprimer mes priviléges relatifs à la salle à manger et à la bibliothèque. Je pourrais renoncer à la bibliothèque.

2.

J'ai cependant refusé catégoriquement de tenir un journal. Bien que mes jours soient comptés, je ne me ferai pas le complice de celui qui les a comptés.

3.

Je suis encore plus malade. J'ai des douleurs lancinantes dans l'aine et aux articulations. Je rejette la moitié de mes aliments. Ma bouche et mon nez saignent. Mes yeux me font mal et ma vue est devenue ces derniers jours imprécise. Il faut que je porte des lunettes. Je deviens chauve également, mais je ne pense pas qu'il faille absolument attribuer ce fait à la pallidine.

Je suppose que je suis devenu plus intelligent. Et pourtant je ne me sens pas tellement plus malin. Je me sens tour à tour apathique et nerveux, maniaque et déprimé ; j'ai tantôt chaud et tantôt froid. Je me sens horriblement mal. Mais dans le bureau du Dr Busk (qu'elle n'occupe plus), j'ai accompli quelques performances remarquables sur différents tests psychométriques.

4.

Le Dr Busk ne travaille plus à Camp Archimède. Du moins on ne l'y voit plus. Elle a en fait disparu depuis le soir de la mort de Mordecai. J'ai demandé à Haast des explications sur sa disparition mais il ne consent à s'expliquer que tautologiquement : Elle est partie parce qu'elle est partie.

5.

Tous les prisonniers dont j'ai parlé jusqu'ici sont morts. Le dernier à mourir fut Barry Meade, qui a traîné pendant presque dix mois. Il n'a jamais perdu son sens de l'humour et il se tordait de rire en lisant un livre dans lequel étaient citées les dernières paroles d'hommes célèbres. Peu de temps après sa mort, j'ai écrit le premier de ces trois articles qui ont tant alarmé Haast et l'ont conduit dernièrement à insister de manière si ferme pour que je m'en tienne aux faits.

— Qu'est-ce qu'un fait ? lui ai-je demandé.

— Un fait, c'est ce qui se produit. C'était comme cela que vous écriviez autrefois — sur les gens d'ici et sur ce que vous pensiez d'eux.

— Je ne pense pas à eux, pourtant. Pas à ces gens. Pas quand je peux l'éviter.

— Bon sang, Sacchetti, vous savez ce que je veux. Écrivez quelque chose que je puisse comprendre. Pas ce... ce... c'est absolument antireligieux, ce que vous avez pondu. Je ne suis pas

dévote mais là, vous allez trop loin. C'est antireligieux et je n'en comprends pas un mot. Recommencez à tenir un journal sensé et intelligent, sinon je me laverai les mains en ce qui vous concerne. Je m'en laverai les mains, vous comprenez ?

— Skilliman veut qu'on me renvoie ?

— Il veut que vous *disparaissiez*. En tant qu'influence disruptive. Vous ne pouvez nier que vous avez une influence disruptive.

— À quoi vous sert mon journal ? Pourquoi me gardez-vous ici ? Skilliman ne veut pas de moi. Ses petits enfants ne veulent pas se laisser disrupter par moi. Tout ce que je demande, c'est un pichet de vin, une miche de pain et un livre.

Je n'aurais jamais dû dire cela, car c'est ce qui procura à Haast le levier dont il avait besoin pour me déplacer. En dépit de toute ma cérébralité, je suis toujours le même rat dans la même boîte, appuyant toujours sur le même levier.

7.

Haast a changé. Depuis la nuit du grand fiasco, il s'est adouci. Cet air puéril si caractéristique des cadres exécutifs américains d'un certain âge a quitté son visage, ne laissant qu'un varech de stoïcisme. Son pas est plus lourd. Il néglige ses vêtements. Il passe de longues heures assis à son bureau à fixer le vide. Que voit-il ? Sans aucun doute, la certitude de sa propre mort à laquelle il n'a jamais cru jusqu'ici.

8.

Ce dernier *fait*, je le dois aux gardes. Ils me regardent maintenant comme un homme de la classe supérieure. Ils font des confidences. Assidu n'aime pas le travail que le devoir exige de lui. Il le soupçonne de ne pas être régulier. Comme Hans dans ma pièce, Assidu est un bon catholique.

9.

Auschwitz a été publié. Depuis que je l'ai terminé, je l'ai jugé tour à tour sans valeur et même mauvais, puis aussi excellent que cela me paraissait l'être dans le feu de sa composition. C'est dans cet esprit que j'ai demandé à Haast la permission de l'envoyer à Youngerman à *Dial-Tone*. Il a jeté au panier la moitié du numéro au

moment où il allait être mis sous presse afin de pouvoir publier ce texte. Très gentille lettre de lui me donnant des nouvelles d'Andréa et d'autres. Ils s'étaient imaginé les pires choses à mon sujet, car Springfield avait retourné sans explication tout le courrier qui m'était adressé. Au téléphone, on leur avait simplement dit : « Mr Sacchetti n'est plus avec nous. »

D'autres écrits plus courts ont été publiés également mais non mes divagations les plus récentes, en raison des jugements d'INCERTITUDE émis par les ordinateurs des S.S.E. Haast n'est pas seul.

10.

Saint Denis est le saint patron des syphilitiques – et de Paris. C'est un fait.

11.

Qu'est-ce qu'un *fait* ? Je le demande sincèrement. Si (10) est un fait, c'est parce que tout le monde s'accorde sur le fait que saint Denis est le saint patron des syphilitiques – fait reconnu par consensus. Les pommes tombent sur le sol, ce qu'on peut démontrer le plus souvent par expérience – c'est un fait par démonstration. Mais je crois que ce ne sont pas des faits de ce genre que Haast désire de moi. Si quelque chose se trouve être un fait par consensus, il est peu important que je le relate, alors que des faits que l'on peut démontrer et qui sont en même temps des *nouvelles* sont si rares que la découverte d'un seul d'entre eux suffit à justifier les efforts d'une vie entière passée dans sa recherche. (Pas ma vie, cependant.)

Bon, alors, que nous reste-t-il ? La poésie – les faits de l'intérieur – *mes* faits. Et ce sont justement de tels faits que j'ai présentés. De bonne foi. Très sérieusement.

Que voulez-vous, alors ? Des mensonges ? Une demi-poésie faite de demi-vérités ?

12.

Je reçois une note de Haast : « Seulement des réponses simples à des questions simples. H.H. » Alors, s'il vous plaît, posez des questions.

13.

Une note de Haast. Il me demande de parler encore de Skilliman. Comme H.H. le sait sans aucun doute, il n'est aucun sujet que j'évite avec autant de soin.

Les faits, alors. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, peu séduisant, d'une intelligence naturelle considérable. C'est un physicien nucléaire, de cette espèce que les libéraux dans mon genre aimeraient supposer essentiellement germanique. Le type, hélas, est international. Il y a environ cinq ans, Skilliman avait une situation assez importante à l'A.E.C.¹². Son travail le plus remarquable pour le compte de cette organisation fut le développement d'une théorie exposant la manière dont des expériences nucléaires entreprises dans des cavernes de glace aménagées spécialement seraient impossibles à déceler. Ces expériences furent réalisées pendant le « moratoire » nucléaire de cette époque, et détectées par l'U.R.S.S., la Chine, la France, Israël et (ignominie !) l'Argentine. On se rendit compte que les cavernes de Skilliman amplifiaient plutôt qu'elles ne dissimulaient : ce fut cette erreur, laquelle provoqua la désastreuse série récente de tests, qui coûta à Skilliman sa situation.

Il retrouva très vite du travail – dans cette même compagnie dont le département R. & D. est dirigé par Haast. En dépit d'un secret aussi sévère que celui du Vatican, des rumeurs avaient commencé à circuler parmi les grades supérieurs sur la nature exacte des opérations effectuées à Camp Archimède. Skilliman insista pour obtenir un récit exact ; on le lui refusa, il insista de nouveau, etc. En définitive, on décida de le mettre au courant de notre petite atrocité, mais seulement s'il consentait à résider ici lui-même. Lorsqu'il arriva, Meade et moi étions les seuls sujets qui aient survécu à la pallidine. Une fois qu'il eut compris la nature de la drogue et qu'il fut convaincu de son efficacité, il insista pour qu'on la lui injecte également.

14.

Un curieux fait appartenant au domaine de l'histoire, qu'il semble tout à fait opportun de mentionner maintenant.

¹² Atomic Energy Commission, Comité de l'énergie atomique. (N.d.T.)

Un savant du XIX^e siècle, Aurias-Turenne, a exposé une théorie suivant laquelle le chancroïde et la syphilis sont une seule et unique maladie, et que par une technique de « syphilisation », on peut arriver à se protéger, à réduire la période de traitement et à éviter une nouvelle infection et une rechute. On découvrit à la mort d'Aurias-Turenne, en 1878, que son cadavre était couvert de cicatrices aux endroits où il avait employé sa propre méthode de « syphilisation », c'est-à-dire qu'il avait introduit du pus syphilitique dans les plaies ouvertes de son corps.

15.

Ainsi, par l'intermédiaire de Skilliman, l'expérience est-elle entrée dans une seconde phase. Elle commence en fait à accomplir ce que l'on en attendait au début – ces recherches variées dans l'Apocalypse que nous appelons la « recherche pure ».

Il est assisté par douze « marionnettes » (ainsi qu'il les appelle avec un mépris si extraordinaire que même ses victimes doivent l'admirer) – d'anciens étudiants ou assistants qui ont volontairement accepté la pallidine. Nous désirons tous tellement connaître les plus hauts sommets du génie – nous qui nous arrêtons juste de ce côté du Jourdain. Je suis heureux d'avoir été délivré de la tentation. Je me demande si j'aurais succombé.

Au sommet d'une montagne qui surplombe les contrées infinies des royaumes de l'or – je peux entendre même maintenant la voix du tentateur.

« Tout ceci peut être à toi. »

Poésie. Point final.

16.

Un autre fait alors, un fait d'un cru très rare. Pour essayer de découvrir s'il n'y avait qu'une seule et unique maladie vénérienne (la blennorragie était alors confondue avec la syphilis), Benjamin Bell, un chercheur d'Edimbourg, inocula ce mal à ses étudiants.

C'était un homme plus prudent, mais moins sympathique, qu'Aurias-Turenne.

17.

Une note de H.H. : « Que vient faire ici Aurias-Tuteen (*sic*) ! » Il demande aussi la signification de l'expression « s'arrêter d'un côté du fleuve Jourdain ».

Ce que vient faire ici Aurias-Turenne, et par extension mon anecdote sur le Dr Bell ? C'est qu'il semble être motivé par ce même désir faustien d'acquérir le savoir à n'importe quel prix – ce qui semble être également la motivation de notre Dr Skilliman à Camp Archimède. Faust était prêt à renoncer à tout droit au paradis ; notre Dr Skilliman, n'ayant que peu d'espoir d'y entrer, est prêt à perdre un bien encore plus capital – sa vie sur terre. Tout ceci simplement dans le but de comprendre un état pathologique : dans le cas de A. T., la syphilis ; dans celui de Skilliman, le génie.

Quant à la signification de la locution – je vous renvoie au Deutéronome (chapitre 34) et à Josué (chapitre 1).

18.

Sur le caractère de Skilliman.

Il est jaloux de la célébrité. Il ne peut parler de certaines personnes qu'il a connues dans la vie publique sans nous montrer très clairement que leurs exploits et leur talent lui déplaisent. Les lauréats du prix Nobel le rendent furieux. Il peut à peine supporter de lire une monographie savante de son propre domaine sachant que c'est quelqu'un d'autre que lui qui l'a conçue. Plus il se trouve obligé d'admirer ce qui a de la valeur, plus il grince des dents (secrètement). Maintenant que le produit commence à faire son effet sur lui (il y a environ six semaines maintenant qu'il se l'est fait inoculer), on peut sentir croître son exaltation. Sa joie est celle d'un alpiniste qui dépasse les marques laissées par d'autres au point culminant de leur ascension. On peut presque l'imaginer pointant les noms : « Voici Van Allen ! » Ou : « Maintenant, j'ai dépassé Heisenberg. »

19.

Le charisme de Skilliman.

Nous sommes à l'époque du travail en équipe, qu'on le veuille ou non. Dans une génération d'ici, Skilliman insiste là-dessus, la cybernétisation aura assez avancé pour que le génie solitaire revienne à la mode – à condition qu'il obtienne des fonds

suffisamment importants afin de pouvoir se procurer les bataillons d'ordinateurs autoprogrammeurs dont il aura besoin.

Skilliman déteste les autres gens mais, comme il en a besoin, il a appris à s'en servir – tout comme autrefois moi-même j'ai appris, avec réticence, à conduire une voiture. J'ai en quelque sorte le sentiment qu'il a appris ses « techniques interpersonnelles » dans un manuel de psychologie, que lorsqu'il commence hystériquement à houssiller l'un de ses subordonnés, il se dit : « Maintenant, un petit renforcement négatif. » Et de la même manière, lorsqu'il offre des louanges, il pense à des carottes. La meilleure carotte qu'il a à sa disposition est simplement l'occasion de discuter avec lui. Pour le simple spectacle de la dévastation, il est incomparable.

Mais sa principale force réside dans une clairvoyance infaillible à l'égard des faiblesses des autres. S'il manœuvre si bien ses douze marionnettes, c'est qu'il a pris soin de choisir des hommes qui souhaitent être dirigés. Comme le savent tous les dictateurs, ce genre d'hommes ne fait jamais défaut.

20.

Il semble que j'ai eu une influence plus grande sur H.H. que je ne l'aurais cru possible. Son dernier mémo ressemble à une note de refus venant d'une revue : « Le portrait que vous tracez de Skilliman n'est pas assez *concret*. À quoi ressemble-t-il ? Comment parle-t-il ? Quelle sorte de *personne* est-il ? »

Si je ne savais pas le contraire, je pourrais le soupçonner d'avoir pris de la pallidine.

21.

De quoi a-t-il l'air ?

D'un homme destiné par la nature à être mince, mais qui est gros bien malgré lui. Ses membres étant peu développés, on pourrait le comparer avec justesse à une araignée – le ventre gonflé et les membres réduits. Il devient chauve, et pratique cette méthode vaniteuse et inefficace qui consiste à ramener des mèches de cheveux clairsemés depuis les tempes jusqu'au-dessus du crâne. Des verres épais agrandissent ses yeux bleus tachetés. Il a des oreilles aux lobes rudimentaires que je me retrouve fréquemment en train de fixer, en partie parce que je sais que cela l'irrite. Il donne

l'impression d'une certaine immatérialité, comme si sa chair n'était que du beurre et pouvait être coupée en tranches sans que cela atteigne le Skilliman métallique qui se trouverait à l'intérieur. Il dégage une très mauvaise odeur corporelle. (Ce même beurre devenu rance.) Une mauvaise toux de fumeur. Il a un bouton unique et permanent au-dessous du menton qu'il baptise « grain de beauté »¹³.

22.

Comment parle-t-il ?

Avec un léger accent nasillard résiduel : le Texas soumis à l'influence de la Californie. Cet accent nasillard s'accentue lorsqu'il parle avec moi. Je pense que je représente pour lui la Grande Société Établie de l'Est – cette cabale libérale nuisible qui a autrefois rejeté ses demandes de bourses à Harvard et à Swarthmore.

Mais votre question exacte est bien *Que dit-il* ? N'est-ce pas ? Voici comment je classerais ses conversations :

A. Remarques exprimant l'intérêt pour ses propres recherches ou pour celles des autres. (Par exemple : « Nous devons nous débarrasser des vieilles notions pointillistes de bombardement, de "bombes" discrètes, individuelles. Nous devons plutôt faire porter nos efforts vers une notion plus générale de *bombage*, une sorte d'aura. Je vois cela comme une sorte de lever de soleil. »)

B. Remarques exprimant le mépris de la beauté, accompagnées par la reconnaissance assez candide d'un désir de la détruire où qu'on puisse la trouver. (Le meilleur exemple de ceci est la citation du jeune chef nazi Hans Yost, qu'il a fait graver sur une plaque de pin et suspendre au-dessus de son bureau : « Dès que j'entends le mot culture, je dégage le cran de sûreté de mon pistolet. »)

C. Remarques exprimant le mépris qu'il éprouve envers ses collègues et ses relations. J'ai cité plus haut le jugement de Skilliman sur Haast. (Derrière le dos de ses « marionnettes » les plus loyales, il fait de l'ironie mordante – et il le fait devant elles si

¹³ Jeu de mots intraduisible entre mole, grain de beauté et M O L E., Molecular Orbiting Low-level Explorer, engin atomique fantaisiste de la littérature américaine d'anticipation. (N.d.T.)

elles s'écartent de leur ligne de conduite. Un jour, Schipansky, un jeune programmeur, exténué après un échec, dit : « J'ai essayé, j'ai vraiment essayé. » Skilliman répondit : « Et pourtant ça n'aurait pas marché, hein ? » Plaisanterie assez innocente, excepté que dans le cas de Schipansky ce n'est probablement que trop vrai. Vraiment, si Skilliman a un défaut tragique, c'est que comme Sade il ne peut résister au désir de blesser.)

D. Remarques exprimant le mépris de soi et une haine de la chair, la sienne ou celle des autres, indifféremment. (Par exemple : une remarque qu'il a faite sur l'effet de la pallidine sur le « mécanisme Rube Goldberg du soma ». Un meilleur exemple : son goût pour la métaphore scatologique. Il a un jour fait se tordre de rire toute la salle à manger en prétendant avoir confondu manger et déféquer¹⁴⁾.)

E. Remarques et notions qui sont le fruit d'un esprit violent et très cultivé. Malgré mes efforts pour essayer de l'expliquer, je ne puis retourner *tout* ce qu'il dit contre lui. (En toute objectivité, un dernier exemple. Il essayait d'analyser la fascination toute spéciale qu'exercent les lacs, les réservoirs et toutes les grandes cavités qui contiennent de l'eau. Il fit observer que c'est seulement en eux que la nature nous offre le plan euclidien qui s'étend sans limites apparentes. Cela représente cette soumission finale à la loi de la pesanteur qui s'exerce en permanence sur nos tissus cellulaires. Puis il en vint à dire que la plus belle réussite de l'architecture consiste à partir simplement de la notion du plan euclidien et à le faire tenir sur son bord. Si un mur est un phénomène tellement impressionnant, c'est parce qu'il s'agit d'une étendue d'eau... posée sur son chant.)

23.

Quelle sorte de personne il est ?

Là, je le crains, il faudrait que vous me laissiez quitter complètement le domaine des faits. En réalité, la plupart des choses que j'ai écrites sur Skilliman ne se rapportent pas tellement au domaine des faits, mais plutôt à celui du jugement – qui n'est pas

¹⁴ En anglais, eating et shining, proches phonétiquement l'un de l'autre. (N.d.T.)

très impartial. Je déteste cet homme comme j'en ai peu détesté dans ma vie. Je crois que je pourrais dire que je le hais si ce n'était à la fois un sentiment peu chrétien et impoli.

Je dirai simplement que c'est un être mauvais et en resterai là.

24.

Haast réplique : « Je n'accepte pas ça. » Que voudriez-vous alors, H.H. ? J'ai déjà gâché trop de mots en *décrivant* simplement cet enfant de putain, plus que je n'en ai dépensé pour toute autre personne qui figure dans ce journal. Si vous voulez que je rende compte de nos rencontres, il faudra demander à Skilliman de me permettre de passer un peu plus de temps à ses côtés. Il me déteste autant que je le déteste. Sauf lorsque nous dînons ensemble dans la salle à manger (où hélas la qualité des repas s'est tristement dégradée), nous nous rencontrons rarement et nous parlons encore moins.

Voudriez-vous que j'invente des détails sur Skilliman ? Avez-vous tellement abandonné votre foi dans les faits pour demander cela ? Est-ce une histoire que vous voulez ?

25.

Une note de H.H. : « Cela fera l'affaire. » Il est cynique.
Bon, très bien – une histoire :

SKILLIMAN
OU
L'Explosion Démographique
un conte de Louie Sacchetti

Bien que le bébé donnât des coups de pied, il réussit à introduire ses deux petites jambes dans les orifices appropriés du siège en grosse toile. Il se souvint alors d'un problème particulièrement difficile de cheville à introduire dans une encoche, qu'on pose toujours aux chimpanzés qui passent un test d'intelligence.

— Il y a trop de ces foutus machins, grommela Skilliman.

Mina, qui s'installait à droite de la banquette, l'aida à attacher Baby Bill, leur quatrième enfant, avec les bretelles. Les bretelles se

croisaient sur le bavoir et se fixaient sous le siège de la voiture, hors de la portée de l'enfant.

- Trop de quoi ? demanda-t-elle, sans curiosité.
- D'enfants, dit-il. Il y a trop de ces foutus enfants.
- Bien sûr, répondit-elle. Mais c'est en Chine, n'est-ce pas ?

Il sourit avec approbation à sa femme enceinte. Depuis le début, Skilliman avait été particulièrement attiré par elle en raison de l'incompréhension totale qu'elle manifestait envers tout ce qu'il lui disait. Ce n'était pas le fait qu'elle fût ignorante, bien qu'elle l'ait été d'une manière admirable. C'était plutôt son refus d'avoir conscience de tout ce qui ne contribuait pas directement au confort bovin du moment immédiat. Il l'appelait son Io.

Un jour, espérait-il, elle serait comme sa mère à Dachau – de qui tout ce qui était spécifiquement humain, l'intelligence, la charité, la beauté, la volonté, s'était retiré comme si quelqu'un avait enlevé un bouchon quelque part : la non-morte Frau Kirschmayer.

— Ferme la portière, dit-il.

Elle ferma la portière.

La Mercury rouge sortit du garage et un petit dispositif inventé par Skilliman fit fonctionner le mécanisme qui fermait la porte. Il l'appelait sa petite invention Mina.

Lorsqu'ils s'engagèrent sur l'autoroute, elle tendit automatiquement la main vers le bouton de la radio.

Il lui saisit le poignet (aux os solides).

— Je ne veux pas la radio, dit-il.

La main alourdie par la bague ostentatoire de zircon se déroba.

— J'allais justement allumer la radio, expliqua-t-elle doucement.

— Tu es un robot, répliqua-t-il, et il se pencha vers elle pour embrasser sa douce joue.

Elle sourit. Après quatre ans en Amérique, son anglais était encore si rudimentaire qu'elle ne comprenait pas des mots tels que « robot ».

— J'ai une théorie, dit-il. Ma théorie est que ces pénuries ne sont pas dues entièrement à la guerre, comme voudrait le faire croire le gouvernement. Bien qu'évidemment, la guerre aggrave les choses.

— Aggrave, répéta-t-elle en écho d'un air rêveur.

Il brancha le pilote automatique et la voiture accéléra. Elle s'engagea dans la troisième voie fort encombrée.

— Non, ces pénuries sont simplement le résultat inévitable de l'explosion démographique.

— Ne sois pas à nouveau sinistre, Jimmy.

— Les gens pensaient, vois-tu, que le niveau s'abaisserait, que la courbe prendrait la forme d'un S.

— Les gens ? dit Mina d'un air triste. Quelles gens ?

— Riesman, par exemple. Mais ces gens avaient tort. La courbe ne fait que s'élever. Exponentiellement.

— Oh, dit-elle.

Elle commençait à avoir la vague impression qu'il était en train de la critiquer.

— Quatre cent vingt millions, dit-il. Quatre cent soixante-dix millions. Six cent quatre-vingt-dix millions. Un virgule neuf milliards. Deux milliards et demi. Cinq milliards. Et bientôt dix milliards. La courbe jaillit hors du graphique comme une fusée Ranger.

Son travail de bureau, pensa-t-elle. J'aimerais qu'il n'apporte pas son travail à la maison.

— C'est une putain d'hyperbole.

— Jimmy, s'il te plaît.

— Je m'excuse.

— C'est à cause de Baby Bill. Je pense qu'il ne devrait pas entendre son propre père parler comme ça. D'ailleurs, chéri, tu ne devrais pas t'inquiéter à ce point. J'ai entendu à la télévision que la question de la pénurie d'eau serait réglée au printemps prochain.

— Et celle du poisson ? Et celle de l'acier ?

— Ce n'est pas *notre* problème, non ?

— Tu trouves toujours les mots qu'il faut pour me réconforter, dit-il.

Il se pencha par-dessus Baby Bill et l'embrassa à nouveau. Baby Bill se mit à pleurer.

— Tu ne peux pas le faire taire ? demanda-t-il un moment plus tard.

Mina se mit à roucouler à l'intention de son fils (les trois autres enfants avaient été des filles : Mina, Tina et Despina) et essaya de caresser ses bras minces. À la fin, découragée, elle le força à avaler une pilule tranquillisante jaune (pour enfants jusqu'à l'âge de deux ans).

— C'est simplement Malthus, reprit-il. Toi et moi, nous augmentons à une vitesse géométrique, tandis que nos ressources ne progressent qu'arithmétiquement. La technologie fait ce qu'elle peut, mais l'animal humain peut faire plus.

— Parles-tu encore de ces bébés en Chine ? demanda-t-elle.

— Mais *tu* écoutais ! dit-il, surpris.

— Tu sais, tout ce qu'il leur faut, c'est le contrôle des naissances, comme nous l'avons ici. Ils ont appris à se servir des pilules. Et les homosexuels – on va rendre l'homosexualité légale ! J'ai entendu cela pendant le journal télévisé. Tu te rends compte ?

— Il y a vingt ans, cela aurait été une bonne idée, répondit-il. Mais maintenant, d'après le grand ordinateur de l'Institut de Technologie du Massachusetts, *rien* ne peut permettre de niveler cette courbe. Elle atteindra vingt milliards en 2003. Et c'est ici qu'intervient ma théorie.

Mina soupira.

— Dis-moi ta théorie.

— Eh bien, il y a deux exigences que toute solution doit remplir. La solution doit être proportionnelle au problème – à ces dix milliards d'êtres qui sont en vie actuellement. Et il faut qu'elle prenne effet partout en même temps. Ce n'est plus le moment de se livrer à des programmes expérimentaux. Comme ces dix mille femmes que l'on a stérilisées en Autriche. Cela ne sert absolument à rien.

— Une des filles qui étaient en classe avec moi a été stérilisée – tu le savais ? Ilse Strauss. Elle a dit que cela ne faisait pas mal du tout – et elle a du plaisir... tu comprends... tout comme avant. La seule chose, c'est que... tu comprends... elle ne saigne plus.

— Est-ce que tu veux connaître ma solution ?

— Je croyais que tu me l'avais expliquée.

— L'idée m'en est venue un jour au début des années soixante, lorsque j'entendis une sirène de la Défense Civile.

— Qu'est-ce qu'une sirène de la Défense Civile ? demanda-t-elle.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu de sirène en Allemagne ! s'exclama-t-il.

— Oh si, répondit-elle. Lorsque j'étais petite, tout le temps. Jimmy, je croyais que tu avais dit que nous nous arrêterions d'abord chez Mohamed, le marchand de glaces.

— Tu désires cette glace à ce point ?

— La nourriture de l'hôpital est tellement mauvaise. C'est ma dernière chance.

— Oh, très bien, dit-il.

Il fit oblier la voiture vers les voies à vitesse modérée, débrancha le pilote automatique, reprit les commandes et sortit par le boulevard Passaic. La boutique de Mohamed, « Glaces de Qualité », était reléguée dans une rue latérale, au sommet d'une petite colline escarpée. Skilliman se souvenait avoir vu cette boutique depuis son enfance. C'était l'une des rares choses qui n'avaient pas changé depuis trente ans – quoique parfois, lors des périodes de pénurie, la qualité des glaces baissât.

— On prend le bébé ? demanda-t-elle.

— Il est heureux là où il est, répondit Skilliman.

— Nous ne resterons pas longtemps, dit-elle.

Elle gémit en sortant de la voiture et porta une main à son ventre proéminent.

— Il bouge de nouveau, murmura-t-elle.

— Ça ne sera plus long, maintenant, dit-il. Ferme ta portière, Mina.

Mina ferma la portière de droite, il regarda le frein à main puis Baby Bill qui fixait placidement l'imitation de volant en matière plastique orange qui était adaptée à son siège.

— Au revoir, parasite, murmura Skilliman à son fils.

Alors qu'il franchissait la porte vitrée, le serveur qui se tenait derrière le comptoir cria :

— Votre voiture, monsieur, votre voiture !

Il agitait frénétiquement un torchon en direction de la Mercury qui s'était mise à rouler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Skilliman, prétendant ne pas comprendre.

— Votre Mercury ! cria le serveur.

La Mercury rouge roulait de plus en plus vite le long de la petite rue latérale. Elle atteignit le boulevard Passaic rempli de circulation. Une Dodge en heurta l'avant et commença à en escalader le capot. Une Corvair qui suivait la Dodge dériva vers la gauche et heurta l'arrière de la Mercury qui, sous le choc, se déforma en accordéon.

Skilliman, qui était devant la boutique, dit à sa femme :

— C'est plus ou moins ce que j'essayais d'expliquer.

Elle demanda :

— Quoi ?

— Lorsque je parlais d'une solution.

Fin

Et toujours on revient, sans pouvoir y échapper, à ce fait unique, celui de la mort. Oh... si le temps n'était pas un élément aussi liquide ! Alors l'esprit pourrait s'en saisir et lutter avec lui pour le rendre immobile. Alors l'ange devrait se révéler dans son aspect éternel.

Mais alors, au milieu de ces moments faustiens, la douleur s'empare de moi et mon seul souhait est que le temps s'accélère. Et c'est ainsi que cela se passe, avec des élans ici et là, de bas en haut, du chaud au froid, puis vient le contrecoup.

Combien de jours et d'heures se sont-ils écoulés depuis que j'ai pondu ma petite fable pour Haast, je n'en ai aucune idée. Je suis toujours à l'infirmerie où je griffonne ceci, encore très malade.

27.

Le moment le plus effroyable fut celui qui suivit la création de *Skilliman*. J'avais un accès de fièvre apparemment bénin, au cours duquel je dus développer ce qui a dû être un aveuglement hysterique.

J'ai toujours supposé que si je devais devenir aveugle, il faudrait que je me suicide. Comment l'esprit se nourrit-il, si ce n'est de lumière ? La musique n'est tout au plus qu'une sorte de potage esthétique. Je ne suis ni Milton ni Joyce. Comme Youngerman l'a un jour écrit :

*L'œil est plus fort que l'oreille ;
L'œil peut voir, tandis que la stupide oreille*

Peut seulement entendre.

Ce à quoi je pourrais ardemment ajouter :

Si l'on est aveugle,

*on peut trouver
Quelque usage pour l'oreille :
L'esprit humain
Peut faire des choses étranges, mes amis.*

Je suis trop malade pour penser ou faire quoi que ce soit. Il me semble que je sens la pression de toutes mes pensées contre les sutures de mon cerveau endolori. La trépanation est peut-être la solution !

28.

Il y a vraiment un tas imposant de notes de Haast sur la table de chevet. Excusez-moi, Haast, si je ne les regarde pas encore.

Je passe mon temps à fixer un verre d'eau, la fibre du lin de mes draps, en souhaitant voir la lumière du soleil.

Ah, la sensualité de la convalescence !

29.

Haast a eu de nombreuses objections à formuler contre « Skilliman, ou l'Explosion Démographique ». La principale est que c'est diffamatoire. H.H. a la mentalité d'un véritable éditeur. Que mon récit s'articule sur quelques vérités (Skilliman *a bien* épousé une étudiante allemande prénommée Mina, dont la mère *vit bien* à Dachau ; ils *ont bien* cinq enfants), ne fait qu'aggraver ma faute à ses yeux.

(« Aggraver », dit Haast en écho dans un rêve.)

Souviens-toi, mon cher geôlier, c'est toi qui as réclamé cette histoire : que ma seule intention était d'amplifier ma thèse selon laquelle Skilliman est un être mauvais. En fait, le pire que j'aie jamais connu. Il cherche le Graal d'Armageddon. Il est si insensible à l'amour qu'il pourrait sombrer jusqu'aux contrées les plus reculées de l'enfer de Dante – sous le Phlegethon, sous le bois des suicidés, au-delà de l'anneau des sorciers, jusqu'au cœur même d'Anterona.

30.

Une visite de Haast. Il est troublé d'une manière que je ne puis comprendre. Il s'arrête souvent au milieu d'une platitude pour fixer

le silence soudain comme si par son intermédiaire tout s'était métamorphosé en cristal en un instant.

Que lui est-il arrivé ? Sentiment de culpabilité ? Non, de telles notions dépassent encore H.H. Il a probablement mal à l'estomac.

(Je me souviens de paroles qu'Eichmann est supposé avoir dites : « Toute ma vie j'ai eu peur mais je ne savais pas de quoi. »)

Je lui ai demandé en plaisantant s'il s'était porté volontaire lui aussi pour la pallidine. Bien qu'il ait tenté de plaisanter en répondant par la négative, j'ai bien vu que cette suggestion l'offensait. Un peu plus tard, il a demandé :

— Pourquoi ? J'ai l'air plus intelligent qu'avant ?

— Un peu, ai-je reconnu. Vous n'aimeriez pas être plus intelligent ?

— Non, a-t-il dit. Absolument pas.

31.

H.H. a expliqué pourquoi Aimée Busk n'est plus à Camp A. Il ne l'a pas renvoyée, c'est elle qui s'est sauvée !

— Je ne comprends pas, se lamentait-il, pour quelle raison elle a fait une chose pareille. Lorsqu'elle a appris qu'elle avait été choisie pour travailler à cette expérience, elle a été ravie. Son traitement devenait le double de ce qu'il avait été et elle n'avait en outre aucun frais à sa charge.

J'essayais de suggérer que les gardiens de prison peuvent souffrir de claustrophobie tout autant que les prisonniers, que les mêmes barreaux les enferment les uns et les autres. Mais Haast n'en était pas persuadé.

— Elle pouvait faire un saut jusqu'à Denver quand elle le voulait. Mais elle ne voulait jamais. Elle *adorait* son travail. Voilà pourquoi c'est absurde.

— Elle doit l'avoir moins aimé que vous ne le supposez.

Haast gémit.

— La sécurité ! Tout ce travail que nous avons fourni pour rendre cet endroit hermétique, et en arriver là ! Dieu seul sait ce qu'elle a l'intention de faire des renseignements qu'elle détient. Elle les vendra aux Chinois ! Vous rendez-vous compte de ce que ces salauds feraient avec une chose comme la pallidine ? Ils n'ont aucun scrupule, vous savez. Rien ne les arrête.

— Bien sûr, vous avez essayé de la retrouver ?

— Nous avons tout essayé. Le F.B.I. La C.I.A. Toutes les polices fédérales ont son signalement. Et les agences de détectives privés dans toutes les villes importantes ont été lancées sur ses traces.

— Vous pourriez montrer sa photo dans les journaux et à la télévision.

Le rire de Haast fut presque hystérique.

— Aucune trace d'elle depuis sa disparition ?

— Rien ! Depuis trois mois et demi – pas le moindre indice. L'inquiétude m'empêche de dormir. Vous vous rendez compte qu'il est dans le pouvoir de cette femme de ruiner le projet tout entier ?

— Eh bien, si elle s'est abstenue d'exercer ce pouvoir pendant trois mois et demi, il y a de fortes chances, semble-t-il, pour qu'elle continue ainsi indéfiniment. C'est une pensée qui a dû beaucoup réconforter, à une certaine époque, un nommé Damoclès.

— Qui ?

— Un Grec.

Il me quitta avec un regard plein de reproche pour lui avoir lancé des Grecs à la figure. À quoi servent les Grecs dans ce monde rempli de soucis ?

Comme ils sont vulnérables, ces gens qui gouvernent le monde des soucis ! Je me souviens du visage de chiot d'Eisenhower quand il avait un certain âge, et de la fragilité de la personne de Johnson.

Quelle étrange humeur est la mienne aujourd'hui. Si je ne m'arrête pas, je plaindrai bientôt le roi Charles ! Et pourquoi pas ?

32.

Les murs vacillent *littéralement*.

Et ma respiration est haletante.

En ces moments, je ne puis dire si c'est mon génie ou si c'est ma maladie qui a pris possession de moi. Inéluctable modalité, de l'im-visible.

33.

Je suis mieux maintenant. Ou devrais-je dire *plus bas* ?

Depuis plusieurs jours, j'ai l'intention de créer un petit Musée des Faits à la manière de Ripley. Pendant mon dernier séjour à

l’infirmerie, j’ai eu soudain un désir ardent de journaux. J’ai rempli un album entier de coupures, duquel j’extrais ces passages pris au hasard.

34.

Croyez-Le ou Non :

Le révérend Auguste Jacks, qui était autrefois à Watts, continue à connaître son extraordinaire succès populaire dans la région de Los Angeles. Les réseaux de télévision nationale refusent encore à Jacks la diffusion de son « Discours à une Conscience Blanche », lequel a catapulté l’ancien pasteur évangéliste vers une soudaine renommée en raison de son caractère « incendiaire ». Leur refus n’a pas empêché la majeure partie de la population d’entendre le discours, soit à la radio, soit sur des chaînes de télévisions locales non affiliées. L’étudiant de seconde année de l’université de Maryland qui a essayé la semaine dernière de mettre le feu à la maison que Jacks possède à Beverly Hills – elle a coûté quatre-vingt-deux mille dollars – a consenti à accepter l’offre d’assistance judiciaire de Jacks après avoir reçu la visite du pasteur noir dans sa cellule de la prison de Los Angeles.

35.

Voici un fait :

Le Trip-Trap, ainsi que d’autres importantes maisons de jeu de Las Vegas, ont annoncé leur décision de supprimer les tables de blackjack et de poker dans leurs établissements, confirmant ainsi les rumeurs qui prétendaient que des gains sans précédent avaient été obtenus à ces tables au détriment de la banque. « Quel que soit le système utilisé, a déclaré William Butler, le propriétaire du Trip-Trap, nos employés n’ont pas réussi à en percer le secret. Il semble que chaque gagnant se soit servi d’une méthode différente. »

Aussi Etrange que Cela Paraisse : Adrienne Leverkühn, la compositeur est-allemande de musique « dure », est revenue à Aspen, Colorado, pour comparaître devant le tribunal et répondre aux accusations portées contre elle par un groupe de personnes qui soutiennent que la « première » de ses *Fugues spatiales*, qui a eu lieu le 30 août de cette année, a été directement responsable de dommages à la fois physiques et mentaux qui leur ont été causés. L’une de ces personnes, Richard Sard, directeur du festival, a

affirmé qu'il avait eu les deux tympans crevés au cours du concert et était devenu complètement sourd.

37.

Contre toute Probabilité :

Will Saunders, un des vice-présidents de la « Northwest Electronics », qui d'après certaines rumeurs n'allait pas tarder à en devenir le président, a démissionné immédiatement après le récent partage des actions de la firme. Il a annoncé son intention de créer sa propre société dont il s'est refusé à révéler la nature précise. Il ne nie pas les spéculations du *Wall Street Journal*, selon lesquelles il serait détenteur d'un brevet qui pourrait devenir la base d'un nouveau procédé d'holographie cinématique.

38.

Ce Monde Etrange :

L'assassin (ou les assassins) d'Alma et de Clea Vaizey est toujours recherché. La police de Minneapolis n'a pas encore divulgué à la presse toutes les circonstances qui entourent ce crime étrange et révoltant, et l'on craint que les affirmations de l'assassin dans sa « lettre ouverte » aux journaux du pays ne soient que trop vraies ; que ces meurtres semblent avoir été impossibles à accomplir de la manière dont ils ont été accomplis. De nombreux écrivains de romans policiers ont offert leur concours à la police.

39.

Plus étrange que la Fiction :

Avec trois revues de mode qui présentent le *Traje-de-luces* – costumes de lumières – de Jerry Breen, dans des modèles masculins et féminins, sur la couverture de leur numéro d'automne qui décrit les nouvelles tendances, le succès de cette innovation est virtuellement garanti. Le costume de lumières consiste en un filet transparent fait d'éléments miniature phosphorescents qui scintillent en motifs dont les formes ne cessent de varier, plus ou moins brillamment, selon les mouvements et l'humeur de celui qui le porte. Certains gestes d'une nature intime peuvent produire un « black-out » momentané, durant lequel celui ou celle qui porte le costume doit entièrement dépendre de ses propres ressources.

Mr Breen, dans une interview qui va paraître dans *Vogue*, affirme son intention de ne pas abandonner la maison de couture de Cheyenne, Wyoming, où il est actuellement modéliste de vêtements style western, au profit de I. W. Lyle, qui fabrique le *Traje-de-luces*.

40.

Improbable mais Vrai :

S.M.U. a continué sa saison triomphale en écrasant la Géorgie par soixante-dix-neuf à quatorze. L'arrière Anthony Strether a été porté en triomphe depuis le stadium jusqu'à la ville par une foule en délire. Dans cette quatrième partie de la saison, les analystes ont détecté sept nouvelles variations dans le jeu de l'équipe de Strether, portant ainsi le nombre des variantes de jeu possibles à trente et une. Au cours du dernier quart de la partie, le coach Olding a envoyé ses joueurs de réserve sur le terrain afin de frotter de sel les blessures graves des joueurs de la Géorgie.

41.

Le Croiriez-Vous :

Un maçon a été renvoyé de son travail à la demande des membres du conseil d'administration de l'université de Tulane. Il avait gravé cette épitaphe dans le marbre à l'entrée de la nouvelle bibliothèque :

THE PEN IS MIGHTIER THAN THE SWORD¹⁵

Les membres du conseil d'administration soutiennent que le maçon a délibérément réduit l'espace séparant le deuxième et le troisième mot.

42.

On me fait passer des tests. Camp A. a enfin trouvé un remplaçant pour Busk qui s'est enfui – Robert (« Bobby ») Fredgren, un psychologue industriel dans le style joyeux Californien. Comme un panier de baies du mois d'août, Bobby semble formé de soleil. Bronzé, rayonnant, d'une jeunesse immaculée, il est ce que Haast s'imagine être lui-même dans ses

¹⁵ La plume est plus forte que l'épée ». Jeu de mots intraduisible articulé sur pen is, « pénis » : « Le pénis est plus fort que l'épée ». (N.d.T.)

rêves. Ce sera un plaisir d'observer la disparition de ce bronzage dans nos corridors stygiens.

Mais ce n'est pas sa beauté seule que j'abhorre. C'est plutôt (et bien plus) ses manières, qui sont à mi-chemin entre celles d'un disc-jockey et celles d'un dentiste. Comme un disc-jockey, il est tout sourires et bavardages, bandes après bandes de chansons agitées pour combattre l'anxiété, de ciels bleus et de gâteaux de soleil ; comme un dentiste, il soutiendra, même si l'on crie, que cela ne fait pas vraiment mal. Sa malhonnêteté peut résister aux assauts les plus vigoureux ; c'est presque héroïque. Cet échange de paroles, par exemple, qui date d'hier :

Bobby : Maintenant, lorsque je dirai commencez, tournez la page et commencez à travailler sur les problèmes. Commencez.

Moi : J'ai mal à la tête.

Bobby : Louie, vous ne coopérez pas. Je sais que vous pouvez magnifiquement réussir ce test si vous vous appliquez.

Moi : Mais mon cerveau me fait *mal*. Je suis malade, espèce de salaud. Je n'ai pas à résoudre ces foutus tests lorsque je suis malade. C'est la *règle*.

Bobby : Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit hier, Louie – sur les pensées dépressives ?

Moi : Vous avez dit que je n'étais malade que dans la mesure où je pensais l'être.

Bobby : Bon, je préfère ça ! Maintenant, lorsque je dirai commencez, tournez la page et commencez à travailler sur les problèmes. O. K. ? (Avec un grand sourire vide de marque de dentifrice :) Commencez.

Moi : Allez vous faire enc...

Bobby : (Ne cessant de fixer son chronomètre.) Essayons de nouveau. D'accord ? Commencez.

43.

Bobby habite Santa Monica et a deux enfants – un garçon et une fille. Il s'occupe activement d'affaires locales et occupe le poste de trésorier dans la section du Parti Démocrate de sa ville. Politiquement, il se considère comme « plutôt libéral qu'autre chose ». Il fait quelques réserves sur la guerre actuelle ; il pense que nous devrions accepter l'offre russe de négocier afin de mettre fin à

nos attaques bactériologiques, du moins dans les « soi-disant pays neutres ». Mais il pense que les objecteurs de conscience « vont trop loin ».

Il a une bonne denture.

C'est le prototype même de Sonnlich dans ma pièce. Parfois, j'ai le sentiment troublant que j'ai créé ce monstre mielleux *par mes écrits*.

44.

Bobby, en jeune cadre supérieur modèle qu'il est, et qui (par conséquent) croit au travail d'équipe, a inventé des tests pour ses cobayes, tests qui doivent être réalisés en tandem. Aujourd'hui, j'ai fait ma première expérience de cette chaîne intellectuelle. J'avoue que j'ai été ravi, sans arrière-pensée, en voyant Bobby hors de lui, exalté par le plaisir de croire qu'il était le meneur de jeu d'une émission de jeux télévisés. Lorsque l'un de nous répondait à une question particulièrement abstruse, il disait, ravi : « C'est sensationnel, Louie ! C'est absolument *sensationnel* ! N'est-ce pas sensationnel, public ? »

Le pauvre Schipansky, avec qui j'ai les menottes durant ces séances, n'aime pas du tout nos jeux. « Qu'est-ce qu'il s'imagine que je suis ? se plaint-il auprès de moi. Une sorte de singe savant ? »

Les autres « marionnettes » ont surnommé Schipansky « Cheeta ». Il a le malheur de ressembler de manière regrettable à un chimpanzé.

Une autre série de tests avec Schipansky. Je me suis rendu compte la nuit dernière en écrivant (44) que je tenais beaucoup à ce que ce « jeu » continue. Pourquoi ? Et pourquoi, alors que mon esprit est tellement plus éveillé à d'autres moments (je fais des plans pour la construction d'un véritable Musée des Faits dans le théâtre abandonné de George ; j'écris quelques poèmes intéressants en allemand ; j'élabore des arguments baroques contre Lévi-Strauss), pourquoi demeuré-je ici une heure entière chaque jour à perdre mon temps à ce jeu obligatoire ?

La réponse est simple ; je me sens seul. Cette heure de récréation est la seule durant laquelle je puis parler avec les autres.

46.

Aujourd’hui, entre deux rounds, j’ai demandé à Schipansky ce qu’il faisait avec Skilliman. Il a répondu dans un jargon technologique qui, pensait-il sans doute, me noierait complètement. Je lui ai renvoyé la balle et bientôt Schipansky s’est mis à déborder de confidences.

Il en est ressorti que Skilliman faisait maintenant porter ses efforts sur la création éventuelle d’une sorte de bombe géologique – quelque chose du genre de ce qui s’est passé accidentellement au Mohole, mais à une bien plus grande échelle. Il veut faire naître de la terre de nouvelles chaînes de montagnes. Le besoin faustien va toujours vers les hauteurs vertigineuses.

Après quelques moments de calme passés à ramasser les brins de ces edelweiss, j’ai effleuré très légèrement le sujet des éventuelles implications morales de telles recherches. Est-ce que chaque étudiant diplômé a le droit effectif d’être initié aux mystères du cataclysme ? Schipansky en est presque devenu catatonique.

En m’efforçant de réparer mon erreur, j’ai essayé de faire participer Bobby à la conversation, en lui rappelant ses idées qu’il m’avait confiées antérieurement sur la guerre bactériologique. Est-ce qu’une guerre géologique ne serait pas, suggérai-je, pire qu’irresponsable ? Bobby n’avait pas de réponse – cela n’entrant pas dans le domaine de son savoir. De toute manière, à Camp A. nous ne nous occupons que de recherche pure. C’est la Moralité qui a quelque chose à voir avec les applications du savoir et non le savoir lui-même. Et un peu plus de pommade de ce genre. Mais Schipansky ne donnait aucun signe de dégel. J’avais pressé le mauvais bouton, sans aucun doute possible.

C’était la fin des expériences pour la journée. Lorsque Schipansky fut sorti du bureau, Bobby se permit de devenir aussi vindicatif qu’il le pouvait, avec sa nature généreuse.

— C’était vraiment atroce de faire cela, dit-il irrité. Vous avez complètement *déprimé* ce pauvre garçon.

— Non, pas du tout.

— Mais si.

— Oh, consolez-vous, dis-je en lui tapotant le dos. Vous regardez toujours le mauvais côté des choses.

— Je sais, dit-il d’un air sombre. J’essaie de ne pas le faire mais parfois je ne peux m’en empêcher.

47.

Schipansky est venu à ma table servie pour le déjeuner.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Un tel effacement ! Comme si, dans le cas où j'y aurais vu un inconvénient, il aurait eu l'intention d'appuyer sur le bouton qui annule son existence trop audacieuse.

— Pas du tout, Schipansky. J'apprécie la compagnie, ces jours-ci. Vous, les nouveaux, n'avez pas du tout l'instinct grégaire du dernier troupeau d'agneaux.

Ce qui était plus que de la simple courtoisie. Je suis souvent seul aux repas. Aujourd'hui, il y avait trois autres « marionnettes » à côté de Schipansky, qui déjeunaient dans la salle à manger, mais ils restaient entre eux, marmonnant des chiffres entre deux bouchées de leurs pizzas toutes simples.

— Vous ne devez éprouver pour moi que du mépris, dit S. en trempant d'un air malheureux une cuillère dans sa soupe d'épinards froide. Vous devez penser que je ne suis pas intelligent.

— Après ces tests que nous avons passés ensemble ? C'est peu probable.

— Oh, les tests ! J'ai toujours réussi les tests, ce n'est pas ce que je voulais dire. Mais à l'université, les étudiants qui ont choisi votre branche, les étudiants en lettres... Ils pensent que si quelqu'un étudie une science, il n'a pas d'...

Il repoussa son assiette avec l'extrémité de sa cuillère.

— D'àme ?

Il hocha la tête, en fixant sa soupe.

— Mais ce n'est pas vrai. Nous avons des sentiments comme tout le monde. Seulement, nous ne les manifestons peut-être pas aussi ouvertement. C'est facile dans votre cas de parler de la conscience et des choses de ce genre... Personne ne vous offrira jamais vingt-cinq dollars par an lorsque vous aurez votre diplôme.

— En fait, je connais un tas d'anciens camarades de classe, alors poètes ou peintres en puissance, qui gagnent le double dans la publicité ou à la télévision. Il existe une forme de prostitution pour chacun à notre époque. Si on ne peut être rien d'autre, on peut toujours devenir leader syndicaliste.

— Hmm. Qu'est-ce que vous mangez ? demanda-t-il en montrant mon assiette du doigt.

— Truite braisée au pupillin.

Il fit signe à un serveur en uniforme noir.

— Je prendrai cela également.

— J'aurais cru que c'était vraiment l'argent qui vous attirait, dis-je en lui versant du chablis.

— Je ne crois pas. Non, je pense que ce n'était pas en réalité l'argent.

— Quelle était votre partie forte en classe, Schipansky ? La physique biologique, non ? Avez-vous à un certain moment aimé cette matière pour elle-même ?

Il avala la moitié du verre de vin.

— Plus que tout, oui ! Je l'aime plus que tout au monde. Je ne comprends franchement pas pourquoi *tout le monde* ne ressent pas la même chose que moi. C'est quelquefois si intense que je... je ne peux pas...

— Je ressens la même chose, mais pour la poésie. Pour tout le domaine des arts, mais plus particulièrement pour la poésie.

— Et les gens ?

— Les gens viennent après.

— Même votre femme ?

— Même moi, s'il le faut. Et vous comprenez maintenant comment j'ai eu le cran de vous attaquer sur la moralité, puisque j'ai, nous avons, de tels sentiments.

— Oui.

— Parce que je parle seulement de ce sentiment. L'éthique se rapporte à ce que l'on fait en pratique. La tentation et l'action sont deux choses différentes.

— Est-ce que l'art est un péché, alors ? Ou la science ?

— Tout amour excessif, moins important que l'amour de Dieu lui-même, est un péché. L'enfer de Dante est rempli de ceux qui ont aimé les choses agréables juste un peu trop.

Schipansky rougit.

— Excusez-moi de dire cela, Mr Sacchetti, mais je ne crois pas en Dieu.

— Moi non plus. Mais j'y ai cru pendant longtemps, aussi faut-il que vous m'excusiez lorsqu'il s'infiltra dans mes métaphores.

Schipansky gloussa. Ses yeux quittèrent la table en papillotant et son regard rencontra le mien un instant ; il revint ensuite se fixer sur la truite que le serveur venait d'apporter. C'était suffisant pour me faire comprendre qu'il avait saisi.

J'avais vraiment manqué ma carrière en ne devenant pas jésuite. Mis à part la réussite d'une séduction, il n'est aucun jeu aussi absorbant que celui de convertir.

Plus tard

J'ai dû passer la majeure partie du jour dans le noir à écouter de la musique. Mes yeux... Comme je *déplore* ma chair inconstante.

48.

Il est venu spontanément dans ma chambre obscure aujourd'hui pour me raconter l'histoire de sa vie. Il donnait l'impression de faire cela pour la toute première fois. Personne auparavant, je suppose, n'avait manifesté le moindre intérêt en la matière. Et en fait c'est un récit sans joie – trop exactement semblable à l'existence monochrome que l'on extrapolerait pour lui sur la seule base d'un regard jeté aux cravates dans son placard.

Enfant de parents divorcés, S. eut une jeunesse pleine de ruptures. Il fréquenta rarement la même école deux années consécutives. Bien qu'indiscutablement brillant, il avait la malchance extraordinaire d'être toujours le *second* de sa classe. « J'étais, dit-il, le salutatorien¹⁶ par excellence. » Il fut pris alors d'un esprit de compétition obsessionnel, peinant pour arriver à ce que ses rivaux obtenaient sans effort. Pour un tel être, l'amitié est impossible ; elle impliquerait un *cessez-le-feu*. S. se rend compte qu'il a sacrifié sa jeunesse à de fausses idoles ; maintenant que sa jeunesse est gâchée, il leur sacrifie sa vie.

Il a vingt-quatre ans mais il a cet air de perpétuel adolescent si commun aux bûcheurs en sciences : un corps dégingandé, un visage livide, de l'acné, des cheveux juste assez longs pour qu'on les qualifie de coupés en brosse, trop courts pour rester plats. Des yeux comme des œufs pochés donnant une impression de mélancolie

¹⁶ Aux U.S.A., bachelier qui prononce le discours de clôture à la fin des études. Il s'agit généralement de l'élève sortant deuxième de la promotion.(N.d.T.)

sans inspirer la sympathie, peut-être à cause des lunettes style McNamara. Une manie un peu affectée de pincer les lèvres avant de parler. Ce n'est pas surprenant qu'il déteste la beauté physique, comme Savonarole. La force, la beauté, la santé et même la symétrie l'offensent. Lorsque les autres « marionnettes » regardent les sports à la télévision, Schipansky quitte la pièce. Des êtres comme Fredgren, qui ne sont rien qu'Apparences Séduisantes, peuvent éveiller chez S. de tels accès de mépris et d'envie qu'il risque immédiatement la catatonie, qui est sa réaction première à toute passion.

(Cela me rappelle la description pleine de rancœur que j'avais faite moi-même de Fredgren. Je commence à me demander si je dessine les traits de Schipansky ou les miens. Il ressemble de plus en plus à une image cauchemardesque de moi, à ce Louie Sacchetti que Mordecai, au temps lointain où nous étions en classe ensemble, qualifiait de « Cerveau de Donovan ».)

N'y a-t-il pas de trait qui compense ? Son humour, peut-être. Mais non, car bien que j'aie souvent ri de ce qu'il dit, il sert tellement de tête de Turc à ses propres plaisanteries – parfois grossièrement, parfois par une subtile inférence – que son esprit devient vite aussi attristant que ses silences. Il y a une sorte de narcissisme malsain dans cette persistante dénigration de soi. Ou vaudrait-il mieux dire onanisme ?

Le pathétique chez de telles gens, c'est que leur principale attraction (irrésistible pour certains) réside en ce qu'ils sont vraiment *tout à fait* détestables. Ce sont les lèvres de ces lépreux que les saints doivent apprendre à baiser.

49.

Arrêtez la presse ! J'ai découvert un trait qui compense !

Il a avoué aujourd'hui, comme s'il avait honte de l'admettre : « J'aime la musique. » Il s'était arrangé pour raconter toute l'histoire de sa vie sans dévoiler le fait que ses loisirs sont consacrés à cet enthousiasme digne d'être signalé. Dans les limites de ses goûts (Messiaen, Boulez, Stockhausen et autres), S. est compétent et a du discernement bien que (c'est caractéristique) son entière expérience de leurs œuvres ne vienne que d'enregistrements qu'il a écoutés. Il n'est jamais allé à un véritable concert ou à un opéra !

Schipansky n'est pas l'un de ces animaux sociaux, ah non, pas lui ! Et pourtant, lorsque j'ai avoué très mal connaître *Et expecto resurrectionem mortuorum*, il a fait preuve d'un zèle de missionnaire pour me traîner dans la bibliothèque et me le faire écouter.

Et quelle merveilleuse nouvelle expérience pour les oreilles que cette musique ! Après *Et expecto*, j'ai entendu *Couleurs de la cité céleste*, puis *Sept haïkaïs*. Où ai-je été de toute ma vie ? (À Bayreuth, tiens !) Messiaen a la même importance en musique que Joyce en littérature. Je ne dirai qu'un mot : épatait !

(Est-ce moi qui ai écrit : « La musique n'est, au mieux, qu'une sorte de potage esthétique » ? Messiaen est un repas de jour de fête.)

Et pendant ce temps le travail de conversion continue. S. a mentionné que Malraux avait commandé *Et expecto* pour commémorer les morts des deux guerres mondiales, et l'intégrité de ce morceau est telle qu'il est gênant de discuter la musique sans toucher à ce qu'elle commémore. Comme la plupart de ses contemporains, l'attitude de S. vis-à-vis de l'histoire est celle d'une impatience irritée. Les énormes absurdités de l'histoire n'ont aucun pouvoir d'exemple. Mais il est difficile, tout particulièrement avec l'or de la pallidine dans ses veines, de continuer à se refuser à admettre les faits.

50.

Une note de Haast, disant qu'il voudrait me voir. Lorsque je suis arrivé à l'heure fixée, il était occupé. Il n'y avait rien qui présentât de l'intérêt dans l'antichambre, sinon un livre de Valéry que je me suis mis à feuilleter. Je suis tombé presque immédiatement sur le passage suivant qui était souligné d'un trait épais :

Transporté par son ambition d'être unique, guidé par son ardeur pour l'omnipotence, l'homme d'un esprit très développé est allé au-delà de toutes créations, de toutes œuvres et même de ses propres desseins ambitieux ; alors qu'en même temps il a abandonné toute tendresse à son propre égard et toute préférence pour ses propres souhaits. En un instant, il immole son individualité... Son orgueil a

conduit son esprit à cet état et voici que l'orgueil est perdu... (L'esprit)... se sent sans ressources et nu, réduit à la pauvreté suprême d'être une force sans objet... Il (le génie) existe sans instinct, presque sans image ; et il n'a plus de but. Il ne ressemble à rien.

À côté de ce passage, quelqu'un a gribouillé dans la marge : « Le génie suprême a enfin cessé d'être humain. »

Lorsque Haast put me recevoir, je lui demandai s'il savait qui avait pu laisser ce livre dans l'antichambre, soupçonnant Skilliman. Il l'ignorait mais me suggéra de vérifier à la bibliothèque. Je l'ai fait. La dernière personne qui a emprunté ce livre était Mordecai. J'ai reconnu plus tard son écriture.

Pauvre Mordecai ! Qu'est-ce qui est plus horrible – ou plus humain – que cette terreur de ne plus se sentir appartenir à aucune espèce ?

La souffrance... la souffrance inexprimable de ce qui se passe ici.

51.

Haast n'avait pas de but plus urgent en demandant à me voir que celui de passer quelques minutes à parler avec moi. Il semble lui aussi connaître la solitude. Eichmann se sentait probablement très « seul » dans le Bureau de l'Émigration Juive. En écoutant son bavardage imprécis, je me suis demandé si Haast vivrait assez longtemps pour être jugé de ses crimes. J'essayai de l'imaginer à l'intérieur de l'horrible cage de verre d'Eichmann.

Busk est toujours perdue dans la nature. Tant mieux pour elle.

52.

Schipansky raconte une anecdote significative sur Skilliman, qui remonte à il y a six ans, quand il suivait un cours d'été sous sa direction à l'Institut de Technologie du Massachusetts, sous les auspices de la N.S.A.

Ce cours était une étude de technologie nucléaire et, dans une conférence, Skilliman fit une démonstration du procédé désigné dans ce domaine par l'expression « chatouiller la queue du dragon ». Il mit ensemble deux éléments radioactifs qui à un certain point, encore jamais obtenu, atteindraient la masse critique. S. me

disait le plaisir évident que prenait Skilliman à faire ce travail très délicat. À un moment de la démonstration, Skilliman, comme par distraction, laissa les deux blocs se rapprocher l'un de l'autre. Le compteur de Geiger devint hystérique et les élèves se précipitèrent vers les portes, mais les gardes assurant la sécurité ne permirent à personne de sortir. Skilliman annonça qu'ils avaient tous reçu une dose fatale de rayons radioactifs. Deux des étudiants s'effondrèrent sur-le-champ. Ce n'était qu'une plaisanterie : les blocs n'étaient pas radioactifs et le compteur de Geiger avait été truqué.

Cette délicieuse farce avait été arrangée en collaboration avec les psychologues des S.S.E., qui voulaient étudier les réactions des étudiants en face de situations de panique authentiques. Ce qui me renforce dans ma thèse selon laquelle la psychologie est devenue l'Inquisition de notre époque.

C'était grâce à cette plaisanterie que Schipansky avait commencé à travailler sous les ordres de Skilliman. Il passa avec succès le test des S.S.E. en ne manifestant aucun signe de panique, de détresse, de peur ou d'anxiété, ne montrant qu'une simple curiosité bénigne à l'égard de l'« expérience ». Seul un cadavre aurait pu manifester une indifférence plus enracinée.

Rendez-vous avec l'Homme-Araignée-au-Gros-Bedon, au cours duquel, je le crains, j'ai été battu.

Schipansky, qui était venu me rendre visite dans ma chambre, m'avait demandé (la curiosité ayant finalement pris le dessus) pour quelle raison j'avais poussé le don-quichottisme jusqu'à insister pour qu'on m'emprisonne comme objecteur de conscience, alors que j'aurais facilement pu (de par mon âge, mon poids, le fait que j'étais marié) éviter, sans me faire remarquer, le service militaire. Je n'ai jamais rencontré une personne qui n'aborde pas le sujet, lorsque l'occasion s'en présente (c'est là un ennui mineur de la sainteté – on devient tout à fait sans le vouloir l'accusateur et la mauvaise conscience de tous ceux qu'on rencontre).

Skilliman entra, escorté par Œil-de-Pierre et Assidu.

— J'espère que je vous dérange, dit-il d'un ton plaisant.

— Pas du tout, répondis-je. Faites comme chez vous.

Schipansky se leva.

— Je suis désolé. Je ne savais pas que vous aviez besoin de...

— Asseyez-vous, Cheeta, dit Skilliman d'un ton préemptoire. Je ne suis pas venu pour vous enlever, mais pour bavarder avec vous et avec votre nouvel ami. Un symposium. Mr Haast, notre meneur de jeu, a suggéré que je devrais m'occuper un peu plus de ce type, et qu'on devrait lui donner l'occasion d'exercer ses talents spéciaux d'observateur. Je crains de l'avoir négligé, de *ne pas* avoir assez reconnu les qualités de Mr Sacchetti. Car – ainsi que vous, Cheeta, me l'avez fait comprendre –, il est loin d'être inoffensif.

Je haussai les épaules.

— Des louanges venant de César...

Schipansky, encore indécis, se tortillait sur son siège.

— Bien, dans ce cas, vous n'aurez pas besoin de moi...

— Aussi curieux que cela puisse paraître, si. Asseyez-vous.

Schipansky s'assit. Les deux gardes se placèrent symétriquement de chaque côté de la pièce. Skilliman prit un siège en face de moi, l'âme contestée se trouvant ainsi placée entre nous.

— Vous disiez ?

54.

Tandis que je retrace la scène, le monde qui m'entoure, ce monde de machine à écrire, de table encombrée, de mur de palimpseste, rétrécit et s'enfle en cadence, tantôt limité à une coquille de noix, tantôt infini. J'ai mal aux yeux ; mes tripes et mon cerveau deviennent nauséeux comme si, farcis de mauvaise nourriture, ils se retenaient de vomir.

Stoïque, mais pas assez pour ne pas pleurnicher un peu, pas assez pour ne pas réclamer un peu de sympathie.

Vas-y, Sacchetti, continue !

(Skilliman était malade aujourd'hui, lui aussi. Ses mains qui ont d'habitude si peu d'éloquence étaient secouées par la fièvre. Le « grain de beauté » sous son menton est devenu violet, et lorsqu'il tousse il dégage des odeurs sulfureuses comme celles d'un pet ou d'une mayonnaise qui a tourné. Il prend un plaisir pervers à ces symboles de déchéance, comme s'ils marquaient des points dans le procès qu'il intente contre la trahison de son propre corps.)

Son monologue :

— Allons, allons – moralisez pour nous, Sacchetti. Cette réticence ne vous ressemble pas. Dites-nous pourquoi il est bon d'être bon.

Conduisez-nous par un paradoxe à la vertu ou au paradis. Non ? Un sourire n'est pas une réponse. Je n'en veux pas. Je n'accepterai pas les sourires, la vertu, les paradoxes, ni même le paradis. Au diable tout cela. Mais j'accepte l'enfer. Car au moins il est possible d'y croire. L'enfer, c'est ce célèbre trou sanguinolent qui se trouve au cœur de toute chose. Vous me regardez de travers mais c'est ainsi, mon ami, ce n'est que trop visible. Pour employer d'autres termes : l'enfer est la seconde loi de la thermodynamique. C'est cet équilibre gelé, éternel, qui donne à la calamité une vie si longue. Une confusion universelle, toutes choses déroulées et nulle part où aller. Et l'enfer est plus que cela. L'enfer est quelque chose que nous pouvons créer. C'est finalement cela qui fascine.

» Vous me trouvez irrévérencieux, Sacchetti. Vous retroussiez votre lèvre mais vous ne répondez pas. Vous savez qu'il vaut mieux ne pas essayer : car si vous vouliez être honnête, vous vous retrouveriez de mon côté. Vous la repoussez, mais elle vous fixe droit dans les yeux – la prochaine victoire de Louie II.

» Oh oui, j'ai lu votre journal. J'en ai feuilleté quelques pages il y a tout juste une heure. Autrement, d'où me viendrait cette éloquence cliquetante ? Il y a des passages que vous devriez donner à lire à Cheeta – afin qu'il essaie d'améliorer sa lamentable personnalité. Face à face, je doute que vous le méprisiez autant. Ce sont les lèvres de lépreux tels que vous, mon garçon, que des saints comme Louie doivent apprendre à baisser. Seigneur, ces métaphores freudiennes !

» Mais nous sommes *tous* humains, n'est-ce pas ?

Même Dieu est humain (comme l'ont découvert les théologiens avec beaucoup de peine). Parlez-nous de Dieu, Sacchetti, de ce Dieu auquel vous déclarez ne plus croire. Parlez-nous des *valeurs*, et dites-nous pourquoi nous devrions en acheter certaines. Cheeta et moi, nous sommes très déficients en matière de *valeurs*. J'ai tendance à les trouver, tout comme les canons de l'architecture, comme les lois de l'économie, tout à fait arbitraires. C'est là mon problème en ce domaine des valeurs. Arbitraires ou, ce qui est pire, servant à leurs propres fins. J'entends par là que si j'aime manger, cela n'est pas une raison pour éléver le beurre de cacahuètes à la hauteur de l'immortel et éternel Panthéon. Vous riez du beurre de cacahuètes, mais je vous connais, Sacchetti, vous avez l'eau à la

bouche au son d'autres cloches. Pâté de foie gras, truite braisée, truffes. Vous préférez les valeurs françaises mais, lorsque cela se trouve dans vos boyaux, c'est le même chyme.

» Parlez-moi, Sacchetti. Montrez-moi quelques valeurs durables. Ne reste-t-il aucun lustre autour du trône de votre Dieu évanoui ? Et le pouvoir ? La connaissance ? L'amour ? Il y a sûrement *un* membre de la vieille trinité qui vaut la peine qu'on en parle ?

» J'avoue que le pouvoir est un peu problématique, un peu neuf pour nous autres moralistes. Comme Dieu dans Son aspect le plus paternel ou comme une bombe, le pouvoir a tendance à être impitoyable. Le pouvoir a besoin d'être qualifié – et, en quelque sorte, entouré – par d'autres valeurs. Lesquelles ? Louie, pourquoi gardez-vous le silence ?

» La connaissance – oui, et la connaissance ? Ah, je vois, vous préférez passer également cela sous silence. On en a un peu pardessus la tête de cette pomme, n'est-ce pas ?

» Donc tout se réduit à l'Amour, à ce besoin d'être le beurre de cacahuètes de *quelqu'un d'autre*. Combien l'ego désire passionnément faire éclater ses étroites limites et s'étendre en une mince pâte sur tous ! Vous remarquerez que je fais des généralités. Il est toujours plus sage, lorsqu'on parle de l'Amour, d'éviter les cas particuliers, car ils semblent toujours servir à leurs propres fins. Il y a par exemple l'amour que l'on éprouve à l'égard de sa mère – le paradigme de l'amour humain, mais on ne peut y penser sans sentir ses lèvres chercher le mamelon. Puis il y a l'amour que l'on éprouve pour sa femme, mais celui-là non plus ne peut échapper à l'aspersion pavlovienne de « Récompense ! » Bien que cette récompense ne soit plus du beurre de cacahuètes. Il y a des amours plus diffuses que celles-ci, mais même les plus exaltées, les plus altruistes, semblent avoir leurs racines dans notre nature trop humaine. Considérez les transports de Thérèse, derrière les murs du couvent, lorsque l'Époux divin est descendu sur elle. Oh, si seulement Freud n'avait jamais écrit, comme nous serions tous plus heureux ! Dites quelque chose pour défendre l'Amour – dites quelque chose, Sacchetti. Avant qu'il soit trop tard.

» Les valeurs ! Voilà vos valeurs ! Il n'en est pas une qui n'existe pour permettre à nos pieds de rester stables sur le manège de la vie, pour que les rouages restent enclenchés afin d'opérer ces

révolutions quotidiennes qui leur sont si chères – le canal alimentaire, le monde tournoyant de jours et de nuits, le circuit fermé qui va du poulet à l'oeuf, de l'oeuf au poulet, du poulet à l'oeuf. *N'aimeriez-vous pas, franchement, parfois en sortir ?*

56.

Son monologue, suite :

« C'est tout aussi bien que Dieu soit enfin mort. C'était un tel poseur. Des savants ont déclaré trouver étrange que les sympathies de Milton soient allées à l'esprit malin et non à Dieu, mais il n'y a rien de remarquable en cela. Même l'Évangéliste dérobe plus souvent ses feux à l'enfer qu'au paradis. Il y prête certainement plus d'attention. C'est tellement plus intéressant, pour ne pas dire pertinent. L'enfer est plus près des faits que nous ne l'imaginons.

» Allons plus loin dans notre honnêteté. L'enfer n'est pas simplement préférable au ciel – c'est la seule notion *claire* d'une vie future – d'un but qui vaille la peine que les efforts tendent vers lui – que l'imagination humaine ait été capable de découvrir. Les Égyptiens, les Grecs, les Romains ont créé notre civilisation, l'ont peuplée de leurs dieux et ont créé, dans leur sagesse chthonienne, un tremplin céleste. Quelques Juifs hérétiques ont hérité de cette civilisation, ont changé les dieux en démons et ont baptisé enfer le paradis. Oh, ils ont essayé de prétendre qu'il y avait un *nouveau* paradis quelque part dans le grenier, mais c'était une duperie très peu convaincante. Maintenant que nous avons découvert les marches qui mènent au grenier, maintenant que nous pouvons bourdonner là où nous voulons dans ce vide infini et désert, le jeu est terminé, absolument, pour ce paradis-là. Je doute que le Vatican survive au siècle – bien qu'il ne faille jamais sous-estimer le pouvoir de l'ignorance. Oh, non pas l'ignorance du Vatican, bien sûr ! Ils ont toujours su voir d'où venait le vent.

» En voilà assez du paradis, assez de Dieu. Ils n'existent ni l'un ni l'autre. Ce dont *nous* voulons entendre parler maintenant, c'est de l'enfer et des démons. Pas de la Puissance, de la Connaissance et de l'Amour, mais de l'Impuissance, de l'Ignorance et de la Haine – les trois visages de Satan. Ma candeur vous surprend ? Vous pensez que je me trahis ? Pas du tout. Toutes les valeurs se sont imperceptiblement fondues en leurs opposés. Tout bon adepte de la

philosophie de Hegel le sait bien. La guerre est la paix, l'ignorance est la force, et la liberté est l'esclavage. Ajoutez à cela que l'amour est haine, ainsi que Freud l'a démontré de manière si exhaustive. Quant à la connaissance, c'est le scandale de notre époque que la philosophie ait été amenuisée pour ne devenir qu'une épistémologie sommaire. Ai-je trouvé un mot que vous ne connaissez pas, Louie ? L'agnoiologie est la philosophie de l'ignorance, une philosophie pour les philosophes.

» Quant à l'impuissance – pourquoi ne vous permettrais-je pas, Cheeta, d'en parler ? Ah, regardez-le rougir. Comme il me déteste et comme il est impuissant à exprimer sa haine. Impuissant dans la haine comme dans l'amour. Ne vous agitez pas, Cheeta – c'est, à la racine, notre condition commune. Du moins, à la fin de toutes choses, tout atome est en lui-même froid, immobile, isolé, ne touchant aucune autre particule, ne communiquant aucun mouvement, *kaput*.

» Est-ce vraiment un destin si terrible ? Que vienne le grand jour où l'univers sera un peu plus ordonné, pour employer un euphémisme. Toutes choses rendues homogènes, équidistantes, calmes. Cela me rappelle la mort, et j'aime cela.

» Mais *il y a* une valeur que j'ai oublié d'inclure dans ma liste : la Mort. *Il y a* quelque chose pour nous aider à sortir de ce quotidien usé et lassant. *Il y a* une vie future à laquelle il n'est pas difficile de croire.

» C'est la valeur que je vous offre, Cheeta, et à vous aussi, Sacchetti, si vous avez le cran de l'accepter. La Mort ! Non seulement votre propre mort individuelle et peut-être sans signification, mais une mort qui ait des dimensions universelles. Oh, peut-être pas la mort par le feu à la fin des temps – ce serait trop demander – mais une mort qui ferait avancer cette cause de manière presque perceptible.

» Une fin, Sacchetti, pour cette race humaine merdeuse tout entière. Qu'en dites-vous, mon garçon – vous en voulez ?

» Peut-être ma proposition est-elle trop soudaine ? Vous n'aviez pas envisagé l'achat de toute une série d'encyclopédies, c'est cela ? Bon, laissez le temps passer, laissez cela mûrir. Je peux revenir dans une semaine, lorsque vous en aurez parlé avec votre femme.

» Mais laissez-moi vous dire, pour terminer, que quiconque possède un seul grain de connaissance de soi sait qu'il ne souhaite rien d'autre que d'en sortir. De bien en sortir. Comme le dit éloquemment Freud, nous souhaitons être morts.

» Ou pour vous citer, vous : « Ô marionnette du mal, détruis. Détruis tout, et détruis-nous. »

» Ce qui est passionnant, voyez-vous, c'est que tout cela soit possible. Il est possible de construire des armes d'une puissance absolument divine. Nous pouvons désagréger ce petit monde comme nous faisions exploser autrefois des tomates avec des pétards. Il nous suffit de construire les armes et de les donner à nos chers gouvernements. On peut compter sur eux pour continuer la fête.

» Dites que vous nous aiderez. Dites que vous nous accorderez au moins votre soutien *moral*.

» Quoi – toujours muet ? Vous n'êtes pas un interlocuteur marrant, Sacchetti, pas du tout. Je me demande ce qui vous a amusé en lui, Cheeta. Maintenant, si vous êtes prêt, je crois qu'il y a *du travail à faire*.

57.

Ils ont quitté la pièce ensemble, suivis par les gardes, mais Skilliman n'a pu s'empêcher de revenir pour décocher cette dernière flèche du Parthe :

— Ne soyez pas abattu, Louie. Il fallait que j'extraie tout ce qu'il y a de meilleur en vous. Parce que, voyez-vous, j'ai l'univers de mon côté.

Schipansky n'était pas là pour s'affoler et je me permis de riposter :

— C'est justement ce que je trouve si vulgaire.

Il parut penaud car il était venu s'assurer de mon silence. Soudain, il n'était plus du tout Satan, mais simplement un administrateur fatigué, d'un certain âge, en train de devenir chauve, et qui n'était vraiment pas de première classe.

58.

Qu'il est commode, après tout, de plaindre nos ennemis. Cela nous épargne l'effort plus grand de la haine.

L'effort... C'est un trop grand effort que de dire « Cela fait mal ».

59.

Je n'en suis pas encore revenu. Je me reproche maintenant mon inefficacité au moment de la confrontation. Le silence, bien qu'il ait toujours très bien servi Dieu, n'était pas, après tout, *mon* bouclier et ma cuirasse. Cela fait mal.

Mais qu'aurais-je pu répondre ? Skilliman a osé dire que ce que nous redoutons tous doit être ainsi, et même le Christ, finalement, n'a pas trouvé de meilleur argument devant son Tentateur que *Éloigne-toi*.

Ah, Sacchetti, tu en reviens toujours à cela. À l'*Imitation du Christ*.

60.

Je suis bas, bas.

Les eaux de la maladie s'amoncellent près de la digue. Il n'y a plus de sacs de sable. Du toit de ma maison, j'observe les rues vides qui attendent le déluge.

(Sauve-moi, ô Dieu ; car les eaux sont entrées dans mon âme. Je sombre dans une boue profonde dans laquelle je ne puis plus tenir debout. Je suis arrivé dans des eaux profondes où le flot me submerge.)

Je fixe une fois de plus dans l'*infirmerie* un verre d'eau. Maintenant, je prends continuellement des cachets pour me soulager.

Personne ne me rend visite.

61.

Encore plus bas.

Je ne puis lire plus d'une heure sans que les caractères ne se mettent à m'arracher les yeux. Haast est venu (peut-être parce que je me suis plaint de ma solitude) et je lui ai demandé si l'on pouvait charger quelqu'un de me faire la lecture. Il a dit qu'il y réfléchirait.

62.

Milton, tu devrais vivre à cette époque. Ou mieux, tes trois filles. Le pauvre Assidu ne peut lire la poésie, ne connaît pas de langues

étrangères et rechigne devant les mots d'une certaine longueur. En définitive, je lui ai donné à me lire Wittgenstein. Il y a une sorte de musique dans le contraste entre la manière perplexe et réticente dont il le récite et les syllabes sibyllines.

Mon exemplaire vient des étagères de Mordecai et est annoté de sa main. La moitié du temps, je ne comprends pas les commentaires.

63.

Suis-je mieux, ou plus mal ? Je sais à peine par quels 196 signes l'évaluer. Je suis de nouveau sur pied bien qu'encore drogué. Assidu, sous ma direction, travaille à élaborer le Musée des Faits d'après mes plans.

L'équipement nécessaire au magnum opus se trouvait encore dans le théâtre abandonné. Haast l'a fait déménager pour le placer dans une autre pièce, mais il a insisté pour qu'on le manie avec une délicatesse scrupuleuse. Les superstitions nous influencent, même mortes.

64.

Un Additif :

Le Révérend Auguste Jacks a dû remettre sa visite à la Maison-Blanche en raison d'une maladie assez sérieuse dont on n'a pas spécifié la nature.

65.

Une Acquisition récente :

Lee Harwood, le célèbre poète anglo-américain, a commencé à publier des compositions écrites dans un langage de son invention. Des linguistes qui ont examiné ces « néologismes » établissent le bien-fondé des prétentions de Harwood qui soutient que sa langue ne dérive pas, en essence, d'une autre langue orale ou écrite. Harwood entreprend d'établir une communauté utopique à proximité de Tucson, Arizona, où l'on pourra parler sa langue et « développer tout autour une culture appropriée ». Déjà trois cents souscripteurs appartenant à douze États ont adhéré au projet.

66.

J'ai envoyé des invitations. L'ouverture du musée est fixée à 11 heures demain matin. Les invitations étaient surérogatoires car Haast m'a déjà promis que tout le monde serait là.

67.

Le musée s'est ouvert et refermé. Les faits étaient suffisamment évidents et mon but était atteint.

Le premier à faire la somme de tous les éléments fut Skilliman. Il eut une quinte de toux devant les photos de l'assassinat des Vaizey, que le ou les assassins avaient complaisamment fournies aux journaux. Lorsqu'il eut repris son souffle, il se tourna vers moi avec colère.

— Depuis combien de temps êtes-vous au courant de ceci, Sacchetti ?

— Il ne s'agit pas de documents administratifs, docteur. Tout sort des journaux.

Je m'étais bien sûr assuré par l'intermédiaire de Schipansky que Skilliman ne lisait pas les journaux.

Maintenant, la lumière se faisait jour pour la plupart des « marionnettes ». Ils se rassemblèrent autour de nous en parlant à voix basse. Haast, confronté à l'écriture sur le mur et incapable de comprendre, cherchait autour de lui un interprète.

Skilliman parut se contrôler en essayant de se montrer courtois.

— À quelle date remonte la première de ces coupures de journaux, s'il m'est permis de le demander ?

— Adrienne Leverkiihn a vu jouer pour la première fois ses *Fugues spatiales* le 30 août. Cependant, son cas est l'un des plus problématiques. Je l'ai quand même exposé parce que Aspen est tout proche et parce qu'elle est certainement une lesbienne.

— Bien sûr, dit-il en se mettant de nouveau en colère. Quel idiot je suis !

— Vous aussi ? demandai-je cordialement.

Ce qu'il ne prit pas du tout à la légère. S'il avait été en termes même légèrement familiers avec son corps, je suis sûr qu'il m'aurait frappé pour avoir dit cela.

— De quoi parlez-vous tous les deux ? demanda Haast en se frayant un chemin au milieu des « marionnettes ». Qu'est-ce que tout cela ? Pourquoi vous excitez-vous sur une série de coupures de

journaux ? C'a été un meurtre abominable, je le reconnaiss, mais la police va bientôt trouver l'assassin. C'est cela ? Avez-vous découvert qui est l'assassin ?

— L'assassin, c'est vous, H.H. Comme j'ai essayé de l'expliquer durant tous ces mois. L'assassin de George Wagner, celui de Mordecai, celui de Meade, et bientôt – le mien.

— C'est absurde, Louie !

Il se tourna vers Skilliman, en quête d'un secours moral.

— Il est devenu fou. Ils paraissent tous sombrer dans la folie vers la fin.

— En ce cas le monde le rattrapera bientôt, dit Watson, l'une des « marionnettes » les plus audacieuses. Car il me semble tout à fait certain que le foutu monde tout entier – le pays entier en tout cas – a été infecté par votre pallidine !

— Impossible, déclara Haast avec la même assurance sans faille. Tout à fait impossible. Notre sécurité est...

Et soudain le fait atteignit Haast lui-même.

— Elle ?

— Naturellement, dis-je. Aimée Busk. Oui, sans aucun doute – c'est elle.

Il rit nerveusement.

— Pas la vieille Siegfried ? Vous n'allez pas me dire que quelqu'un a eu *son* pucelage ? Ne me faites pas rire.

— Si ce n'est pas son pucelage, dit Skilliman, il semblerait que la ligne Siegfried ait subi un assaut par-derrière.

Le réseau de rides de Haast se resserra pour devenir une sorte de cible qui traduisait son étonnement. Puis, avec la lumière, vint le dégoût.

— Mais qui aurait pu... vous voyez ce que je veux dire ?

Je haussai les épaules.

— N'importe lequel d'entre nous l'aurait pu. Nous avions tous des conversations privées dans son bureau. Je puis vous assurer que ce n'est pas moi. C'est probablement Mordecai. Si vous vous en souvenez, le héros de sa nouvelle ressemblait au bon docteur. On suggère également dans l'histoire que l'Héroïne, Lucrèce, se faisait enculer – bien que, je le reconnaiss, ce soupçon particulier ne se base que sur des pensées venues après coup.

— Quoi, cet enfant de putain ? Je *faisais confiance* à ce salaud au cul noir comme à mon propre fils !

68.

Il fallut du temps avant que Haast se rende compte qu'il s'agissait d'autre chose que d'une simple trahison personnelle. Entre-temps, Skilliman sortit furtivement, avec sa progéniture sous l'aile, pour peser les conséquences. Je suis convaincu que sa première et plus forte réaction fut de se sentir dupé. Il avait tellement désiré donner *lui-même* une fin au monde.

69.

Haast m'a demandé de m'expliquer. Je lui ai remis mes carnets et mes différentes estimations du taux de progrès de l'épidémie.

En prenant pour principe que les aventures de Busk ont commencé immédiatement après son départ du camp (le 22 juin), les premiers fruits de ses semaines ont dû commencer à apparaître à la mi-aout à la fin août. Je me base, pour évaluer le taux du progrès, sur la nouvelle édition du Kinsey, et m'égare donc en direction du conservatisme. Le fait que la promiscuité (et les maladies vénériennes) soient plus répandues chez les homosexuels tend à accélérer le processus, tout particulièrement au début, lorsque la dissémination rapide est cruciale. Les faits de mon musée illustrent une prépondérance de « brèches » dans les milieux où l'homosexualité est plus répandue : les arts, les sports, la mode, la religion, et les crimes sexuels.

Dans deux mois d'ici, vingt-cinq à trente-cinq pour cent de la population adulte ira vers un génie de haute volée. À moins que le gouvernement ne révèle immédiatement tous les faits de l'affaire. Des avertissements moins spécifiques contre le péril vénérien n'auront pas plus d'effet contre la promiscuité que n'en ont eu trente ans de films éducatifs de l'Armée. Moins même, car de nos jours nous croyons plus à la pénicilline qu'aux préservatifs. Mais la pénicilline, c'est triste à dire, n'a aucun effet sur la pallidine.

70.

Je *crois* que Haast comprend tout cela maintenant. Seule une révélation complète du danger peut avoir de l'effet. Déjà, d'après

mes schémas, cinquante pour cent des prostituées professionnelles ont été infectées. L'épidémie va suivre une progression géométrique.

71.

Je retourne à l'infirmerie à intervalles plus réguliers. Mon esprit, pendant ce temps, poursuit son chemin. – De quoi étais-je en train de parler ? Oh, oui... Je m'amuse à essayer de deviner qui a commencé une aventure amoureuse si improbable – et pour quelle raison. Mordecai ? Et était-ce uniquement par dépit personnel, une dernière chance de pouvoir se payer la Grande Chienne Blanche d'Amérique ? Ou bien avait-il l'intuition de la manière dont Busk réagirait ? Sa revanche aurait été dans ce cas plus universelle.

Et la Busk – pourquoi aurait-elle invité ce sale petit spirochète à entrer ? Est-ce qu'une partie de son corps (son cul, par exemple) avait attendu toutes ces années le jour où un gros pénis noir pénétrerait par effraction ? Mordecai était-il l'outil nécessaire, l'intermédiaire entre le mal convoité et son sang ? Il y avait sûrement un élément faustien dans sa soumission. Entrait-il dans son plan à ce moment-là de s'échapper de Camp Archimède avec ses talents de Prométhée ? Pandore n'accepta-t-elle le coffret de l'étranger que pour être en mesure de l'ouvrir dès qu'il serait parti ?

Branchez-vous de nouveau sur notre longueur d'onde la semaine prochaine.

72.

De tout hier, on n'a pu joindre Haast. Nous sommes au matin – et il refuse encore de me parler.

Rien n'indique à la télévision (pas d'agitation à la Maison-Blanche, pas de frémissements à Wall Street, pas de rumeurs populaires) qu'un communiqué officiel se prépare. Le gouvernement ne se rend-il pas compte qu'il *ne peut plus* attendre pour diffuser les nouvelles ? Avec trente pour cent de pertes civiles, une société industrielle ne peut absolument plus garder sa cohésion.

Et ce n'est pas là le plus grave danger, si l'on considère la seule force disruptive d'une intelligence à peine dirigée que l'on laisse soudain libre. *Déjà* les institutions commencent à présenter des failles. Je doute par exemple que notre système universitaire survive

(ou est-ce là un désir de ma part ?). Des religions se dispersent déjà en tous sens (*cf.* Jacks). Le catholicisme devrait pouvoir maintenir en ordre au moins son clergé, grâce au célibat.

Mais ailleurs, ce sont justement les gens essentiels à la stabilité du monde qui sont infectés : ceux des industries de communication, de la banlieue directoriale, de la loi, du gouvernement, de la médecine, de l'Éducation nationale.

Oh, ce sera une débâcle spectaculaire !

73.

Ma lumière s'est épuisée ; la longue attente commence.

Assidu devient revêche dans ce service inhabituel qu'il doit remplir. J'hésite à faire appel à sa bonne volonté pour de nouvelles exigences.

Le braille ?

Mais mes mains tremblent.

Il reste la vision de la mémoire – les promenades dans les collines de Suisse (plus belles vraiment que les montagnes), ce jour passé sur la plage de galets à chercher des coquillages et des agates avec Andrea, son sourire, l'inraisemblable violet des veines sous ses yeux, et toutes ces natures mortes rayonnantes entassées sur les tables du monde quotidien.

74.

Laforgue a écrit : « *Ah, que la vie est quotidienne !* »

Mais c'est en cela, précisément, que réside la beauté.

75.

La mémoire a aussi ses musiques (c'est naturel, après tout, puisqu'elle était la mère des muses), à la fois audibles et silencieuses. Celles que l'on n'entend pas sont les plus douces. Allongé sur mon lit sombre, je murmure :

*De l'Azur déferle la clarté ;
Les reines sont mortes dans leur prime et belle jeunesse ;
Les yeux d'Hélène se sont fermés à la poussière.
J'ai mal, je dois mourir.*

Que Dieu ait pitié de nous !

76.

Je ne l'ai pas dit, n'est-ce pas ? Non, malgré tous ces mots. Même pas en un seul mot : aveugle.

77.

Je tape lentement, mon esprit est toujours ailleurs. Les touches de ma machine ont été encochées afin de me permettre de continuer ce compte rendu. Et, le confesserai-je enfin ? J'ai fini par aimer mon journal. Dans cette solitude qui est la mienne, il est réconfortant d'avoir une sorte de continuité.

78.

Haast ne m'a pas rendu visite et les gardes et les docteurs ne me diront pas si l'on fait quelque chose afin d'éviter une épidémie complète. Assidu me dit que la radio et la télévision sont maintenant interdites dans l'infirmerie. Je suis bien forcé de le croire.

79.

Je ne sais jamais s'il m'observe. Dans l'affirmative, je ne pourrai jamais mener à sa fin ce compte rendu.

Après avoir sympathisé de manière un peu distante et écouté mes doléances d'une oreille complaisante, Assidu est devenu mon bourreau. Tous les jours, il va un peu plus loin dans sa cruauté dans un esprit d'expérimentation (un titrage). Au début, j'ai souvent essayé d'aller dans des endroits publics, la bibliothèque, la salle à manger, etc., mais j'ai bien vu – d'après des insinuations, un rire étouffé, une cuillère qui manquait – que ces scènes avaient agi comme des encouragements. Aujourd'hui, alors que je m'apprêtais à m'asseoir pour prendre ma tasse de thé du matin, Assidu a retiré ma chaise. Il y eut des rires bruyants. Je crois m'être fait mal au dos. Je me suis plaint auprès des médecins mais la peur a fait d'eux des automates. Ils ont pour principe maintenant de ne jamais me parler, sauf pour s'enquérir des symptômes de mon mal.

Lorsque je demande à voir Haast, on me dit qu'il est occupé. Les gardes, voyant que je ne sers plus à l'expérience, règlent leur comportement sur celui de Skilliman qui se gausse ouvertement de

mon impuissance, m'appelle Samson, me tire les cheveux. Sachant que je ne puis garder mes repas, il dit : « Quel genre de merde crois-tu manger, Samson ? Quel genre de merde ont-ils mis dans ton assiette ? »

Assidu doit être sorti de la pièce, du moins il n'est pas là à lire ce que je tape. J'ai passé la plus grande partie de la journée à taper des poèmes en français pour me débarrasser de lui. J'ai rédigé les mêmes doléances en plusieurs langues, mais comme je n'ai pas eu de réponse, je dois en conclure que Haast ne se préoccupe plus de faire traduire ce que j'écris. Ou qu'il ne se soucie plus de ce que je deviens.

C'est étrange – Haast est arrivé à paraître presque un ami.

80.

Schipansky m'a rendu visite aujourd'hui en amenant avec lui deux autres « marionnettes » – Watson et Quire. Bien que rien n'ait été dit sur le sujet, l'implication fut que mon silence avait gagné le débat. (Si on lui donne suffisamment de corde, peut-on compter sur le diable pour qu'il se pende lui-même ?)

Hier et avant-hier, on avait dit à Schipansky que j'étais trop malade pour pouvoir le voir. Il n'a pu franchir la barrière des gardes qu'en s'assurant le concours de Fredgren et en menaçant de se mettre en grève. Skilliman m'avait déclaré « zone interdite ». Fredgren, pour faire entrer Schipansky dans la salle d'hôpital, a dû faire appel à Haast, en passant par dessus Skilliman.

La visite, pour bienvenue qu'elle fût, m'a surtout rappelé mon aliénation croissante. Ils se sont assis près de mon lit, silencieux ou murmurant des banalités, tout comme si j'étais un de leurs parents en train de mourir et à qui on ne peut rien dire, de qui l'on n'attend rien.

81.

Je n'ai pas osé, lorsqu'ils étaient ici, leur demander la date du jour. J'ai perdu la notion du temps. Je ne sais plus combien il m'en reste légitimement. Je ne veux pas le savoir. Mon malheur ayant atteint son summum, j'espère que ce sera plus tôt que plus tard.

82.

Je me sens
un peu
mieux.

Mais pas trop. Schipansky m'a apporté le nouvel enregistrement que Sarch a réalisé de la *Chronochromie* de Messiaen. En l'écoutant, je pouvais sentir les rouages de mon esprit s'enclencher lentement dans les engrenages de la réalité. Schipansky n'a pas dit cinq mots pendant tout le temps qu'il est resté là.

Aveugle, il y a si peu de choses qui permettent d'interpréter les silences.

83.

Schipansky n'est pas mon seul visiteur. Assidu, bien que je l'aie dispensé de me servir, trouve souvent l'occasion de me jouer de petits tours, la plupart du temps pendant les repas. J'ai appris à reconnaître le bruit de ses pas. Schipansky m'assure que Haast a promis de le faire se tenir tranquille, mais comment après tout peut-on se garder de ses propres gardes ?

84.

Il y a souvent, après un accès de souffrance, un moment de fête où l'esprit semble transpercer le voile de l'apparence. Ensuite, lorsque je réintègre le monde réel, je regarde les pépites d'or que j'ai ramenées des régions lointaines et je vois que c'est du roc. Ne demandez pas qui est mystifié ; c'est moi.

Quel chagrin – que l'esprit ne soit, même maintenant, qu'un bac de produits chimiques, son moment de vérité, une fonction de son taux d'oxydation.

85.

Thomas Nashe me hante toujours. J'égrène ses vers comme les grains d'un rosaire.

*Du remède l'effet même doit s'effacer ;
Tout existe pour avoir une fin ;
La peste à son passage se fait prompte et sûre ;
J'ai mal je dois mourir.*

Que Dieu ait pitié de nous !

86.

Schipansky, Watson, Quire et un nouveau converti, Berness, ont passé le jour à me veiller tour à tour. Ceci en défiant les ordres explicites de Skilliman (bien qu'ils le nient). La plupart du temps ils poursuivent leurs propres intérêts, mais parfois ils me lisent quelque chose ou bien nous parlons. Watson m'a demandé si, de mon point de vue tout neuf et plus élevé, dans l'éventualité où une chance nouvelle me serait donnée, je serais néanmoins toujours objecteur de conscience. Je n'ai pu me décider, ce qui signifie sans doute que je le serais. Que de choses faisons-nous uniquement pour sembler logiques.

87.

Schipansky a enfin surmonté sa terreur des confidences. Depuis le soir où Skilliman nous a interrompus, Schipansky est resté engagé dans le même dialogue déséquilibré entre les Forces éloquentes du Mal et les Forces réticentes du Bien.

— Je ne cessais de me dire qu'il me fallait découvrir une *raison*. Mais les raisons viennent toujours par deux – pour et contre, thèse et antithèse, toujours en parfait accord. Finalement c'est une considération parfaitement irrationnelle qui a résolu le problème. J'écoutais Vickers en train de chanter l'air de chasse de *Die Frau ohne Schatten*, et j'ai pensé – oh, si seulement *je* pouvais chanter comme cela ! Je suppose que c'est impossible, bien sûr, si l'on considère mon âge et tout le reste. Mais je le désirais très fort, comme je n'ai jamais rien désiré auparavant. Et cela doit avoir certainement été ce que j'attendais, car ensuite il semblait ne plus y avoir de dilemme.

» Si jamais je sors d'ici et que je ne meure pas, c'est ce que je vais faire, je vais étudier le chant. Et en sachant cela, en ayant pris cette décision, je me sens... vraiment très bien. Mais maintenant que je veux vivre, le malheur est que je ne vivrai pas.

— Qu'avez-vous l'intention de faire pendant le temps qui vous reste à passer ici ? demandai-je.

— J'ai commencé à étudier la médecine. J'ai déjà de bonnes notions de biologie. Ce n'est pas difficile. La plus grande partie de ce

qu'on enseigne dans les facultés de médecine n'est vraiment pas utile.

— Et Watson, Quire et Berness ?

— Le projet a été conçu par Watson à l'origine. Il a la faculté, que je lui envie, de croire que ce qu'il fait à n'importe quel moment est la seule chose logique et morale qui puisse être faite. Skilliman ne pouvait arriver à rien en parlant avec lui et son entêtement nous sert à tous. Aussi, maintenant que nous sommes quatre – cinq si nous pouvons vous compter – c'est plus facile de ne pas se laisser abattre par ce qu'il dit, par les menaces qu'il profère.

— Pensez-vous qu'il y ait une chance quelconque ?

Des minutes de silence. Puis :

— Je suis désolé, Mr Sacchetti. J'ai oublié que vous ne pouvez me voir secouer la tête. Non, très peu de chances. Découvrir un remède est toujours plus ou moins une question d'expériences et d'erreurs. Il faut du temps, de l'argent et un équipement approprié. Surtout du temps.

88.

H.H. me dit que les dirigeants de son infâme société se refusent à admettre l'existence de l'épidémie. Plusieurs médecins qui ont découvert individuellement les spirochètes ont été payés pour se taire ou réduits au silence d'une manière moins sympathique.

Pendant ce temps les gros titres des journaux deviennent de plus en plus bizarres. Une autre vague de meurtres a ensanglanté Dallas et Fort Worth. Il y a eu *trois* pillages de musées en une seule semaine et le Conseil Municipal de Kansas City a désigné Andy Warhol comme Commissaire des Parcs. Vraiment, c'est la fin du monde. Ni par la glace ni par le feu, mais par la force centrifuge.

89.

Une attaque. Ma main gauche est paralysée et je tape ceci avec mon index droit, travail fort pénible.

Et surtout, je contemple l'immensité de mes ténèbres et fais appel, comme Milton, à la Sainte lumière.

90.

Des chants, de Nashe ou de moi, ne me consolent maintenant pas plus que de la musique enregistrée de supermarché. Les pensées les plus élevées, percées de cette crainte, tombent lourdement à terre, brisant les branches des arbres.

Le chasseur vient les chercher. Pas encore, elles ne sont pas tout à fait mortes. Une aile se soulève, retombe, se soulève de nouveau. Pas tout à fait, tout à fait mortes.

91.

La chair se désagrège. Les poumons peinent. L'estomac produit des acides qui ne conviennent pas. Chaque repas donne des nausées et j'ai perdu trente livres. Je préférerais ne pas marcher. Mon cœur bat la chamade. Cela me fait mal quand je parle.

Et pourtant, j'ai *encore* peur des ténèbres, de cette boîte sombre.

92.

Si seulement j'étais un cocon ! Si seulement on pouvait croire aux vieilles métaphores ! Si seulement, en ces derniers jours, je pouvais devenir un peu plus stupide !

93.

Skilliman est allé chercher les gardes, tandis que Quire est en quête de Haast. Il y a eu une sorte de confrontation dont je vais rendre compte brièvement.

Schipansky et ses trois amis sont venus à mon chevet en amenant deux autres « marionnettes ». Avec ceux-là de notre côté, les assistants de Skilliman sont partagés également six à six. La conversation a tourné comme toujours sur la possibilité d'un traitement. Aujourd'hui, nous devons avoir atteint la masse critique car nous sommes enfin sortis de la routine habituelle des spéculations purement médicales. Parmi la douzaine, et même plus, de suggestions inapplicables, il s'en trouvera peut-être une qui tournera dans la serrure ! (Bien que ce soit certainement cette sorte de raisonnement désespéré qui ait fait s'accrocher Milton à son projet alchimique.) Nous avons parlé de recherches sur des procédés mécaniques de duplication et de conservation des ondes encéphaliques ; de yoga et autres méthodes de suspension de l'animation, comme la congélation, jusqu'à ce que l'on ait trouvé un

remède ; et même, Dieu me garde, du voyage dans le temps – et, en tant qu'équivalent, du voyage interstellaire pour un but similaire, aller dans un monde qui serait (dans un sens non relativiste) situé dans le futur. Schipansky a même avancé l'idée qu'un effort global en vue d'arracher une réponse à Dieu pourrait être possible, puisque après tout, ce que nous demandions, c'était un miracle. L'audacieux Berness suggéra de s'évader (! ! !), ce à quoi j'objectai qu'il serait tellement difficile de garder le secret que notre plan devrait être conçu pour réussir même si les gardes étaient au courant dès le début. C'est l'heure. Quel dommage, je voudrais tant atteindre 100.

94.

Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui redouterais-je ? Le Seigneur est la force de ma vie ; de qui aurais-je peur ?

Lorsque les méchants, même mes ennemis et adversaires, fondirent sur moi pour manger ma chair, ils trébuchèrent et tombèrent.

Même si une multitude devait marcher contre moi, mon cœur ne faiblira pas : même si la guerre devait s'élever contre moi, la confiance ne m'abandonnera pas.

Il est une chose que j'ai désirée du Seigneur, que je rechercherai : c'est de pouvoir reposer dans Sa maison tous les jours de ma vie, contempler Sa beauté et m'instruire dans Son temple.

Je suis *heureux* d'une manière splendide, farouche, simple et contre toute attente. Je suis submergé de bonheur comme par quelque gigantesque rouleau compresseur charitable, écrasé par la bonté. Je vois. Mon corps est entier. On m'a redonné la vie et le monde, le merveilleux monde à nouveau familier ne s'enfuira pas vers l'Armageddon sans avoir au moins l'occasion de refuser ses ordres de marche.

Je crains d'être obligé de m'expliquer. Mais je ne veux que chanter !

De l'ordre, Sacchetti, de l'ordre. Un commencement, un milieu et une fin.

Le paragraphe (93) se termina à cause de l'arrivée, à l'infirmerie, de Skilliman accompagné d'un certain nombre de gardes, parmi lesquels Assidu.

— Allez, mes petites faces purulentes, c'est le moment de filer. Mr Sacchetti est beaucoup trop malade pour recevoir des visites.

— Je suis désolé, docteur, mais nous restons ici. Nous avons la permission de Mr Haast, vous savez.

Cela dit d'un ton tremblant, venant de Schipansky.

— Ou vous prenez la porte tous les six – où est Quire ? – de votre propre gré et immédiatement, ou bien on vous fera sortir un par un. Et j'ai demandé aux gardes de vous faire subir les quelques petites brutalités qu'ils se croiront autorisés, en conscience, à exercer. Quelqu'un voudrait-il retirer cette main désagréable de cette machine bruyante ?

Ce fut, comme il fallait s'y attendre, Assidu qui entreprit cette tâche. J'essayai de me détourner de la machine d'un air apparemment calme, mais Assidu devait être tout près de moi (les gardes étaient-ils maintenant dispersés dans toute la pièce ?) car il fut en mesure de s'emparer de ma main droite tout en me soulevant de ma chaise, et de la tordre avec un sens exquis du supplice. (Un petit hoquet de satisfaction sortit de ses lèvres.) La douleur ne me quitta pas durant des minutes, en fait jusqu'à la fin.

— Merci, dit Skilliman. Et maintenant, messieurs, pour vous démontrer...

Cette ellipse fut occasionnée par l'arrivée de Haast qu'accompagnait Quire. H.H. commença d'une voix embarrassée :

— On vient juste de me faire comprendre...

— Dieu merci, vous êtes arrivé, général ! s'écria Skilliman, improvisant froidement. Si cela avait été un peu plus tard, vous vous seriez trouvé avec une belle mutinerie sur les bras. La première chose à faire – avant que je puisse discuter du danger actuel avec vous – c'est de renvoyer ces jeunes gens chacun dans sa propre cellule.

Les six « marionnettes » l'interrompirent avec des cris de protestation et des explications, mais au-dessus de ces eaux tumultueuses, l'éloquence perçante de Skilliman planait, hyperbole distincte de couleur orange acier :

— Général, je vous *avertis* – si vous ne séparez pas ces jeunes conspirateurs les uns des autres, la sécurité de Camp Archimède sera gravement mise en péril. Si vous faites cas de votre carrière et de votre réputation, monsieur, tenez compte de mon avis !

Haast ne répondit que par un marmonnement ambigu, qu'il accompagna toutefois d'un signe à l'adresse des gardes afin qu'ils obéissent à Skilliman. On fit sortir les « marionnettes » de la pièce, malgré leurs protestations.

— Je pense, commença Haast, que vous faites peut-être d'une montagne une taupinière.

Il s'arrêta en sentant qu'il s'était trompé quelque part, et se demandant où.

— Puis-je suggérer, général, qu'avant de continuer à discuter de cette affaire, nous laissons Sacchetti entre les mains du personnel médical ? Il y a... certaines choses... que je n'aimerais pas qu'il entende.

— Non ! Il a ses raisons pour demander cela, Haast, dis-je. Réglez mon sort maintenant et devant moi ou bien ce ne sera qu'une vaine discussion. J'ai des soupçons envers lui.

— Merde pour ses soupçons ! C'est la sécurité qui est en jeu. Ou si vous devez laisser le cadavre en faire à sa tête, alors laissez-le nous accompagner là-haut.

— Là-haut, où ? demanda Haast.

— *Là-haut* – vous m'avez souvent accordé la permission d'y monter. Pourquoi rechignez-vous maintenant ?

— Rechigner ? Je ne rechigne pas. Je ne comprends pas, c'est tout.

— Je ne veux pas en discuter *ici*.

(Même maintenant, je ne suis pas sûr de ce qui entraînait dans l'intention de Skilliman en insistant sur ce point qui allait s'avérer décisif de manière si imprévisible. Car sûrement, *ce n'était pas prévu*. Était-ce simplement la conviction que s'il pouvait arriver à ses propres fins de manière si arbitraire en ce domaine, il le pourrait dans n'importe quel autre ?)

— D'accord, dit Haast, dont on put sentir l'âge dans le ton consentant de sa voix (plus que d'habitude). Aidez Sacchetti à marcher, s'il vous plaît, demanda-t-il aux gardes. Et trouvez-lui un pardessus quelconque. Ou des couvertures. Il fait froid là-haut.

Le voyage fut mille fois plus long que tous ceux que j'aie jamais effectués dans nos ascenseurs. Nous montâmes tous les six (Assidu et deux autres gardes Corpulents furent commis à ma garde afin de

m'empêcher de m'échapper). Nous fîmes l'ascension dans un silence parfait rompu uniquement par le bourdonnement de mes oreilles.

Lorsque nous fûmes sortis de la cage d'ascenseur, Haast dit :

— Maintenant, il faut vraiment en finir avec ces mystères et m'expliquer ce qu'il en est. Qu'a fait Louie qui soit si terrible ?

— Il a essayé de fomenter une mutinerie, qui a failli réussir. Mais ce n'était pas ici que je désirais aller. On sera plus en sécurité... à l'extérieur.

Les gardes me firent marcher, une main sous chaque aisselle, sur un sol nu ; ils me firent franchir une porte, puis une autre ; puis je sentis un souffle sur mon visage, comme celui d'un être bien-aimé que l'on a cru mort. Je dégringolai trois marches. Les gardes desserrèrent leur étreinte.

De l'air !

Et sous mes pieds chaussés de pantoufles, ce n'était plus ce béton rudimentaire euclidien que je sentais, mais la terre inhabituelle, aux textures diverses. Je ne puis dire ce que j'ai fait, si j'ai pleuré bruyamment ou si les larmes ont coulé silencieusement de mes yeux aveugles ou combien de temps je suis demeuré le visage pressé contre le rocher froid. J'étais hors de moi. Je ressentais un degré de bonheur jamais éprouvé auparavant ; car c'était l'air véritable et indubitablement le roc du monde auquel j'avais été soustrait de si nombreux mois auparavant.

Ils avaient parlé peut-être pendant plusieurs minutes. Je ne puis me rappeler maintenant si c'est le « Quoi ! » sidéré de Haast qui me fit reprendre mes esprits, ou le froid intense, ou simplement le sens du danger que je courais.

— Tuez-le, dit Skilliman d'un ton égal. Vous ne pouvez vraiment me demander d'être plus clair.

— Le tuer ?

— Pendant qu'il essaie de s'échapper. Vous voyez, il nous tourne le dos. Il a perdu ses couvertures dans sa course. Vous étiez obligé de tirer. C'est une situation tout à fait en accord avec les traditions.

Haast dut encore faire preuve de réticence car Skilliman le pressa :

— Tuez-le. Il le faut. Je vous ai démontré logiquement comment sa présence continue à Camp Archimède ne peut avoir qu'une

conséquence. Son intelligence croissante nous rendra bientôt tous incapables de voir bien clairement, lorsque nous sommes avec lui, quel genre de toile subtile il tisse autour de nous. Je vous ai dit de quoi il parlait avec eux aujourd’hui – de s’échapper ! Il leur a dit qu’ils devraient trouver un moyen de s’échapper qui réussisse même si nous étions au courant de leurs plans. Imaginez le *mépris* qu’il doit éprouver pour nous ! La haine !

Je pouvais pour ma part imaginer la tête de Haast oscillant faiblement de droite à gauche.

— Mais... je ne peux pas... Je ne peux pas...

— Vous le devez. Vous le devez. Vous le *devez* Si vous ne voulez pas le faire vous-même, alors désignez l’un de vos gardes. Demandez un volontaire. Il y en aura bien un qui sera disposé à vous assister, j’en suis sûr.

Assidu se présenta immédiatement.

— Moi, monsieur.

— Arrière, vous, dit Haast sans aucune trace de faiblesse dans la voix. (Puis, d’un ton modéré, à Skilliman :) Je ne pourrais permettre à l’un des gardes... de...

— Alors, tirez *vous-même*, monsieur. Si vous ne le faites pas immédiatement, vous ne serez jamais sûr de ne pas être déjà pris au piège. Vous avez créé ce Frankenstein et vous devez le détruire.

— Je ne le pourrais pas moi-même. Je l’ai connu... trop souvent... et... mais vous ? Vous le pourriez ? Si le pistolet était dans *votre* main ?

— Donnez-le-moi ! Je vais vous répondre directement.

— Garde, donnez votre pistolet au Dr Skilliman.

Dans le long silence qui suivit cet échange, je me levai et me retournai pour recevoir l’appréte du vent en plein visage.

— Eh bien, eh bien, Sacchetti ? Vous n’avez rien à dire ? Un couplet à laisser en héritage ? Une autre insolence ?

Il y avait dans l’intensité de sa voix quelque chose qui suggérait qu’il n’était pas très à son aise sur la selle de sa volonté.

— Une chose. Je veux vous remercier. Cela a été si beau de revenir ici. Beau d’une manière inexprimable. Le vent. Et... pouvez-vous me dire, s’il vous plaît... Est-ce la nuit ou le jour ?

Le silence, en réponse, puis un coup de pistolet. Un autre. Sept en tout. Après chaque coup, mon bonheur semblait encore croître pour prendre de nouvelles dimensions.

Vivant ! pensai-je. Je suis vivant !

Le septième coup fut suivi par le silence le plus long. Puis Haast dit :

- C'est la nuit.
- Skilliman...
- Il a tiré sur – les étoiles.
- Littéralement ?
- Oui. Il semblait viser tout spécialement la Ceinture d'Orion.
- Je ne comprends pas.

— Vous n'étiez pas, Louie, une cible assez grande pour la grandeur considérable de sa rancune.

- Et la dernière balle ? S'est-il... ?

— Peut-être le désirait-il, mais il n'osait pas tout à fait. C'est *moi* qui ai tiré la dernière balle.

- Je ne comprends toujours pas.

D'une voix de baryton assombrie par le catarrhe, Haast fredonna l'air de « Je construirai un escalier qui mène au Paradis ».

- Haast, dis-je, êtes-vous... ?

- Mordecai Washington, dit-il.

Il remit les deux couvertures sur mes épaules. Je me mis à réfléchir.

- Nous ferions mieux de redescendre, maintenant.

95.

Éléments d'un dénouement :

Haast/Mordecai me conduisit dans la pièce située juste près du vieux théâtre où, lorsque je construisais mon Musée des Faits, l'équipement du magnum opus avait été remisé. Les gardes se préoccupaient plus d'Assidu que de moi. Assidu protestait bruyamment, rechignant contre les rudes traitements qu'ils lui faisaient subir.

On installa l'équipement comme on l'avait fait le soir du grand fiasco (c'est du moins ainsi que je l'avais alors jugé). Assidu et moi, nous prîmes respectivement les places qu'avaient occupées Haast et Mordecai. En cessant, tout engourdi et reconnaissant, de raisonner,

je me laissai attacher et équiper. Je dois m'être rendu compte tant soit peu de ce qui allait se passer et je ne puis m'en prendre qu'à moi-même de ce qui suivit. Je me souviens avoir perdu connaissance lorsqu'on tourna le bouton. En ouvrant les yeux, je vis... Et c'était là la moitié du miracle, *je voyais...* mon propre corps, un sac de maladies, de vieille chair presque morte. Ce corps remua ; ses yeux s'ouvrirent – sur l'obscurité ; ses mains se portèrent à son visage ; le visage cria.

Je regardai ma propre chair avec une admiration qui me fit presque défaillir. Pouvais-je l'appeler mienne ? Ou appartenait-elle encore en grande partie à Assidu ?

Éléments d'un Dénouement, suite :

Mordecai a expliqué comment, durant les premiers mois qu'ils passèrent à Camp A., les prisonniers avaient établi un code grâce auquel ils pouvaient communiquer sans éveiller les soupçons. Toutes ces fadaises alchimiques avaient représenté un code secret plus complexe que des caractères égyptiens, et compliquée par de fréquents apports de formes libres fantaisistes – parasites destinés à rebouter les ordinateurs des S.S.E. Une fois ce langage créé, on entreprit plusieurs recherches, mais la plus prometteuse fut celle à laquelle Schipansky et les autres avaient fait allusion pendant notre dernier brain-storming : la duplication et le stockage mécaniques des ondes encéphaliques, suivant les lignes de recherche de Frawley à Cambridge. Le problème qui *nous* avait arrêtés était celui qui consistait à tirer le contenu du cerveau de son lieu de conservation. Le seul réceptacle convenable ne pouvait être qu'un autre corps humain.

Mordecai et ses compagnons tirèrent la conclusion suivante : que, quel que soit le système qu'ils créeraient, il devrait réaliser à la fois enregistrement et reproduction. *Ce serait en conséquence un réciprocateur d'esprit.* Qu'ils aient été capables de créer un tel instrument avec un minimum d'expérience, en maintenant durant tout ce temps l'imposture du « Grand Œuvre », qu'ils aient pu en établir les plans d'une manière qui déguisait son usage véritable aux yeux des ingénieurs électroniciens que l'on avait appelés pour juger de l'innocuité de la chose, et qu'ils aient pu réussir aussi

complètement dès la première opération – cela constitue le témoignage le plus effrayant qui soit du pouvoir de la pallidine.

(Petite ironie après coup. J'ai vu le schéma des fils du composant principal du réciprocateur, caché à la manière de Poe dans le tas de papiers qui jonchaient la table de travail de Mordecai. C'était le dessin qui débordait du *Livre de comptes de George Wagner* – un « roi » et un entrelacement de têtes.)

97.

Éléments d'un Dénouement, conclusion :

C'était vraiment un heureux hasard que l'esprit de Haast, se trouvant soudain dans le corps épuisé de Mordecai, se soit effrayé de manière si intense, produisant une embolie. Mordecai maintient que ce fut la pensée qu'il était noir qui le tua.

Quand on pense que Haast était mort durant tous ces derniers mois et que je lui rendais visite durant tout ce temps ! En y repensant, je me rends compte que les nombreux changements que j'avais observés en Haast auraient dû me mettre sur la voie, mais dans l'ensemble ce fut une immense imposture parfaitement organisée et exécutée.

Mais dans quel but, cette imposture ? Mordecai expliqua la nécessité d'une succession qui se ferait peu à peu, en faisant ressortir qu'il ne pourrait exercer l'autorité de Haast que dans la mesure où son comportement serait plausible. Prisonnier, même après être devenu gardien !

Peu à peu, les autres prisonniers (l'Evêque, Sandemann, etc.) utilisèrent les réciprocateurs de l'esprit pour s'infiltrer parmi les membres du personnel de Camp A., choisissant parfois un membre de l'équipe médicale et quelquefois un garde comme « corps de remplacement ». L'une des conséquences les plus étranges de mon arrivée ici fut que par l'exemple de ma non-violence, je persuadai trois des prisonniers, dont Barry Meade, d'aller au-devant de la « résurrection ». Chacun choisit de mourir de sa propre mort plutôt que de condamner quelqu'un d'autre à le faire à sa place.

Ce fut dans la crainte que j'insiste pour me sacrifier également que Mordecai garda le secret jusqu'à la fin, jusqu'à ce que j'aie hérité de manière irréversible du corps de ma victime. Aurais-je insisté pour subir le martyre ? J'aime tellement maintenant cette

chair, la vie, la santé, que je ne puis le croire. Mais je l'aurais probablement fait.

98.

En attendant, le futur. Les recherches en vue de trouver un vaccin sont sur la bonne voie. L'espoir brille courageusement sur vingt sommets accessibles. Et si nous tombons, nous le ferons du moins en combattant.

Aussi, chantons.

99.

Non. Ce n'est pas tellement gai. Il y a aussi la terreur. Derrière le masque du visage de Haast/Mordecai, se dissimule la sombre connaissance d'un autre futur très éloigné, qui surplombe les premiers pics rosés, d'un froid et d'une étrangeté aussi intenses que la mort. Valéry a raison ! En définitive, l'esprit est aride et sans ressources. Il est finalement réduit à la pauvreté suprême d'être une force sans objet.

J'existe sans instincts, presque sans images ; et je n'ai plus de but. Je ne ressemble à rien. Le poison n'a pas eu deux effets – le génie et la mort – mais un seul. Appelez-le comme vous voudrez.

Un bon nombre, bien rond, pour conclure.

Nous sommes le 31 décembre, autre nombre bien ordonné. Aujourd'hui, Mordecai a dit : « Ce qui est le plus terrible, c'est ce que nous ne connaissons pas. Ce qui est le plus beau, c'est ce qui nous reste à découvrir. Voguons jusqu'à ce que nous atteignions la limite. »

FIN